CHOIX

DE

PETITS DRAMES

Petites Pièces morales

PREMIÈRE PARTIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
Rue Jacob, 30.

3BS 6086

PQ
1222
.C44
1841
SMRS

CHOIX

DE

PETITS DRAMES

EN PROSE ET EN VERS

RECUEILLIS ET ARRANGÉS

Pour les distributions des prix et les fêtes de famille

PAR

M. P. POITEVIN

Professeur de littérature et de grammaire générale

PETITES PIÈCES MORALES

PREMIÈRE PARTIE

PARIS

CHEZ L. HACHETTE

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12

1842

NEW-YORK,

ROE LOCKWOOD & SON.

AMERICAN AND FOREIGN BOOKS, 411, BROADWAY.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/choixdepetitsdra00poit

LES

LIAISONS DANGEREUSES

DRAME MORAL

PERSONNAGES.

EUGÈNE.
ERNEST, son frère cadet.
COMTOIS, laquais d'Eugène.
DUBOIS, laquais d'Ernest.

La scène est dans la chambre à coucher d'Ernest, qui habite la même maison que son frère aîné. L'action se passe à minuit.

—

LES

LIAISONS DANGEREUSES,

DRAME.

SCENE I.

EUGÈNE, ERNEST, DUBOIS.

ERNEST.

Quoi, mon frère ! tu viens me reconduire jusque dans ma chambre, pendant que tu as tout Paris dans ton salon, où le plus gros jeu commence ? A quoi penses-tu donc ?

EUGÈNE.

Je pense, mon frère, que je voudrais, dans certains moments, être aussi sage que toi, et pouvoir me coucher tranquillement comme tu vas le faire.

ERNEST.

Et qui t'empêche de m'imiter dans la vie simple et rangée que je mène ?

EUGÈNE.

Qui m'en empêche ? le train de vie que j'ai pris.

ERNEST.

Apparemment que cette vie-là te plaît autant que je la déteste ; c'est une ivresse dont tu ne te tireras

jamais que par quelques revers d'infortune suivie qui t'ôteront les moyens de persévérer dans les dangereuses habitudes que tu te formes : tu ne deviendras sage que par les leçons trop sévères du malheur. Voilà ce qui me chagrine pour toi.

EUGÈNE.

Mais comment veux-tu que je change de conduite maintenant ? cela est-il possible ?

ERNEST.

Oui, très possible, en changeant de liaisons et en vivant comme je fais.

EUGÈNE.

Oh, mon frère ! tu m'avoueras que ta façon de vivre est d'une uniformité, d'une monotonie, d'une simplicité, d'un triste à faire périr d'ennui.

ERNEST.

Dis plutôt que c'est la tienne qui est comme cela, à la simplicité près.

EUGÈNE.

Quelle idée !

ERNEST.

As-tu un moment de conversation à me donner ? Je vais te le prouver.

EUGÈNE.

Oui ; le jeu est commencé, et je veux laisser la partie s'échauffer avant que d'y paraître.

ERNEST.

Tu n'y paraîtras peut-être que trop tôt. Assieds-toi.

A Dubois.

Allez, Dubois ; je vous sonnerai quand je voudrai me coucher.

Dubois sort.

SCÈNE II.

LES DEUX FRÈRES, assis.

ERNEST.

D'abord, mon cher ami, il faut que je te remette sous les yeux ta fortune et la mienne ; la différence de nos liaisons, et je te prouverai aisément quel est celui de nous deux qui est le plus raisonnable et le plus heureux.

EUGÈNE.

Allons, je t'écoute.

ERNEST.

J'ai eu comme toi pour tout patrimoine environ mille écus de rente ; né sans ambition et sans passion, un emploi honnête qui m'occupe me produit encore mille écus par an. Quand un jeune homme double son revenu en travaillant, il doit être bien content, et je le suis. J'ai toujours eu, devant moi, une certaine somme d'argent comptant qui n'est exposée à aucun revers de fortune. Je vis avec de bonnes gens qui, n'étant pas plus riches que moi, ne m'humilient point, et ne me feront jamais devenir la grenouille de la fable ; je les peux croire mes amis,

parce que nous sommes de niveau en fortune, et que nous avons les mêmes désirs et la même façon de penser. Des soupers honnêtes sans faste, libres sans débauche, et animés seulement par l'âme et l'esprit des convives; des promenades plus choisies pour conserver la santé et admirer la nature que pour satisfaire l'orgueil et la convoitise; un jeu plus fait pour nous rendre gais, meilleurs amis et généreux, que sérieux, inquiets et avares : voilà notre vie, voilà la vie des honnêtes gens et des gens heureux autant que l'homme peut l'être. Voyons la tienne.

EUGÈNE.

Oh ! à ce premier point de ton sermon, je devine aisément le second, et tu vas me faire un tableau dont j'aurai honte.

ERNEST.

Tant mieux; ce sera une preuve que tu n'as pas perdu toute pudeur.

EUGÈNE.

Allons, amuse-toi, voyons.

ERNEST.

Tu as converti ton petit patrimoine en argent comptant; en très peu de temps, le jeu t'a favorisé au point que tu tiens une bonne maison : équipages, valets, grande chère, tout va bien jusqu'à présent; mais tout ce bonheur n'est établi que sur le hasard, qui peut avoir de cruels et de terribles caprices. Ton

opulence extérieure t'a fait connaître la plus riche finance, les militaires les plus distingués et la plus haute robe; mais qu'est-ce que tous ces honnêtes gens-là sont pour toi? des connaissances de jeu et de plaisir. Dans le nombre, peux-tu compter un ami véritable? Perds cette nuit tout ce que tu possèdes, et tu m'en diras des nouvelles demain.

EUGÈNE.

Oh bien, par exemple, voilà pousser les choses à l'extrémité, et vous autres petits êtres rangés, vous croyez que dans le grand monde on ne se fait point d'amis comme entre vous. Raisonne plus juste, mon frère, et pense au contraire qu'on s'en fait de plus utiles et de plus puissants que ne le sont toutes vos bonnes gens qui ne peuvent rien, et dont la petite sphère est si bornée, qu'ils n'ont aucune ressource pour eux-mêmes.

ERNEST.

Je sais bien que tous ces hommes élevés, ou par la fortune, ou par des places éminentes, se rendent des services mutuels, mais ce n'est qu'autant qu'ils savent qu'on peut leur en rendre aussi; or un petit particulier comme toi, qui avec de l'argent et du bonheur, a pris son vol jusqu'à eux, s'il ne s'y soutient pas, s'il tombe, il est perdu, oublié, ou si l'on s'en souvient, c'est souvent plus pour le mépriser, que s'il ne s'était jamais fait connaître; je tremble pour toi, mon frère, que ce malheur ne t'arrive quelque jour.

D'ailleurs, dans ton bonheur même, quelle vie mènes-tu? Par exemple, aujourd'hui que tu as assemblé une trentaine de nos joueurs fameux à un souper splendide, que tu fais suivre d'un bal de deux cents personnes, pour que le jeu n'ait pas l'air d'être le motif d'une si grande dépense, tu t'es tourmenté tout le jour pour donner tes ordres, et tu vas passer toute la nuit à te brûler le sang par toutes les révolutions précipitées qu'un gros jeu fait essuyer; appelles-tu cela vivre? Et tu vis comme cela à peu près tous les jours. Cette vie n'est-elle pas d'autant plus monotone, malgré son air de turbulence, que l'âme est toujours affectée de même et uniquement tourmentée du désir de gagner au jeu. Va, tu regarderais pareille vie comme un supplice, si en t'ôtant l'ivresse qui t'étourdit sur elle, on te forçait d'en avoir toutes les fatigues et toutes les inquiétudes.

EUGÈNE.

Je sens que tu as raison; mais je suis dans ce train-là, et je me ferais moquer de tout le monde, si je me réduisais à vivre comme toi.

ERNEST.

Sois plus vrai, mon frère, et dis que ton orgueil et ton amour-propre ne seraient pas satisfaits; dis que pour vivre comme moi, il faudrait renoncer à tout ton faste, et que tu n'en as pas la force; tu es dans le plus brillant de ton songe; mais prends garde qu'une infortune soudaine ne te réveille malgré toi. Que

dis-je? une nuit malheureuse, une seule nuit peut tout renverser.

EUGÈNE.

Va, mon frère, je joue, mais j'ai de la modération dans ce que je hasarde; je sais me borner dans le gain, et la perte jamais ne m'enivre. Allons, je vais descendre là-bas, et t'en donner une preuve.

ERNEST.

Voilà donc le fruit de mes sages réflexions! oh! je m'y attendais; mon pauvre frère, ton mal est sans remède, je te souhaite tout le bonheur possible.

EUGÈNE.

Et toi, dors pour nous deux, mon frère; je te souhaite une bonne nuit.

Il appelle.

Dubois, éclaire-moi.

SCÈNE III.

ERNEST, seul.

L'insensé! il va jouer un jeu d'enfer cette nuit, et je tremble pour lui; j'ai un certain pressentiment qu'il fera une perte énorme, et je n'en dormirai pas de la nuit, je le sens.... Oh! puisque je ne pourrais pas dormir, je veux l'aller voir jouer; si je restais ici, je serais trop inquiet.

SCÈNE IV.

ERNEST, DUBOIS.

ERNEST.

Dubois, m'a-t-on apporté mon domino neuf?

DUBOIS.

Oui, monsieur.

ERNEST.

Donne-moi tout ce qu'il faut pour me masquer.

Le laquais l'habille en masque.

Je veux descendre dans le bal. Mon frère n'a-t-il point vu le domino en sortant?

DUBOIS.

Non, monsieur, je l'avais enfermé dans l'armoire.

ERNEST.

Reste ici à m'attendre, et surtout ne dis à personne que je suis descendu.

DUBOIS.

Non, monsieur.

ERNEST.

Tu peux dormir sur ton lit, si tu veux, tout habillé.

DUBOIS.

Monsieur, je verrai.

ERNEST, prêt à sortir.

Ah! j'oubliais. Dubois, donne-moi ma cassette.

Dubois apporte la cassette. Je veux prendre vingt-cinq louis, et les risquer au trente et quarante; je me connais, je n'en perdrai pas sûrement davantage; et si j'ai un moment de fortune, j'en profiterai. Mais je jouerai masqué, car si mon frère me voyait jouer, il se moquerait de moi.

Il referme la cassette, et y oublie la clef.

Je m'en vais.

Il sort.

SCÈNE V.

DUBOIS, seul.

Oh! oh! il a laissé la clef à sa cassette; il faut que je la lui porte; oui : mais je le ferais peut-être reconnaître si on me voit lui donner cette clef. Oh! ma foi, il la retrouvera comme il l'a laissée; il est sûr de ma fidélité; ainsi.... Je suis bien sûr de moi aussi.... Qu'est-ce que je vais faire? Ma foi, dormons. Il se place pour dormir. Les laquais vont jouer là-bas un jeu du diable : voilà ce que fait l'exemple des maîtres.... Il se retourne. Qu'est-ce que j'ai donc? Je ne saurais dormir.... Si j'allais risquer quelques louis?... La diablesse de cassette me tourmente.... Allons, Dubois, dors, mon ami, et songe que jusqu'à présent tu as toujours été un honnête garçon. Il s'endort.

SCÈNE VI.

DUBOIS, COMTOIS.

COMTOIS entre doucement, et appelle.

Dubois, tu dors? Dubois?

DUBOIS.

Ah! c'est toi, Comtois? Oui, je dors. Qu'est-ce que tu veux?

COMTOIS.

A quoi t'amuses-tu donc de dormir, pendant qu'il y a tant d'argent à gagner là-bas avec nos camarades?

DUBOIS.

Oh! tu sais bien que je ne suis pas joueur comme toi. Va jouer si tu veux, et laisse-moi tranquille: mon maître m'a dit de l'attendre ici; il faut que j'y reste.

DUBOIS.

Eh bien, mettons deux louis chacun; j'irai jouer pour toi et pour moi. Fie-toi à moi; il y aura bien du malheur si je ne te gagne pas de l'argent.

DUBOIS.

Tu me tentes, Comtois. Allons, tiens, voilà deux louis; c'est tout ce que je possède : mais ne va pas les perdre, au moins.

COMTOIS.

Non; sois sûr que je gagnerai; je sens cela.

DUBOIS.

Oui ; mais tu es un joueur insatiable. Si tu doubles nos fonds, je veux que tu me rapportes ma part, entends-tu ?

COMTOIS.

Laisse-moi faire.

Il sort.

SCÈNE VII.

DUBOIS, seul.

Mettons la cassette derrière ce fauteuil. Non ; elle sera mieux dans le petit cabinet. Quand Comtois remontera, il pourrait la voir ; il n'aurait qu'à avoir perdu tout son argent... il est joueur jusqu'à perdre... et avec les joueurs il faut toujours se méfier.... A présent, il faut prendre un livre, car ce n'est pas la peine de m'endormir.... Il va bientôt remonter, et, pour si peu de temps, le sommeil me ferait plus de mal que de bien.... Voyons ce que je lirai. Il cherche sur le bureau. *Les Nuits d'Young*. Cet homme-là a écrit des nuits. Apparemment que c'était quelqu'un qui attendait son maître comme moi. Il lit bas. Bon ! cela ne parle que de la mort, de l'histoire de l'âme. Oh ! cela m'endormirait : cherchons-en un autre.

SCÈNE VIII.

DUBOIS, COMTOIS.

COMTOIS.

Ma foi, mon enfant, j'en suis bien fâché, mais nos fonds sont flambés.

DUBOIS.

Vrai ?

COMTOIS.

Oui, très vrai. Un diable d'homme, sur la main de qui je me suis enfilé, a passé dix fois, et a jeté les cartes.... Je viens voir si tu veux refaire de nouveaux fonds.

DUBOIS.

Tu sais que je t'ai dit que je n'avais que ces deux louis. Ainsi...

COMTOIS.

Allons, tu badines : un garçon rangé comme toi a toujours un magot de côté qui est bien garni. Si tu ne veux pas que j'aille jouer au trente et quarante, faisons mieux, jouons ensemble au piquet. Tu sais que tu es plus fort que moi ; et cela te désennuiera en attendant ton maître, qui, sûrement, passera la nuit à danser.

DUBOIS.

Jouer au piquet ?... Mais je n'ai pas de cartes ici.

COMTOIS.

Oh ! qu'à ça ne tienne ; en voilà un sixain que j'ai pris là-bas.

DUBOIS.

Mais.... Non, je me soucie pas de jouer. A part. Il joue mal. Si pourtant je savais lui regagner mes deux louis avec quelques uns de ceux de la cassette. Haut. Tu veux donc jouer absolument ?

COMTOIS.

Allons, ne te fais pas tant prier ; tu en as autant d'envie que moi.

DUBOIS.

Eh bien, arrange la table ; je suis à toi.

Il va à la cassette, qu'il ouvre.

SCÈNE IX.

DUBOIS, COMTOIS, ERNEST.

ERNEST, en entrant, cache un gros sac d'or sous le chevet de son lit.

Dubois, viens m'ôter mon domino. Qu'est-ce que tu faisais là ?

DUBOIS, qui a refermé la cassette, un peu troublé.

Je faisais..... Rien, monsieur ; je rangeais votre table de nuit... Monsieur, voilà la clef de votre cassette que vous aviez oubliée.

A part.

Il était temps qu'il arrivât, où en étais-je ?...

ERNEST.

Ah, te voilà, Comtois; va, ton maître vient de faire une belle lessive; il a perdu des sommes...

COMTOIS.

Ah! mon Dieu, je m'en vais descendre bien vite.

Il sort.

SCÈNE X.

ERNEST, DUBOIS.

ERNEST, à Dubois.

Mets mon domino et mon masque sur mon lit, et passe-moi vite ma robe de chambre.

Dubois l'habille de nuit.

Mon frère va monter; garde-toi bien de lui dire que je suis descendu.

DUBOIS.

Non, monsieur.

SCÈNE XI.

EUGÈNE, ERNEST, assis dans un fauteuil, DUBOIS.

EUGÈNE vient doucement. A Dubois.

Dubois, ton maître dort-il?

DUBOIS.

Non, monsieur; le voilà dans son fauteuil.

EUGÈNE.

Pourquoi n'êtes-vous donc pas couché, mon frère?

ERNEST, à Dubois.

Dubois, laissez-nous.

Dubois sort.

SCÈNE XII.

LES DEUX FRÈRES, assis.

ERNEST.

Mon cher ami, je viens de me lever, parce que j'ai été si inquiet toute la nuit de ce qui vous arriverait au jeu, que je n'ai pas pu fermer l'œil.

EUGÈNE.

Ah! mon frère, votre inquiétude était bien placée. Mon cher frère, je suis... je suis ruiné.

ERNEST.

Comment, ruiné!...

EUGÈNE.

Oui, j'ai perdu tout mon argent comptant... Ivre de mon infortune, et me flattant qu'elle cesserait à la fin, j'ai perdu trois mille louis sur ma parole.

ERNEST.

Trois mille louis!

EUGÈNE.

Oui; un maudit masque que personne ne connaît a passé dix-sept fois; je me suis entêté sur la main et enfin je m'y suis écrasé sans ressource... Je suis au désespoir...

ERNEST.

Et ce masque qu'est-il devenu ?

EUGÈNE.

Il m'a dit qu'il était de vos amis, et qu'il viendrait ici pour prendre avec vous et avec moi des arrangements sur ce que je lui dois.

ERNEST.

Et quels arrangements pouvez-vous prendre, mon frère, sans biens fonds, sans terres, vis-à-vis de trois mille louis ?

EUGÈNE.

Ah ! mon frère, je suis un homme perdu, je le sais bien; mais enfin il faut que je l'attende ici, et que nous lui parlions.

ERNEST.

Lui parler ? Je ne vois qu'une ressource, qu'une façon de lui parler, c'est de nous jeter tous deux à ses genoux, et de le prier de nous faire grâce, et de ne vous point déshonorer.

EUGÈNE.

Ah ! mon frère, s'il n'était question que de moi, je mérite bien cette humiliation; mais vous y exposer, vous, mon frère ! Je vendrai tout, je n'aurai rien au monde, mais je paierai.

ERNEST.

Vous dites qu'il est mon ami ; s'il était assez généreux pour vous remettre la forte somme que vous lui devez, et peut-être tout ce que vous avez perdu

comptant, à condition que vous lui feriez serment de ne jouer jamais, le feriez-vous, et lui tiendriez-vous parole?

EUGÈNE.

Ah! mon frère, de quoi me flattez-vous là? Est-il un homme sur la terre capable d'une pareille grandeur d'âme?

ERNEST.

Peut-être que oui, mon frère; mais faisons la supposition pour un moment; enfin prometteriez-vous sur votre honneur de ne plus jouer de votre vie?

EUGÈNE.

Si je lui promettrais! ah ciel!...

ERNEST.

Eh bien, mon frère, jurez-moi-le donc, car c'est moi qui suis le masque qui vous a tout gagné.

Il va chercher le sac d'or.

Voilà votre or; je vous remets la parole des trois mille louis.

Il lui montre son domino.

Tenez, voyez si ce n'est pas là le maudit domino et le cruel masque qui vous a dévalisé.

EUGÈNE.

Ah! mon frère, je reconnais.... Est-il possible? Ah! mon cher frère, que je vous embrasse.

ERNEST.

Je ne reçois ces embrassements qu'à condition que vous tiendrez votre serment.

EUGÈNE, impromptu.

Oui, mon frère, je vous le jure; tous vos sages avis se retracent dans mon âme avec des caractères de feu qui l'éclairent en la changeant. Je vais vous devoir mon existence et mon repos.

ERNEST.

Et moi, mon cher frère, je vous dois le plaisir le plus pur que j'aie senti et que je sentirai jamais, c'est d'avoir pu guérir mon frère d'une passion qui, en me faisant tous les jours trembler pour lui, empoisonnait le bonheur de ma vie.

LE

SIÉGE DE COLCHESTER

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES.

LORD FAIRFAX, général de l'armée du parlement.
LORD CAPELL, gouverneur de Colchester.
EDMOND, fils de Fairfax.
ARTHUR, fils de Capell.
LE COLONEL MORGAN, ami de Fairfax.
LE COLONEL KINGSTON, ami de Capell.
SURREY, capitaine des gardes de Fairfax.
GARDES ET SOLDATS.

La scène se passe dans la tente de Fairfax, devant les murs de Colchester.

LE

SIÉGE DE COLCHESTER,

DRAME.

SCÈNE I.

FAIRFAX, MORGAN.

FAIRFAX, lisant un papier que Morgan vient de lui remettre.

L'attaque de cette nuit nous aurait coûté tant de braves soldats?

MORGAN.

Oui, mon général, huit cents hommes; et s'il faut l'avouer, l'élite de l'armée.

FAIRFAX.

Encore, si nous avions racheté cette perte par quelque avantage! mais après tant d'assauts, Colchester n'en résiste pas moins à nos armes. L'exemple d'Oxford vient d'enfler le cœur des habitants; et l'opiniâtre Capell....

MORGAN.

Cet homme seul est pour la ville une sûreté plus forte que ses remparts. C'est en vain que nous les

attaquerons, tant qu'il voudra s'obstiner à les défendre.

FAIRFAX.

Il n'a pas long-temps à me braver encore.

MORGAN.

Quoi ! mylord...

FAIRFAX.

Si je ne puis vaincre sa résistance, son fils saura la forcer.

MORGAN.

Son fils ?

FAIRFAX.

Oui, Morgan. Le jeune Arthur m'ouvrira, dès ce jour, les portes de Colchester. C'est dans ce dessein que je l'ai fait venir de Londres avec mon fils. On vient de m'annoncer leur arrivée.

MORGAN.

Voici Surrey qui revient de la place.

SCÈNE II.

FAIRFAX, MORGAN, SURREY.

FAIRFAX.

Eh bien ! Surrey, la trève est-elle acceptée ? Capell a-t-il agréé l'entrevue que je lui ai fait proposer ?

SURREY.

Oui, mylord. Les hostilités sont suspendues pour

dix heures; et ce matin même, lord Capell doit se rendre sous votre tente.

FAIRFAX.

Pour étaler sans doute à mes yeux son triomphe. Comment vous-t-il reçu?

SURREY.

D'un air froid, calme et ferme. La constance est empreinte sur son front.

FAIRFAX.

Cet orgueilleux demeurerait seul inébranlable, tandis que le génie tutélaire d'Albion est dans la terreur! Non, non, il apprendra bientôt à trembler lui-même. Je porterai l'effroi dans la partie la plus sensible de son âme. Surrey, faites venir mon fils.

Surrey sort.

SCÈNE III.

FAIRFAX, MORGAN.

MORGAN.

Oserais-je vous demander, mylord, quel est votre projet? Je ne puis venir à bout de le démêler.

FAIRFAX.

Je le crois; mais il faut vous l'apprendre. Je reçus hier au soir la nouvelle que le duc d'Hamilton, avec une nombreuse armée, s'avance, suivi de Langlade, au secours de la place. C'est pour le prévenir que j'ai

hasardé cette nuit un troisième assaut. Vous savez quel en a été le succès. Mais l'artifice va me livrer ce que je n'ai pu saisir par la force.

MORGAN.

Comment le jeune Arthur pourra-t-il vous servir dans cette entreprise ?

FAIRFAX.

Je lui représenterai vivement le danger qui menace son père. Ils se verront tous deux dans mon camp. Arthur, tremblant pour des jours si chers, va l'engager à se rendre.

MORGAN.

Le croyez-vous, mylord ?

FAIRFAX.

Je l'espère.

MORGAN.

Capell porte dans son cœur la tendresse d'un père ; mais il y porte aussi la fermeté d'un héros.

FAIRFAX.

Si la voix de la nature ne peut le dompter... Mais j'aperçois mon fils. Je veux lui parler seul. Allez rejoindre le jeune Arthur, et n'épargnez aucun moyen pour le faire entrer dans mes vues.

Morgan sort.

SCÈNE IV.

FAIRFAX, EDMOND.

FAIRFAX.

Embrasse-moi, mon fils.

EDMOND, se jetant dans ses bras.

Oh, mon père! que je me trouve heureux de ce que les soins de la guerre ne m'ont pas effacé de votre souvenir!

FAIRFAX.

Ta joie sera bien plus grande lorsque tu sauras par quel motif je te rappelle auprès de moi.

EDMOND.

Vous me voyez prêt à remplir vos ordres.

FAIRFAX.

Ils seront chers à ton cœur, s'il est sensible à l'amitié.

EDMOND.

Vous me les faites désirer avec une nouvelle impatience.

FAIRFAX.

Tu peux sauver le jeune Arthur du plus grand malheur qu'il ait à craindre.

EDMOND.

Que dites-vous? Oh! mon père, je vous en conjure, ne perdons pas un moment.

FAIRFAX.

Mylord Capell, par une aveugle opiniâtreté, se précipite vers sa ruine. J'estime trop sa bravouve pour ne pas déplorer son malheur. Le sort de son fils surtout, puisque tu l'aimes, ne peut me rester étranger. Sauvons-les tous les deux d'une perte inévitable.

EDMOND.

Eh! quel moyen faut-il employer? Ah! s'il est en mon pouvoir, avec quelle ardeur je vais le saisir!

FAIRFAX.

Je dois avoir ce matin une entrevue avec mylord. Je veux lui donner la joie de revoir et d'embrasser son fils. Mais quand je lui peindrai les malheurs dans lesquels son aveuglement l'entraîne, je désirerais qu'Arthur appuyât, par ses prières, mes représentations.

EDMOND.

Ah! mon père, je crains....

FAIRFAX.

Quoi donc? qu'il n'en puisse rien obtenir? Va, mon fils, la nature a donné encore plus de pouvoir aux enfants sur leurs pères, que les lois n'en donnent aux pères sur leurs enfants.

EDMOND.

Je connais Arthur. C'est un fils trop respectueux pour oser se permettre de détourner son père de la conduite qu'il se croit obligé de tenir.

FAIRFAX.

Quand la nécessité lui en fait un devoir, c'est la plus forte preuve qu'il puisse lui donner de son respect et de sa tendresse.

EDMOND.

Il ne le croira jamais.

FAIRFAX.

Son intérêt demande qu'on l'éclaire. N'es-tu pas son ami ?

EDMOND.

Ah ! si je le suis ! Il est après mes parents ce que j'aime le plus au monde. Dans cet instant même où nos pères combattent l'un contre l'autre, je donnerais mes jours pour sauver les siens.

FAIRFAX.

Loin de condamner ce transport, je l'admire. Il m'annonce que le cœur de mon fils est capable des plus beaux mouvements de générosité. C'est ainsi qu'on doit sentir l'amitié pour en être digne. Tu mourrais pour ton ami : il faut le sauver. Si sa fortune et sa vie te sont chères, soutiens-moi dans mon projet. Va le chercher, et venez ensemble. Je veux me joindre à toi pour le persuader.

EDMOND.

J'obéis. A part. Ah ! que pourrai-je lui dire ?

SCÈNE V.

FAIRFAX, SURREY.

Fairfax reste un moment seul et pensif. Surrey s'approche de lui.

SURREY.

Mylord...

FAIRFAX.

J'allais vous faire appeler, Surrey. Tandis que je vais m'entretenir avec Arthur et mon fils, courez dire à Morgan d'assembler mes troupes, et de les tenir prêtes à se montrer au premier signal.

SURREY, avec surprise.

Je vous demande pardon, mylord, de ma franchise; mais un tel ordre a de quoi m'étonner.

FAIRFAX.

Je vous comprends. Allez, soyez tranquille. Fairfax, selon l'usage de la guerre, peut chercher à surprendre son ennemi, mais il ne violera point sa parole. La trêve que vous avez su ménager sera religieusement observée. Je veux seulement, lorsque j'exhorterai l'orgueilleux Capell à se rendre, que ses yeux soient frappés de l'aspect d'une armée brillante et courageuse. Cet appareil imposera peut-être à son obstination.

SURREY.

Mais, mylord...

FAIRFAX, d'un ton impérieux.

Allez; ne perdez pas un moment.

SCÈNE VI.

FAIRFAX, EDMOND, ARTHUR, qui s'avance en saluant respectueusement Fairfax.

FAIRFAX, le prenant par la main.

Je me réjouis de vous voir, mon cher Arthur. Je sais votre amitié pour mon fils, et ce sentiment me rend tous vos intérêts bien précieux. Je veux vous en donner un témoignage en vous réunissant aujourd'hui avec votre père.

ARTHUR.

Est-ce que vous voulez m'envoyer dans la place, milord, pour combattre à ses côtés?

FAIRFAX.

Cette ardeur martiale ne m'étonne point de la part du fils du brave Capell; mais dans les circonstances présentes elle ne pourrait tourner qu'à votre malheur.

ARTHUR.

Appelez-vous un malheur de mourir avec mon père et pour la cause qu'il défend?

FAIRFAX.

Votre père vous est donc bien plus cher que la vie?

ARTHUR.

Daignez faire cette question à votre fils, milord, et vous aurez ma réponse.

FAIRFAX.

Eh bien, au lieu de perdre la vie, vous pouvez conserver celle de votre père.

ARTHUR.

Ah! dites-le-moi : que puis-je faire pour lui?

FAIRFAX.

La place est hors d'état de se défendre long-temps. Il faut en peu de jours qu'elle soit emportée. Alors, au lieu des lauriers qui couronnent aujourd'hui la tête de Capell, il ne lui restera plus à attendre que la hache des bourreaux.

ARTHUR.

Je conçois les projets de votre cœur généreux. Vous voulez engager les ennemis de mon père à prendre la tête de son fils au lieu de la sienne? Mourir pour son père, quelle glorieuse destinée! Il se jette à ses pieds. Comment vous rendre assez de grâces de m'avoir jugé digne d'un tel sort!

EDMOND, à part, essuyant ses larmes.

Qu'il va lui en coûter de revenir d'une si noble erreur!

FAIRFAX, relevant Arthur, et l'embrassant.

Vous me forcez, mon jeune ami, de vous estimer autant que le héros à qui vous devez la naissance.

Mais me croyez-vous assez cruel pour exiger un pareil sacrifice ?

ARTHUR.

Qu'attendez-vous donc de moi ?

FAIRFAX.

Un effort moins funeste pour l'un et pour l'autre. Dans un moment vous verrez ici votre père. Joignez vos instances aux miennes pour le porter à rendre une place que tout son héroïsme ne peut défendre plus long-temps.

ARTHUR.

Moi, mylord ?

FAIRFAX.

Représentez-lui la proscription terrible du parlement, les flots de son sang prêt à couler sur un échafaud, la douleur de sa veuve, le désespoir de son fils, la confiscation de vos biens. Peignez-lui cet abîme de malheurs où son obstination barbare va tous vous précipiter.

ARTHUR.

Vous daigniez tout-à-l'heure, mylord, me témoigner quelque estime. Ce témoignage venait-il du fond de votre cœur ?

FAIRFAX.

En doutez-vous, Arthur ?

ARTHUR.

Permettez-moi donc de le mériter, et de regarder

votre proposition comme une épreuve où vous voulez mettre ma vertu.

FAIRFAX.

Vous la prouverez assez en arrachant votre père aux horreurs d'une mort cruelle. Quand il vous verra frémir à ses pieds sur le sort qui le menace, pourra-t-il résister à votre amour suppliant?

ARTHUR.

Si j'avais cette indigne faiblesse, mon père est trop sage pour se décider par les larmes d'un enfant tel que moi.

FAIRFAX.

S'il est sage, il verra qu'elles coulent pour son salut.

ARTHUR.

Mettez-vous à sa place, mylord. Chargé de la défense d'une ville, la rendriez-vous aux sollicitations de votre fils?

FAIRFAX, embarrassé.

Demandez à mon Edmond quel pouvoir ont sur moi ses prières. Ingrat! c'est son attachement pour vous qui me fait trembler pour tout ce qui tient à son ami. Votre père connaît aussi la nature; il ne sera pas insensible à sa voix.

ARTHUR.

Il n'est sensible qu'à la voix de son devoir. Elle lui apprendra bien mieux que moi-même ce qu'il doit faire.

FAIRFAX.

Souvenez-vous que vous tenez sa vie dans vos mains.

ARTHUR.

Pardonnez, mylord, elle n'est ni dans les miennes ni dans les vôtres.

FAIRFAX.

Vous voulez donc le perdre?

ARTHUR.

Quand il serait en mon pouvoir de le sauver, c'est mon sang qu'il faut me demander pour offrande, et non une trahison.

FAIRFAX.

Je le reconnais, ce sang, à son orgueil indomptable. Écoutez, Arthur, je ne vous donne qu'un moment pour vous décider. Je reviendrai bientôt vous demander, pour la dernière fois, si vous aimez mieux voir votre père sur un échafaud que sur le char de la fortune. Edmond, demeurez auprès de lui. Essayez si votre tendresse lui fera plus d'impression que ma pitié.

ARTHUR.

Votre pitié, mylord? elle est trop généreuse. Je ne vous l'avais pas demandée. Fairfax lui lance un regard furieux, et sort sans lui répondre.

SCÈNE VII.

EDMOND, ARTHUR.

Ils se regardent un moment en silence.

ARTHUR.

Eh bien, Edmond, quel parti vas-tu prendre? Pour servir ton père, oseras-tu m'engager à trahir le mien?

EDMOND.

Nous nous connaissons assez l'un et l'autre. Va, tu ne me crois pas plus capable d'en avoir l'idée que je ne te crois capable de me la soupçonner.

ARTHUR.

N'écoute, pour un moment, ni l'amitié, ni la nature. Si tu étais Arthur, que ferais-tu?

EDMOND.

Je voudrais mériter ce nom, que tu ennoblis, en égalant ta constance. Ce n'est pas moi qui porterais ton père à une lâcheté.

ARTHUR.

Avec d'autres sentiments, je me croirais indigne de te voir mon ami. Hélas! le seras-tu long-temps encore?

EDMOND.

D'où vient cette injure, Arthur? en quoi l'ai-je méritée?

ARTHUR.

Pardonne, Edmond, ce n'est pas toi que je crains. Mais qui sait si ton père... ?

EDMOND.

Ah ! laisse-moi croire qu'il sent autant que moi le prix de ta vertu. Laisse-moi estimer l'auteur de mes jours.

ARTHUR.

S'il allait te défendre de m'aimer ?

EDMOND.

Crois-tu donc que je lui pourrais obéir ? Ne t'ai-je pas toujours chéri comme un frère ? et ces nœuds peuvent-ils se rompre lorsque tout, au contraire, les resserre dans nos cœurs ? Mon père, avec tous ses droits, ne saurait me le commander.

ARTHUR.

Il m'aimait autrefois lui-même. Il se réjouissait de nous voir croître ensemble, compagnons d'exercices et de jeux. Combien de fois nous a-t-il fait promettre de vivre étroitement unis, comme il l'était avec son cher Capell ! Tu vois cependant avec quelle fureur il le poursuit aujourd'hui. Ce n'est pas assez de sa ruine; il veut faire sa honte, ne pouvant lui donner la mort.

EDMOND.

S'il s'oubliait jusqu'à cet excès (que le ciel me pardonne une telle pensée !), j'oublierais à mon tour que je suis son fils.

ARTHUR, essuyant ses yeux.

Faut-il qu'un nom si doux coûte tant de peines à nos cœurs! Pourquoi ne puis-je penser sans frémir à celui qui me donna la naissance? Je le sais trop : la ville ne peut se défendre plus long-temps, et le brave Capell est trop fier pour se rendre. S'il ne meurt pas accablé sous les coups de ses ennemis, s'il tombe vivant entre leurs mains, quelle sera sa destinée! Plus il aura fait éclater de grandeur d'âme et de valeur, plus on voudra se venger de sa gloire en le flétrissant : le plus vertueux des Anglais sera livré au supplice d'un criminel. Ses ennemis sont trop implacables. Cette tête, qu'ils n'ont pu atteindre de leurs armes, ils la feront tomber sous la hache des bourreaux.

EDMOND, avec feu.

Non, il ne périra point; je lui connais un libérateur.

ARTHUR.

Et quel est-il?

EDMOND.

Moi.

ARTHUR.

Toi, cher Edmond? Où t'égarent les vœux impuissants de l'amitié?

EDMOND.

Elle a plus de force que tu ne le crois. Le temps

nous presse; il ne s'agit plus de délibérer. Me promets-tu d'exécuter ce que je vais te prescrire?

ARTHUR.

Tout, si l'honneur me le permet.

EDMOND.

Crois-tu qu'il le condamne, puisque je te le propose?

ARTHUR.

Eh bien, tu n'as qu'à parler, et j'obéis.

EDMOND.

Viens donc, et suis-moi. Nos deux chevaux sont encore devant la tente. Volons en France. Je me remets entre tes mains pour servir d'otage à Capell contre les entreprises de Fairfax.

ARTHUR.

Qui, moi, t'arracher à ton père!

EDMOND.

Il n'a pas craint de te ravir au tien.

ARTHUR.

Non, je ne me rendrai jamais coupable d'une action que je viens de blâmer dans un autre.

EDMOND.

C'est pour l'empêcher de la commettre. Au nom de notre amitié, cher Arthur, c'est pour lui, c'est pour moi que je te le demande. Sauve à mon père d'éternels remords; sauve-moi la douleur de l'en voir tourmenté.

ARTHUR.

Veux-tu me les donner à moi ?

EDMOND.

Que dis-tu ? Non, tu n'auras point de reproches à te faire. Mon père lui-même, quand ses premiers transports seront passés, te bénira dans le fond de son âme de lui avoir conservé l'honneur.

ARTHUR.

Qu'exiges-tu de moi ! Jamais, Edmond, jamais.

EDMOND le saisit par la main, et l'entraîne.

Je ne t'écoute plus. Il faut me suivre. Partons.

Fairfax paraît, suivi de quelques soldats.

SCÈNE VIII.

FAIRFAX, ARTHUR, EDMOND, SOLDATS.

FAIRFAX.

Holà ! gardes ; qu'on les arrête tous deux

ARTHUR.

Ciel ! mon cher Edmond !

FAIRFAX, à Edmond.

Fils ingrat ! est-ce donc ainsi que tu remplis mes ordres ?

EDMOND.

Vous l'avais-je promis ?

ARTHUR, se jetant à ses pieds.

Ah ! mylord ! si l'honneur vous est cher, ne lui re-

prochez point sa désobéissance, ou ne l'en punissez que sur moi. C'est mon amitié qui le portait à se soustraire à votre pouvoir.

EDMOND.

Non, non, mon père, ne l'en croyez pas. Sa générosité veut vous surprendre en s'accusant de mes desseins. Je n'avais pas même encore forcé sa résistance. J'oserai vous le dire : vous n'avez aucun droit sur lui. Moi, je vous appartiens : ma liberté, mes jours sont à vous; je les abandonne à votre colère. Tant qu'elle ne tombera que sur moi seul, vous ne m'entendrez point murmurer.

FAIRFAX.

Tais-toi. Je sais qui je dois punir. Qu'on les enferme chacun dans une partie séparée de ma tente.

ARTHUR.

Ah! laissez-moi du moins partager la prison de mon ami.

EDMOND, aux gardes.

Non, vous ne l'arracherez point de mes bras.

FAIRFAX, aux gardes.

Qu'on m'obéisse. Les gardes les séparent, et les entraînent malgré leurs efforts.

SCÈNE IX.

FAIRFAX, après un long silence mêlé d'une grande agitation.

Verrai-je donc mes projets renversés par mon propre enfant ? Son insolente résistance ne fait que m'affermir dans ma résolution. Va, Capell, tu ne seras pas le plus obstiné. Je vais te rendre témoin d'un spectacle qui fera plier devant moi ta roideur. C'est pour ton fils qu'Edmond ose mépriser mon pouvoir ! Arthur m'en vengera sur toi-même.

SCÈNE X.

FAIRFAX, SURREY.

SURREY.

Milord, je viens de faire exécuter vos ordres. S'il m'était seulement permis de vous représenter...

FAIRFAX.

Vos représentations m'importunent. Je n'en ai pas besoin.

SURREY.

Un ami de lord Capell est à la porte, et demande à vous parler.

FAIRFAX.

Qu'il entre. Surrey va chercher Kingston, et l'introduit.

SCÈNE XI.

FAIRFAX, SURREY, KINGSTON.

KINGSTON.

Mylord, le gouverneur de Colchester vous fait demander, par ma voie, s'il peut en ce moment avoir l'honneur de vous entretenir.

FAIRFAX.

Je serai toujours prêt à le recevoir. Je vais me hâter de donner quelques ordres, pour que notre conférence ne soit pas interrompue. Surrey, je vous charge de faire à milord les premiers honneurs de ma tente. Aussitôt qu'il arrivera, faites-m'en avertir. Je serai chez le colonel Morgan. Fairfax et Kingston sortent par deux côtés opposés.

SCÈNE XII.

SURREY, seul.

Quel dessein occupe son esprit? Un sombre courroux éclate dans ses regards. Les larmes mêmes de son fils n'ont pu l'attendrir. Aurait-il dévoué le jeune Arthur à sa vengeance? Je ne puis m'empêcher de frémir. Fairfax sans doute est généreux; mais l'égarement universel des esprits, dans ces temps de trouble et de vertige, a déjà fait commettre tant de

forfaits ! Il ne m'en rendra pas du moins le complice. Je ne lui en déguiserai pas l'infamie, s'il voulait m'y faire tremper : oui, je le sauverai malgré lui-même de tout ce qui peut obscurcir sa gloire.

SCÈNE XIII.

CAPELL, KINGSTON, SURREY.

KINGSTON, à Capell.

Voici sa tente, mylord.

SURREY, s'avançant vers Capell, prend avec respect sa main qu'il veut baiser.

Intrépide défenseur de Colchester, qu'il me soit permis de baiser la main d'un héros !

CAPELL, la retirant avec modestie.

Elle ne doit recevoir aucune marque d'honneur, aussi long-temps que celles de mon roi seront flétries par les chaînes. Où est mylord Fairfax?

SURREY.

Je me hâte d'aller lui annoncer l'arrivée de son noble ennemi.

SCÈNE XIV.

CAPELL, KINGSTON.

KINGSTON.

Je crois devoir vous dire, mylord, que tout ce que je vois ici me paraît étrangement suspect.

CAPELL, d'un air tranquille.

En quoi donc, mon ami? Ne vous formez pas de vaines terreurs.

KINGSTON.

Elles vous paraîtront assez fondées, si vous daignez y réfléchir. Fairfax était instruit par ma bouche du moment de votre arrivée. Pourquoi ne pas rester et vous recevoir lui-même? Pourquoi sortir aussitôt, sous prétexte d'ordres à donner? Pourquoi tout son camp enfin se trouve-t-il sous les armes à votre passage?

CAPELL.

Que prétendez-vous conclure de ces vaines apparences?

KINGSTON.

Ne pourraient-elles pas couvrir quelque trahison secrète?

CAPELL.

Kingston, je ne crains rien. Les lois de la guerre sont sacrées à toutes les nations. Le conquérant le plus avide, l'homme de sang le plus féroce, les observent envers les autres, pour qu'on les observe envers eux-mêmes.

KINGSTON.

Celui qui porte les armes contre son roi peut bien violer sa parole envers de simples sujets.

CAPELL.

Ce n'est pas moi qu'il aurait choisi pour y manquer.

KINGSTON.

Mais, mylord...

CAPELL.

Non, je connais Fairfax. J'ai une trop haute idée de son caractère, pour le juger capable d'une bassesse. Le fanatisme de l'indépendance peut avoir égaré son esprit, sans avilir ses sentiments. Quoique des opinions de parti nous divisent, l'amitié nous unit autrefois. Il est encore jaloux de mon estime; et ce n'est point à mes yeux qu'il s'écartera des voies de l'honneur.

KINGSTON.

Je le souhaite, mylord. Mais le voici.

Capell s'avance vers Fairfax avec une contenance assurée.

SCÈNE XV.

FAIRFAX, CAPELL, KINGSTON, SURREY.

CAPELL.

Je ne puis vous donner, mylord, une marque plus sûre de confiance, qu'en venant dans votre tente accompagné d'un seul ami.

FAIRFAX.

Puisque vous le jugez digne de ce titre, il peut assister à notre entrevue.

CAPELL.

Je ne récuserais pas un ennemi pour témoin. Je suis prêt à vous entendre.

FAIRFAX.

J'ai à vous proposer, au nom du parlement, tous les avantages qui peuvent répondre à la haute considération dont il est pénétré pour vos vertus.

CAPELL.

Si elles méritent quelque prix, je ne dois le recevoir que de mon souverain, qui est aussi celui du parlement.

FAIRFAX.

Que peut faire pour vous un prince sans États?

CAPELL.

Je soutiendrais peut-être ses intérêts avec moins de zèle, si les miens pouvaient y être attachés. C'est lorsque mon ambition n'attend aucune récompense que je me sens plus fier de le servir.

FAIRFAX.

Ce sentiment est d'une grande âme. Mais, vous le voyez, une révolution dans le gouvernement est inévitable. Est-il en votre pouvoir de l'arrêter? Que prétendez-vous opposer à un parti triomphant?

CAPELL.

Mon devoir, qui me prescrit de demeurer fidèle à un prince malheureux.

FAIRFAX.

Vous avez déjà fait tout ce qu'on peut attendre d'un homme d'honneur.

CAPELL.

Non, pas tout encore, puisqu'il me reste à le soutenir.

FAIRFAX.

Et par quels moyens vous en flattez-vous? Les murailles de votre place ne sont plus que des monceaux de ruines; vos soldats sont réduits à manquer des derniers aliments.

CAPELL.

Ils ont encore des munitions de guerre, et du courage pour les employer.

FAIRFAX.

Le courage ne peut leur manquer sous vos ordres. Mais sans la force, à quoi leur servira-t-il? Colchester, quoique soutenu par votre bras, ne saurait tarder à se rendre.

CAPELL.

Vous en a-t-il parlé dans l'assaut de cette nuit?

FAIRFAX.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Mais demain le parlement vous proscrira comme un ennemi de la république; au lieu qu'il vous offre aujourd'hui, par mon organe, le titre de duc et le gouvernement d'une place de guerre. Capell se détourne, et cache sa tête dans ses mains. Pourquoi détournez-vous de moi votre visage?

CAPELL.

De peur que vous ne le voyiez rougir, et pour vous et pour ma nation.

FAIRFAX.

Calmez-vous, mylord, et discutez ma proposition de sang-froid.

CAPELL.

Doit-elle être l'unique objet de notre conférence?

FAIRFAX.

Elle est assez importante, puisque votre salut en dépend.

CAPELL, faisant un mouvement pour se retirer.

Adieu, mylord.

FAIRFAX, à part.

Pourquoi faut-il que je sois réduit à me contraindre! Il fait un pas vers lui, et le retient par la main. Encore un instant, lord Capell. Croyez-moi, laissez là d'aveugles préjugés de servitude. Irez-vous leur sacrifier les honneurs prêts à rejaillir sur vous et sur votre famille?

CAPELL.

O nobles Anglais, que vous êtes déchus de votre antique gloire! Les honneurs se vendent sur le sein d'Albion au poids de l'ignominie.

FAIRFAX.

C'est la patrie qui vous les offre.

CAPELL.

La patrie! étouffez ce nom dans votre bouche, si vous ne savez que le blasphémer.

FAIRFAX.

Osez-vous l'attester vous-même, vous qui servez sous son oppresseur? Votre bras est désormais trop faible pour enchaîner la liberté victorieuse. Les fondements du trône chancellent. Un jour encore, et ils seront renversés.

CAPELL.

Eh bien! je m'ensevelirai sous leurs ruines.

FAIRFAX.

Le parlement vous en arrachera tout vivant, pour vous condamner à une mort ignominieuse.

CAPELL.

Est-ce m'en délivrer, que de me condamner à une vie infâme?

FAIRFAX.

Que sera-t-elle pour vous lorsque l'Angleterre, affranchie d'un joug honteux, ne prononcera votre nom qu'avec horreur; quand vous entendrez votre épouse déshonorée maudire l'instant de votre union; quand votre fils, vous poursuivant jusque sur l'échafaud des cris du désespoir, vous reprochera des jours qu'il lui faudra traîner dans l'indigence et dans l'opprobre?

CAPELL.

O comble inouï d'audace! Est-ce donc vous, su-

jet infidèle, qui voulez m'effrayer par des flétrissures qui ne sont attachées qu'à votre rébellion? Non, non, j'aurai pour moi les regrets de tous les gens de bien. Ma femme et mes enfants béniront ma mémoire. Le ciel sera l'époux de ma veuve, et le père de mon fils orphelin.

FAIRFAX.

C'est trop, vil esclave du despotisme. Puisque l'intérêt de ta vie ne peut t'émouvoir, il est temps de trembler pour une tête plus chère. Il appelle. Morgan!

SCÈNE XVI.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, MORGAN, SURREY, KINGSTON, DEUX SOLDATS.

Un rideau se lève au fond de la tente. On voit Arthur enchaîné. Deux soldats sont à ses côtés, lui tenant chacun un poignard sur le sein. Derrière eux est Morgan.

CAPELL.

Ciel! que vois-je? Il se laisse tomber dans les bras de Kingston.

FAIRFAX.

Le reconnaissez-vous?

CAPELL, se relevant avec indignation.

Mon fils est en ton pouvoir! Ah! lâche! tu ne le dois pas du moins à tes armes.

FAIRFAX.

Rendez-moi les vôtres, il est à vous. C'est le seul

moyen qui vous reste. Voulez-vous lui sauver la vie?

CAPELL.

Oui, traître! par ta mort. Il saisit impétueusement son épée pour en frapper Fairfax.

MORGAN.

Si vous faites un pas, mylord, vous et votre fils vous êtes perdus.

ARTHUR.

Que rien ne vous arrête, mon père! Vengez-vous. Je ne crains pas de mourir, je suis votre fils.

CAPELL, faisant rentrer dans le fourreau son épée à demi nue et s'adressant à Fairfax.

Barbare! je ne te parle point de notre ancienne amitié. Il n'en existe plus entre nous depuis ta révolte. Je ne veux rien de toi. Mais que t'a fait cette innocente victime?

FAIRFAX.

Il vient de me braver, il n'y qu'un instant, avec autant de hauteur que son père.

CAPELL.

Entends-le braver encore tes menaces et tes bourreaux. O mon cher Arthur, que ne puis-je t'embrasser, lorsque je te vois si digne de ma tendresse!

KINGSTON, à Fairfax.

Eh quoi! mylord, voulez-vous souiller à jamais votre renommée par le meurtre d'un enfant?

FAIRFAX.

Ce n'est pas moi qui l'immole, c'est son père cruel.

Il ne doit s'en prendre qu'à sa farouche opiniâtreté. Qu'il me rende une place qu'il ne peut défendre, et je lui rends son fils; sinon il faut qu'il meure pour la terreur de ces esclaves pusillanimes qui voudraient anéantir la liberté quand elle rétablit son empire.

CAPELL, d'un ton pathétique à Arthur.

Mon fils, Dieu, ton prince, et l'honneur!

SURREY, à part.

Je ne laisserai point achever cet horrible sacrifice, quand il devrait m'en coûter la vie.

Il sort.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, excepté SURREY.

Capell et son fils se regardent tendrement en se tendant les bras l'un à l'autre.

CAPELL.

Arthur, mon cher Arthur! que dirai-je à ta mère désolée?

KINGSTON.

Ah! mylord! le laisserez-vous massacrer?

CAPELL.

Que faites-vous, Kingston? Voulez-vous ébranler ma constance, quand il faudrait la soutenir! J'ai bien assez à combattre la nature.

FAIRFAX.

Vous n'avez plus qu'un instant, lord Capell.

CAPELL.

Pourquoi prolonger mon supplice? Laisse-moi sortir. Je ne voudrais pas expirer sous tes yeux.

MORGAN.

Arthur, n'avez-vous rien à dire à votre père?

ARTHUR, avec fermeté.

Rien. Il sait ce qui se passe dans mon cœur.

MORGAN, aux soldats.

Tenez-vous prêts à mon signal.

CAPELL.

Adieu, mon fils. Encore une fois, Dieu, ton prince et l'honneur! Je ne te survis un moment que pour te venger. Il se détourne et se dispose à partir.

FAIRFAX, à part.

Inflexible vertu, que je suis forcé d'admirer malgré moi-même. Haut. Mais que vois-je!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; EDMOND, SURREY.

EDMOND, accourant avec la plus grande précipitation, et jetant ses bras autour du jeune Capell.

Arthur, ô mon ami! non, tu ne mourras point sans moi.

FAIRFAX.

Que faites-vous, mon fils?

EDMOND.

Ne me donnez pas davantage un nom que je déteste. Assouvissez votre barbarie ; vous avez une victime de plus.

FAIRFAX.

Insolent ! qui t'a conduit ici ?

SURREY.

Moi, mylord. J'ai forcé sa prison, et je m'en glorifie.

EDMOND, à Fairfax.

Vous êtes le seul qui ne connaissez pas la pitié. Aux soldats. Ce n'est pas la vôtre dont j'ai besoin. Hâtez-vous de frapper. De quoi tremblez-vous ?

ARTHUR, cherchant à se dégager de ses bras.

Laisse-moi, mon cher Edmond. Pourquoi me rendre la mort plus douloureuse ?

EDMOND.

Je ne te quitte point. Je ne veux pas survivre à mon ami, quand j'ai perdu celui qui dut être mon père.

CAPELL.

Tu veux m'arracher mon fils : le tien te renonce. Je suis vengé.

EDMOND.

Laisse-moi te serrer plus étroitement encore, mon cher Arthur. Je veux mourir du même coup que toi.

CAPELL.

Tu le vois, Fairfax. Il ne te reste plus qu'à frapper toi-même.

FAIRFAX.

C'en est fait, Capell, je suis vaincu. Edmond, ôtez les fers de votre ami, et rendez-le à son père. Mes mains ne sont pas dignes de toucher ce jeune héros.

Morgan et les deux soldats se retirent.

ARTHUR.

Cher Edmond, c'est donc à toi que je suis redevable de la vie.

EDMOND.

O mon ami! Il lui ôte ses fers et le conduit à Capell, qui les serre tous deux dans ses bras.

ARTHUR.

Mon père!

EDMOND.

Mylord!

CAPELL, les tenant dans ses bras, et les regardant tour à tour avec tendresse.

Donnez-moi le même nom tous les deux, mes chers enfants. Je ne sais plus lequel de vous est mon fils.

EDMOND, voyant les yeux de son père baignés de pleurs, se dégage des bras de Capell, et se précipite aux pieds de Fairfax.

Je vous retrouve aussi, mon père! Ah! ne me dérobez point ces larmes. Mylord, Arthur, Surrey, les voyez-vous couler?

FAIRFAX, le relevant.

Mon cher Edmond, je n'oublierai jamais que tu

m'as sauvé une action honteuse! Le présentant à Arthur. Aimez-vous toujours, dignes amis, et que le sort vous fasse vivre en des temps plus heureux que vos pères. A Capell. Vous êtes libre, mylord, de rentrer dans la place. Mon admiration vous y suivra. Plût au ciel que je fusse aussi digne de votre estime!

ARTHUR, baisant la main de Capell.

O mon père! ne nous quittons plus! Je veux aller combattre auprès de vous.

CAPELL.

Tu en as fait assez pour ton parti. Ton nom seul va devenir le plus ferme soutien de Colchester. Quel soldat assez lâche parlerait de se rendre, quand il saura ta constance?

ARTHUR.

Laissez-moi la soutenir encore par mes actions. Il faut que je vous suive.

CAPELL.

Non, mon fils; reçois mes adieux. C'est peut-être, hélas! pour la dernière fois que je t'embrasse. Mon devoir est d'aller affronter la mort pour mon pays : le tien est de vivre pour le servir mieux un jour dans la force de ton âge. A Fairfax. Après ce qui vient de se passer, Fairfax, je n'ai plus rien à craindre de toi. Je te laisse mon fils, pour le renvoyer à sa mère, et je cours t'attendre sur la brèche.

LE

RETOUR DE CROISIÈRE

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES.

M. DE FAVIÈRES.

M^me^ DE FAVIÈRES.

MÉLANIE,
CONSTANTIN,
ALEXANDRINE,
MINETTE,
} leurs enfants.

M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.

M. ARMAND, précepteur des enfants.

THOMAS, jardinier.

FANCHON, sa femme.

COLIN, leur fils.

MATHURIN, vieux fermier.

JEUNES FILLES ET JEUNES GARÇONS DU VILLAGE.

FOULE DE PAYSANS.

La scène se passe à l'entrée du château de Favières, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

LE

RETOUR DE CROISIÈRE,

DRAME.

SCÈNE I.

THOMAS, COLIN.

THOMAS est occupé à ratisser une allée ; Colin accourt à perte d'haleine, et se presse en tremblant contre son père.

Eh bien! eh bien! petit drôle! où cours-tu ainsi tout effaré?

COLIN.

Ah! mon père, je suis mort.

THOMAS.

C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc?

COLIN.

Un revenant! un revenant!

THOMAS.

Un revenant en plein jour? Je crois que tu veux te moquer de ton père. Et quelle mine a-t-il? d'une bête, ou d'un homme?

COLIN.

C'est... c'est fait comme un homme.

THOMAS.

Imbécile que tu es ! c'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

COLIN.

Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela comme nous, et non pas comme nous, pourtant.

THOMAS.

Quels sots contes viens-tu me faire là ?

COLIN.

Oh ! si vous l'aviez vu ! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS, un peu effrayé.

Une ombre de Turc ?

COLIN.

Oui, oui, mon père ; vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille : eh bien ! c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise, et un visage de mort sur le sien. On entend du bruit derrière la charmille. Oh ! c'est lui, mon père ! c'est l'ombre, c'est le Turc ! Sauvons-nous, sauvons-nous. Il s'échappe.

THOMAS, avec un air d'inquiétude.

Colin, Colin ! veux-tu bien revenir ! Colin, au lieu de se retourner, continue de courir ; Thomas le poursuit ; mais,

comme son râteau lui échappe des mains et s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, et il ne peut l'atteindre. Ce petit poltron, me laisser tout seul! S'il disait vrai, pourtant... Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne resterai pas ici pour les attendre. Tandis qu'il se baisse pour ramasser son râteau, M. de Favières, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête et un masque sur le visage, s'approche de lui, et le saisit par la camisole. Thomas, en se relevant, l'aperçoit. Il veut fuir; mais, se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi : Au secours! au meurtre! un revenant! un Turc!

SCÈNE II.

M. DE FAVIÈRES, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, lui mettant la main sur la bouche, et cherchant à lui imposer silence.

Eh bien! Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me connais plus?

THOMAS, sans le regarder.

Il n'y a que Satan qui puisse te connaître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIÈRES.

Ah! je vois ce que c'est. Il ôte son masque. Regarde-moi à présent.

THOMAS, le visage caché dans ses mains.

Moi, regarder votre effroyable visage! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIÈRES, tâchant de lui séparer les mains.

Que crains-tu de moi?

THOMAS.

Finissez; vous allez me rôtir. Oh! comme vous brûlez!

M. DE FAVIÈRES lui lâche les mains.

Es-tu fou, Thomas? Remets-toi donc, mon ami; est-ce que ma voix ne t'est plus connue?

THOMAS.

Je la connais bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIÈRES.

Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien! oui; mais reculez-vous.

M. DE FAVIÈRES, s'écartant de lui.

Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS, reculant aussi.

Êtes-vous bien loin? Attendez. Il écarte un peu ses mains, et le fixe. Que vois-je, M. de Favières! Est-ce vous?

M. DE FAVIÈRES.

Eh oui! mon cher Thomas, c'est ton maître.

THOMAS, se découvrant un peu plus le visage.

Êtes-vous bien sûr, au moins, de n'être pas son ombre?

M. DE FAVIÈRES.

Mais je ne te reconnais plus, à mon tour; toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS, le visage tout-à-fait découvert, et le regardant encore.

Oh oui! c'est bien vous, à présent. Il tombe à ses genoux, et les embrasse. O mon cher maître! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite. Il se relève. C'est mon benêt de fils qui m'avait fourré ces frayeurs dans la tête. Prenant un air fanfaron. Un revenant! Oh! bien oui! comme si je croyais aux revenants, moi... Mais, monsieur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avait vu quelqu'un qui avait entendu dire de tout temps dans sa famille..... Oh! ce que je vous dis là est vrai, au moins.

M. DE FAVIÈRES.

Bon! bon! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls?

THOMAS.

Oui, vous et moi; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant! vous n'aviez qu'à être un esprit, il vous aurait laissé tordre le cou à son père.

M. DE FAVIÈRES.

Ma femme, mes enfants et leur précepteur, sont-ils toujours ici?

THOMAS.

Eh ! sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contents ! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, et la répandre ensuite dans tout le village ! Il veut sortir. Allons, Thomas, allons mon ami.

M. DE FAVIÈRES le retient.

Doucement, doucement ; c'est précisément ce que je ne veux pas.

THOMAS.

Comment ! Est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix ? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIÈRES.

Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

THOMAS.

Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas amené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devraient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carillonneur ?

M. DE FAVIÈRES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paraîtrai bien quand il en sera temps.

THOMAS.

Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience si cela dure.

M. DE FAVIÈRES.

Et moi, tu me fais mourir de peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier ?

THOMAS.

Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous, pourtant, de me laisser plus long-temps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître ! si nous vous avions perdu ! s'il nous avait fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil ! Je frissonne seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIÈRES.

Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille ?

THOMAS.

Eh bien ! que n'y venez-vous tout de suite !

M. DE FAVIÈRES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce

plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfants.

THOMAS.

A M. Armand?

M. DE FAVIÈRES.

Oui, je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls du mystère. Mais chut! J'entends venir quelqu'un par cette allée. Il va se cacher derrière la charmille. De la discrétion, Thomas.

SCÈNE III.

THOMAS, seul.

Oui, de la discrétion! il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais? Ce secret-là, je sens déjà qu'il m'étouffe. Il se retourne et aperçoit M. Armand. Dieu soit loué! il m'arrive du moins à qui parler.

SCÈNE IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS, courant vers lui.

De la joie! de la joie! monsieur Armand! Nous avons la paix, nous avons notre maître, nous vous avons, vous m'avez. Il jette son bonnet en l'air.

M. ARMAND.

M. de Favières est ici?

THOMAS, d'un air important.

Je voudrais bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

SCÈNE V.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, sortant de derrière la charmille.

Voilà mon secret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurais eu qu'à me fier à toi! Il court vers M. Armand qui l'embrasse. Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir!

M. ARMAND.

O monsieur! quel jour de fête pour nous!

M. DE FAVIÈRES.

Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets!

THOMAS.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand était du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde?

M. ARMAND.

Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIÈRES.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher

Thomas, que tu me caches dans ta cabane jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND.

Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire madame ou les enfants.

M. DE FAVIÈRES.

Oui ; et surtout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS.

Mais si madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfants, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez : cela ne serait guère poli.

M. ARMAND.

Bon ! un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS.

Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND.

Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grâce au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCÈNE VI.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND.

M. DE FAVIÈRES.

Croyez-vous, mon cher Armand, que madame de Favières ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. ARMAND.

Il ne m'aurait pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendrait agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière serait peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIÈRES.

Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah ! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas !

M. ARMAND.

J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs.

M. DE FAVIÈRES.

Et moi, pour compléter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Ah ! j'oubliais de

vous dire que j'amène aussi de Marseille toutes sortes d'instruments. Je les ai laissés ici près à l'entrée du parc.

M. ARMAND.

Tant mieux, car nous n'avions que les ménétriers du village.

M. DE FAVIÈRES.

Je serais fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule personne qui ne partage ma joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événements où le pauvre est le plus intéressé soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-temps le souvenir, pour le retracer à ses enfants et à ses petits-enfants.

M. ARMAND.

O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paraissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie et la bienfaisance.

M. DE FAVIÈRES, lui serrant la main.

Eh, mon ami ! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ? On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.

SCÈNE VII.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, COLIN

portant un panier de fleurs à son bras.

COLIN.

Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur! Il lui serre la main.

M. ARMAND.

N'entends-je pas quelqu'un?

M. DE FAVIÈRES.

Oui. Je cours me cacher là derrière. Il s'approche de la charmille, et se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout-à-coup s'écrie avec transport. Eh! c'est mon parrain, mon bon parrain! Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favières.

M. DE FAVIÈRES, après l'avoir embrassé.

Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND.

Oui, Colin; monsieur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne, au moins.

COLIN.

Quoi! ni à madame, ni aux enfants?

M. ARMAND.

C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCÈNE VIII.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS, en entrant sans voir Colin.

Allons, monsieur, vous pouvez me suivre.

COLIN.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, toujours.

THOMAS, apercevant Colin.

Ah! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulais l'envoyer en commission hors du village!

M. ARMAND, caressant Colin.

Va, va; je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami?

COLIN.

Oh! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

THOMAS.

Oui! Et quand cela t'est-il arrivé?

COLIN.

Et parguienne, l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avait dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'était moi?

THOMAS.

C'est toi qui m'as volé mes pommes? Attends, at-

tends. Colin se sauve dans les bras de M. de Favières. Oh! tu me le paieras.

M. ARMAND.

A la bonne heure, s'il parle.

M. DE FAVIÈRES.

Et s'il ne parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS.

Entends-tu, Colin? Un louis!

COLIN.

Bah! Je l'aurais gardé pour rien, pour l'amour de notre maître.

M. ARMAND.

Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme?

THOMAS.

Ma femme! Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devrait savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas du château.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

COLIN, ramassant son panier, et faisant un bouquet.

Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais mademoiselle Mélanie, mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Minette, M. Constantin! Ces pauvres enfants? cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disais à l'oreille à mademoiselle Minette! Elle est bien de mes amies, mademoiselle Minette! C'est la plus petite, mais c'est la plus futée. Oh oui! voilà qu'elle le dirait à mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à mademoiselle Mélanie, mademoiselle Mélanie à sa maman, et puis tout le monde serait du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées! Oh! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. Il frappe sur sa bouche. Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCÈNE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN, frappant doucement sur l'épaule de Colin.

Bonjour, mon ami.

ALEXANDRINE, lui faisant profondément une révérence moqueuse.

Je suis la très humble servante de M. Colin.

MINETTE, lui prenant la main d'un air d'amitié.

Eh! bonjour, mon petit homme. Colin lui donne un bouquet ; Minette le remercie.

CONSTANTIN.

Te voilà seul? Colin lui répond d'un signe de tête.

MINETTE.

Maman voudrait parler à ton père. Où est-il? Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.

ALEXANDRINE.

Te moques-tu de nous? Est-ce que tu ne sais pas parler? Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.

CONSTANTIN.

Mais parle donc.

ALEXANDRINE, lui donnant un coup sur les mains.

Ah! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE, retenant Alexandrine.

Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin. Colin la regarde d'un air d'amitié.

CONSTANTIN, d'un air impérieux.

Il n'a qu'à parler, ou je le.... Est-ce qu'il est devenu muet?

ALEXANDRINE.

Ou bien sourd?

MINETTE.

Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-

ce pas, mon ami ? Colin lui fait signe que non. Alors tous les enfants, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble : Oh bien ! tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi !

MINETTE, tâchant de les écarter.

Finissez donc ! ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau champion qu'il aurait là pour le défendre !

MINETTE, à Constantin.

Mon frère, toi qui es l'aîné, fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN, avec fierté.

Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande.

MINETTE.

Laisse-moi faire. A Colin. Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne serait qu'un petit mot. Colin lui sourit, mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas. Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre toi ? Mais, non... Tiens, Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler, peut-être. Elle veut sortir. Colin lui barre le chemin en secouant la tête.

CONSTANTIN, d'un air d'autorité.

Comment! Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur? Attends, attends.

MINETTE, retenant Constantin.

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal... — Eh bien! Colin, va donc chercher ton père toi-même, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu? Colin lui fait signe qu'oui, et sort. Les enfants le suivent des yeux.

SCÈNE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE.

Il entend, au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savais bien, moi, que j'en tirerais ce que je voudrais.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le paiera, de ne pas m'avoir obéi. On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son père, et lui dit d'aller trouver les enfants. Thomas s'avance

MINETTE, le voyant venir.

Ah, bon! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCÈNE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS.

Tous les enfants courent vers Thomas, et sautent autour de lui.

THOMAS.

Bonjour, mon jenne monsieur; bonjour, mes jolies demoiselles; comment vous en va-t-il aujourd'hui?

MINETTE.

Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin?

THOMAS.

Ce qu'il a? Bon appétit, toujours.

MINETTE.

Il n'est donc pas malade?

THOMAS.

Lui, malade?

CONSTANTIN.

Il est donc bien obstiné?

ALEXANDRINE.

Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE.

Ah! quelle tête!

THOMAS.

Comment donc?

MINETTE.

Je craignais qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS.

Lui, muet?

ALEXANDRINE.

Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS.

Est-il possible? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenait qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN.

Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS, en souriant.

Est-il vrai? Ce petit coquin! Voyez la finesse! Il a cent fois plus d'esprit que son père!

MINETTE.

De l'esprit à ne pas parler?

THOMAS.

Dites-moi où il est allé prendre cette imagination?

ALEXANDRINE.

Que veux-tu dire?

THOMAS.

Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis! Les enfants ont, morguenne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE.

Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un

ne parle pas, et l'autre parle sans nous répondre.

THOMAS.

Oh! il savait bien ce qu'il ne disait pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le savons guère, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où est madame? Colin m'a dit qu'elle me demandait.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit?

MINETTE.

Il parle donc?

CONSTANTIN.

Oh bien! s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE.

Allons, allons.

THOMAS.

Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc; vous ne lui verrez pas seulement les talons... Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

Constantin et Alexandrine sortent.

SCÈNE XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE.

O mon cher Thomas! dis à Colin, je te prie, de parler un peu seulement pour moi. J'aime tant causer avec lui!

THOMAS.

Oui, oui; laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, et nous nous parlerons tous bientôt.

MINETTE.

Bon! bon! Je vais courir après mon frère et ma sœur, pour empêcher qu'on ne le tourmente. Elle sort.

SCÈNE XIV.

THOMAS, seul.

J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auraient tant houspillé, qu'ils lui auraient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler de peur de rien dire! On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici madame avec mademoiselle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes; il y a là de quoi batailler.

SCÈNE XV.

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, THOMAS.

MADAME DE FAVIÈRES.

Eh bien! Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeler par mes enfants.

THOMAS.

Eh oui, madame, je courais aussi près de vous.

MADAME DE FAVIÈRES.

C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désirerait en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour...

THOMAS.

Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous... En se détournant. Chut! Qu'allais-tu dire toi-même, Thomas?

MADAME DE FAVIÈRES.

Est-ce que tu aurais appris de ses nouvelles?

THOMAS.

Pardienne oui, de ses nouvelles? C'est bien plus

sûr encore ce que je sais. A part. Où diantre me suis-je enfourné ?

MÉLANIE.

Que veux-tu dire, Thomas ? explique-toi.

THOMAS.

C'est que... Tenez, comprenez-vous ?.. Quand le marché est fini je reviens à grands pas vers notre ménage : encore n'ai-je pas une femme comme vous, madame, ni une fille comme mademoiselle Mélanie. A part. Peste ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. Haut. Ainsi, par semblance du cas, je vois que monseigneur galope vers ici. C'est clair ça : demandez.

MADAME DE FAVIÈRES.

Ah ! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras !

THOMAS.

Que sait-on ? Je vais toujours me dépêcher. Ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon râteau était un coup de fouet pour son cheval ! Je ne ménagerais pas non plus celui de votre fiancé, mademoiselle Mélanie. Mélanie sourit.

MADAME DE FAVIÈRES.

Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS.

C'est que j'ai de la peine de vous voir triste. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps,

belle à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belle encore. Allons, de la joie! de la joie! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCÈNE XVI.

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

Tout va bien, madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très satisfait hier de l'ordre et de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices; et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

MADAME DE FAVIÈRES.

Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence et de votre activité.

M. ARMAND.

Je ne pouvais, madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étais-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, et de prévenir celles

de votre époux? Il aurait été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

MADAME DE FAVIÈRES.

Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction!

THOMAS.

Il ne sera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'aventure. M. Armand fait à Thomas un signe de silence.

MADAME DE FAVIÈRES.

Que veux-tu dire, Thomas?

THOMAS, embarrassé.

Oh! c'est que... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard! tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mademoiselle Mélanie sera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierais ma bêche contre une de vos épingles qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres; car un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND.

Ah! madame, quel doux spectacle ce serait pour votre cœur, de voir l'impatience avec laquelle on l'attend! Je ne puis faire un pas dans le village,

que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée : je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfants tresser des guirlandes, et les porter au pied de la croix que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même.

MADAME DE FAVIÈRES.

Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND.

D'où naîtraient vos frayeurs? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvait l'exposer à des dangers.

MÉLANIE.

Ah ! maman, vous rappelez-vous ces jours cruels, où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques? Il nous semblait voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. ARMAND.

Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

MADAME DE FAVIÈRES.

Oui, je la bénis cette paix céleste, je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

THOMAS.

Et moi, au nom de tous les jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y servais... dans un jardin. Il vint de ces maudits housards. Au bout d'une heure, il n'y avait pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiters, les Hercules, ils vous les prenaient par le nez, et leur faisaient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auraient pu s'en aller au diable; mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendait le cœur. Je n'étais pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'était arrivé ! Je me serais jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! Nous avons la paix. De la joie ! de la joie ! Venez, monsieur Armand, nous allons arranger tout ça.

Ils sortent.

SCÈNE XVII.

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE.

MADAME DE FAVIÈRES.

La gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon âme. Je me trouve maintenant plus tranquille ; je ne sens plus que la douce émotion de l'espé-

rance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt le revoir.

MÉLANIE.

Hélas! maman, je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

MADAME DE FAVIÈRES.

Nos murmures contre le ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissais cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux! Eh bien! la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnaissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient, lorsque sa présence est le plus nécessaire à l'éducation de ses enfants. Il ramène avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence! Ah! ma fille, combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort!

MÉLANIE.

Oui, maman, je suis une folle; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

MADAME DE FAVIÈRES.

Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaieté naturelle. Elle te sied si bien! N'al-

lons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCÈNE XVIII.

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATURIN.

MINETTE, courant vers sa mère.

Maman, maman, c'est le bon Mathurin que je vous amène.

ALEXANDRINE, qui la suit.

Le voici ! le voici ! On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur un bâton, et de l'autre sur Constantin. En apercevant madame de Favières, il veut doubler le pas; il chancelle. Madame de Favières et Mélanie s'avancent vers lui.

CONSTANTIN.

Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas mal.

MÉLANIE.

Doucement, mon cher Mathurin.

MADAME DE FAVIÈRES.

Prends bien garde de ne pas tomber.

MATHURIN.

Madame, on est venu chercher nos enfants dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que mon-

seigneur serait arrivé? Je ne me le pardonnerais pas.

MADAME DE FAVIÈRES.

Non, mon ami; nous l'attendons encore.

MATHURIN.

Ah! tant mieux. Et par où doit-il venir, dites-le-moi? J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres pour arriver en même temps.

MADAME DE FAVIÈRES.

Comment? est-ce que tu voudrais aller à sa rencontre, faible comme tu l'es?

MATHURIN, avec vivacité.

Si je le veux? Quoi! je resterais ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? Je me ferais plutôt porter par mes enfants.

MÉLANIE.

Non, Mathurin; mon papa te saurait mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN.

Quand ce ne serait pas pour lui, ce serait pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil qui regaillardit ma vieillesse.

MADAME DE FAVIÈRES.

Mais, mon ami, à ton âge...

MATHURIN.

Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connais depuis plus long-temps

que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà ! Il n'était pas si grand que M. Constantin qu'il était déjà mon bienfaiteur. J'étais pauvre alors, et lui il n'avait que l'argent de ses plaisirs. Eh bien ! il trouvait encore le secret de me tirer de peine. J'avais beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savait en deviner plus que je ne lui en cachais. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite et de quelques terres alentour. Grâce à sa bonté, je me suis vu en état d'élever tous mes enfants et de les établir dans l'aisance : aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus à plaisir de les aimer.

MADAME DE FAVIÈRES.

Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement ? Il est peu de ses lettres où il ne demande de tes nouvelles.

MATHURIN, avec transport.

Est-il vrai ? Mais oui, je le crois. Écoutez donc ; il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage ; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent ; mais je mourrais de chagrin si je savais qu'après sa famille quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, madame, et pour vous aussi,

mademoiselle. Madame de Favières et Mélanie lui font des amitiés.

LES ENFANTS, sautant autour de lui.

Et nous, Mathurin ?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime; vous êtes ses enfants. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous, te faire fâcher ?

MATHURIN.

Oui, vous avez pour moi trop de soins; cela m'impatiente. On dirait que je suis si vieux, si vieux !

MINETTE.

Oh que non ! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en petit-maître. Voici mon bouquet; je vais le mettre à ta boutonnière.

ALEXANDRINE.

Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN, se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille.

Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN.

O chères petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre père. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez...

MADAME DE FAVIÈRES.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes

yeux, que de voir mes enfants dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu. Les enfants se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.

MATHURIN, se relevant avec vivacité.

Qu'est-ce que j'entends? Serait-ce monseigneur?

MÉLANIE.

Ah! plût au ciel!

MADAME DE FAVIÈRES.

Non, mon ami; ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh! je veux la voir. J'y figurais autrefois. A peine aujourd'hui pourrais-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre; je l'ai planté dans mon enfance : nous étions alors du même âge; il est à présent bien plus jeune que moi.

MADAME DE FAVIÈRES.

Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE.

Oui, entre nous deux.

MATHURIN.

Moi, madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village!

MADAME DE FAVIÈRES.

Eh! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exem-

ple, à respecter la vieillesse et la probité? Viens, mon ami. Madame de Favières et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.

MATHURIN, essuyant ses yeux.

Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de monseigneur.

SCÈNE XIX.

On voit entrer des deux côtés de la scène, de jeunes garçons et de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vignes; les jeunes filles des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers du village. La troupe, après avoir défilé devant madame de Favières, porte les présents sur un gradin, tandis que les ménétriers se rangent de l'autre côté de la scène. La ronde commence autour de l'arbre.

La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, et les apportent à madame de Favières, à Mélanie, aux enfants et à Mathurin.

MADAME DE FAVIÈRES.

O mes amis! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

MINETTE.

Ah! maman, s'il était ici! N'est-ce pas, Mathurin?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierais ma vieillesse, pour danser de plaisir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE FAVIÈRES, M. DE BLEVILLE, M. ARMAND.

On entend une musique guerrière. M. de Favières entre en costume de marine; M. de Bleville est à sa droite, M. Armand à sa gauche.

ALEXANDRINE ET MINETTE, apercevant M. de Favières.

Oh! c'est lui! c'est lui!

Madame de Favières, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris. M. de Favières s'élance dans les bras de sa femme et de sa famille, qu'il presse tour à tour sur son cœur.

MADAME DE FAVIÈRES.

O cher époux!

MÉLANIE.

Mon père!

LES ENFANTS, le tirant par son habit.

Mon papa! mon papa! embrassez-nous donc; c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIÈRES.

Je voudrais vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfants!

LES JOUEURS

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HÉLÈNE, sa fille.
ALBERT, son fils.
JULES, voisin d'Albert.
AUGUSTE, ami de Jules.
RAOUL, CARAFFA, VICTOR, } jeunes joueurs.

La scène se passe dans un jardin commun aux appartements de M. de Floris et du père de Jules.

LES JOUEURS,

DRAME.

SCÈNE I.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que vas-tu donc faire chez Albert?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connais aussi, toi?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que son père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin; il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paraît. Je te vois toujours faufilé avec des jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connais que trop bien ! Plût à Dieu que ne les eusse jamais connus !

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami ? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah ! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirais-tu, si je te confiais mon embarras ?

AUGUSTE.

Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur ?

JULES.

O mon cher Auguste ! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami ?

JULES.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce

jeune Italien qui voyage. Il y avait à déjeuner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES.

Oh! ce n'est pas tout. Écoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avais plus d'argent, et que je croyais toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvais avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; et tu connais sa sévérité.

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te fera grâce, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurais à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire?

JULES.

Je n'ose te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul et Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueraient pas de m'arriver, si mon papa savait ma perte, et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Ce n'est pas certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais que veux-tu? Je leur ai déjà fait lier connaissance avec le jeune Albert... il a de l'argent, lui; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien! est-ce que vous prétendez le voler?

JULES.

Dieu m'en préserve! Ils veulent seulement lui faire ce qu'il m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment! pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller! Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage?

JULES.

Oh! que non. J'ai vu qu'il jouait sans malice.

AUGUSTE.

Est-ce que tu joues en aigrefin, toi?

JULES.

Que veux-tu dire? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

JULES.

Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas perdent toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrais t'en servir, ou en profiter! Tu sais que je ne suis pas riche; mais, quand je devrais le devenir comme Crésus, je rougirais d'acquérir ma fortune à ce prix; et je voudrais, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES.

Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets...

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

JULES.

Non ; je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon père, et lui dire tout, tout. Auguste branle la tête. Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serais de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien ! je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie...

JULES.

Eh ! mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé ; je n'aurais à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurais-tu à répondre?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderais-tu le silence, si tu voyais un filou escamoter une bourse, même à un étranger?

JULES.

Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui; cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûteras toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT

ALBERT.

Je vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, monsieur Albert.

JULES.

Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet; et puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur et mon père.

JULES, un peu surpris.

Quoi! votre père est déjà de retour! Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

ALBERT.

Que dites-vous? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir et lorsque je ne l'attendais que le mois prochain!

JULES.

J'aime bien aussi mes parents; mais s'ils aimaient les voyages, je ne leur en saurais pas mauvais gré. Je supporterais de temps en temps leur absence pour quelques jours.

ALBERT.

Je voudrais que mon père ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon!

JULES.

Et le mien si dur et si sévère! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE.

Qui sait les plaisirs qu'il te faudrait pour te satisfaire? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT.

Je croyais que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon père soupe chez ses amis : c'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne nous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT.

Pourquoi non? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne; et l'on croirait, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi : aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon père! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble?

ALBERT.

Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES.

Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusements?

ALBERT.

Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES.

Mais on est bientôt las de marcher; et je ne vois rien de si triste que d'aller et de revenir continuellement devant soi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après être resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrais que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connaître les plantes et les fleurs : nous nous amuserons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues! Il faut les ob-

server dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle en un moment tout ce que nous avons appris, et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour herboriser encore le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie, ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête?

ALBERT.

Bon! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paraît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois?

ALBERT.

Vraiment oui. Mon père veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT.

Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'est fort bien ; il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon père m'en donne au-delà de mes besoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir ?

ALBERT.

Six francs par semaine.

JULES.

Voilà une jolie pension ! et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE.

Oh ! que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT.

Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougirais d'aller importuner mon père. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On sent mieux le prix des choses lorsqu'il faut le payer soi-même.

JULES.

Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête je reçois bien cinquante francs. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter ma monnaie.

JULES.

Cinq louis d'or! Que faites-vous d'une si grande somme.

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses? Je paie les mois d'école des enfants de notre portier. J'avais un vieux domestique qui est devenu aveugle; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES.

Mais vous n'y êtes pas si malheureux, monsieur Albert? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sous au vingt et un.

ALBERT.

J'en ai du regret : je suis fâché de gagner mes

amis. D'ailleurs, mon père n'aime pas tous ces jeux de cartes; il donne la préférence aux dames et aux échecs.

JULES.

Bah! autant vaudrait étudier ses leçons : on ne joue que pour se divertir. Êtes-vous engagé ce soir?

ALBERT.

Non, je reste au logis. Mon père doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES.

Tant mieux, et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver; je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connaître un jeune voyageur italien plein d'esprit.

ALBERT.

C'est bon : j'aime les voyageurs; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon père. Restez-vous ici?

JULES.

Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCÈNE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

Voulez-vous me suivre, monsieur Auguste? Mon père sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE.

Je suis très sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse; mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous distraire. Je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, seul et rêveur.

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvais l'en sortir! Mais quoi! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur

d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE.

Ah! vous voilà, monsieur Auguste! Vous êtes seul? Il me semblait avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE.

Je voudrais bien, si sa société vous était agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurais plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLÈNE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules; et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE.

Je l'espère ; mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule, il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur ; que deviendrait-il, si ceux qu'il croit ses amis étaient des méchants? J'ai bien vu que vous-même sembliez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous savez que je ne suis pas riche ; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus riches que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE.

Mais vous aimez M. Jules. Êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerais mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parents éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE.

Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paraissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Écoutez-moi ; mais que je ne sois

pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étais ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tardera peut-être pas à revenir : trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, seule.

Voilà qui me paraît sérieux. Ah! mon frère, toi qui fais la joie de mon père, si tu allais changer pour son tourment !

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT.

Les amis de mon père prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE.

Il me semble que ces plaisirs doivent aller avant

les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

ALBERT.

Très important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE.

Chez M. Jules, sans doute?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE.

J'en étais sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisait.

ALBERT.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

HÉLÈNE.

Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT.

Tu penses te moquer!

HÉLÈNE.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT.

Que prétends-tu dire par là?

HÉLÈNE.

Je crois parler assez clairement. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un d'aussi péné-

trant? à un jeune homme bien né, sensible, honnête, et très poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur?

ALBERT.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endêver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

HÉLÈNE.

Vraiment, j'avais oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connais-tu assez pour en parler?

HÉLÈNE.

Je cherche à le connaître par ses actions.

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HÉLÈNE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente.

ALBERT.

Ah! j'entends : il te déplaît, parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

HÉLÈNE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus

étroites que la tienne; et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens?

HÉLÈNE.

Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties! J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE.

Oui, tu leur as gagné leur monnaie, et ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur! Elle serait désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferais tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, lui prenant la main.

Non, mon frère; tes plaisirs sont les miens; mais je ne me consolerais jamais, s'ils te faisaient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE.

Tu ne serais pas le premier qui aurait eu cette confiance, et qui cependant... Mais voici mon père.

SCÈNE VIII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS.

Ah ! mes enfants, je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLÈNE.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connaître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour ?

ALBERT.

Comment ne le serions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLÈNE.

Notre maison était un vrai désert pour moi depuis votre absence.

ALBERT.

Je ne trouvais plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah! sans vous, mon père...

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLÈNE.

Eh, mon père! auriez-vous la pensée de nous affliger, quand nous ne devons songer qu'à nous réjouir?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-temps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurais une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT.

M. Jules... Vous savez que son père est notre voisin? Eh bien! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connaissance que je ne te savais pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE.

Une bonne société, entends-tu, mon frère ?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, et il m'a fait connaître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE.

De braves jeunes gens aussi?

ALBERT.

Oui, ma sœur. Je les connais mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS.

Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés?

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs ?

HÉLÈNE.

Comment pourrait-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement quelques instants?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. DE FLORIS.

Et de quelle manière s'est formée votre connaissance?

HÉLÈNE.

N'est-ce pas au jeu?

ALBERT.

Pourquoi pas au jeu? Mais est-ce au jeu seulement? N'avons-nous pas causé long-temps ensemble?

HÉLÈNE.

Et vous n'avez pas joué, surtout.

ALBERT.

Sans doute que nous avons joué, mon père me l'a bien permis.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il n'est qu'un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des moments où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLÈNE.

Je croyais, mon père, qu'il n'était pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer?

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS.

La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On

pourrait sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étaient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais, lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLÈNE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions?

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en savoir mauvais gré? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur?

HÉLÈNE, regardant tendrement.

Mon frère!

ALBERT, attendri.

Hélène, pardonne-moi; j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS.

Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne serait que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble ! Hélène et Albert lui prennent la main.

HÉLÈNE.

O mon père, que vous êtes bon !

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne serais pas digne de vous élever, si je tenais une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfants, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerais peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus, mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HÉLÈNE.

J'espère bien n'avoir jamais de secret pour un père si indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-temps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connaisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

HÉLÈNE.

Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étaient un peu dissipés, et qu'ils avaient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT.

Oh! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention. mais qui est bien amusant. Il se nomme le *vingt et un*.

M. DE FLORIS.

Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT.

Pourquoi donc, mon papa? Rien n'est plus simple et plus innocent : celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hasard seul décide; au lieu que, dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête; or un jeu où la tête n'a rien à faire me paraît indigne d'un homme sensé.

HÉLÈNE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de société n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS.

Il est vrai, seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que, dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'insignes fripons.

ALBERT.

O mon papa, croyez-vous? Comment cela serait-il possible?

HÉLÈNE.

J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT.

Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS.

Volontiers, mon fils. Quand j'étais à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinait à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montait à plus de cent mille écus.

HÉLÈNE.

Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de lui, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetait autour de lui des regards que je n'osais soutenir. Il grinçait des dents, se frappait le front, s'arrachait les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletait et râlait comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnaient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurais plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardaient seule-

ment en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE.

O les méchants! Je suis sûre que personne n'aura voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connais pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talents, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet.

HÉLÈNE.

Ah! que me dites-vous?

ALBERT.

Mais c'était encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avait des qualités et des talents, ne pouvait-il pas rétablir sa fortune?

M. DE FLORIS.

Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber du comble du bonheur dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avait laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très vertueuse, à qui ses parents avaient dessein de l'unir par un mariage qui lui promettait la plus entière félicité.

HÉLÈNE.

O la pauvre demoiselle, que je la plains ! combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui présenter une main qui venait de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avait eu plus d'empire, que les sentiments d'estime qu'elle était si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltait son orgueil ; et, par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourments de sa conscience.

ALBERT.

O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire...

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société, entre amis, était agréable, innocent et même utile.

HELÈNE.

Utile, mon papa ?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLÈNE.

C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne suis point avare; mais pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. DE FLORIS.

Ce serait une faiblesse dont tu aurais à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

ALBERT.

Oh! je les connais. Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS.

Eh bien! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connaître, pour rechercher

ou fuir à jamais leur société. Mais, au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE.

Moi, mon père?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HÉLÈNE.

Et si ces messieurs me gagnent mon argent!

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensais...

HÉLÈNE.

C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes!

M. DE FLORIS.

Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Surtout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge; et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE.

Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore : resterons-nous dans le jardin?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. DE FLORIS.

Écoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

HÉLÈNE.

Je crois que votre présence serait encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc ?

HÉLÈNE.

Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filous, et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrais clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

HÉLÈNE.

J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons, et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paraît tout prêt à s'abandonner.

HÉLÈNE.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes? Il devrait bien se connaître. Il est si crédule, qu'il ferait naître à tout le monde l'envie de le tromper; et si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier revers.

M. DE FLORIS.

Voilà en effet son caractère. Je ne te croyais pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLÈNE.

Il faut bien étudier ceux qu'on voudrait servir.

M. DE FLORIS.

Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCÈNE X.

HÉLÈNE, seule.

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner! O mon frère! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, à Hélène.

Je craignais, mademoiselle, que notre société pût vous importuner; mais M. Albert a voulu...

ALBERT.

Comment l'importuner? J'espère bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

HÉLÈNE.

De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR, avec un air contraint.

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA, bas, à Jules.

Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL.

Oui-dà ! Et qui donc ?

ALBERT.

Vous verrez. Il a bonne bourse, celui-là.

JULES, à part.

Ah ! tant mieux.

HÉLÈNE.

Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE.

Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL.

Est-ce que vous pensez à vous promener, vous ?

AUGUSTE.

Qu'aurais-je autrement à faire ?

VICTOR.

Et jouer ?

AUGUSTE.

Je ne sais pas le jeu ; et quand je le saurais, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on était sûr de perdre toujours !

AUGUSTE.

Oui, monsieur, surtout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE.

C'est bien pensé, monsieur Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

HÉLÈNE.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. On voit éclater la joie sur leurs traits. Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissements; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA.

Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT.

Comment, sur vous?

CARAFFA.

Oui; c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE.

Et des jetons en avez-vous aussi?

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en procurer; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES, bas à Caraffa.

Vous savez bien que n'en ai pas. Haut. Non, non; c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté...

HÉLÈNE.

Il suffit; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.

SCÈNE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR.

Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL.

Bon! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas!

CARAFFA.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, monsieur Jules.

JULES.

Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL.

Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR.

Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA.

C'est bien là mon compte. Mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sous; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus six sous dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

CARAFFA.

Vous ne devez rien jusqu'au compte; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR.

Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir; ce serait un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL.

Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA.

Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu lorsqu'ils reviendront. Il tire des cartes de sa poche. Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. Il parcourt les cartes et les dispose. Tenez, vous allez voir. Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor et Raoul. A Jules. Êtes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES, regardant la carte.

Je crève.

CARAFFA, à Victor.

Et vous?

VICTOR.

Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA.

Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, regardant la carte.

Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, à Raoul.

A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas?

RAOUL.

Non, je m'y tiens.

CARAFFA.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous?

RAOUL.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenait qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES.

Mais comment cela peut-il arriver?

CARAFFA.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagne-

rez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES.

Ah! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième pour approcher de vingt et un. Eh bien! je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES.

Mais, pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnaissez donc par derriere?

CARAFFA.

Voilà mon secret, et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs, qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paraisse.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.

Vous connaissez le prix du temps, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, mademoiselle? Vous nous ferez cet honneur?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas encore si je connais le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'est le vingt et un. Il est tout simple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE.

Oh! je le sais un peu. Il serait peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir...

VICTOR.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, en souriant.

C'est bien mon projet.

RAOUL, avec un air hypocrite.

Cela ne pourrait guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES, d'un air d'impatience.

Eh bien! à quoi vous amusez-vous? Le temps se perd à causer.

CARAFFA.

Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse; c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, de loin.

Me voici, me voici! On va vous apporter des rafraîchissements.

JULES, allant au-devant d'Albert.

Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun?

RAOUL.

Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons qui en vaudront cent.

JULES.

Mais combien la fiche?

CARAFFA.

C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLÈNE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous avons joué deux sous la fiche la dernière fois.

HÉLÈNE.

Eh bien! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sous.

JULES, à Victor.

As-tu fini de compter?

VICTOR.

Oui, voilà qui est fait. Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes que la perte est tout entière de leur côté et de celui de Jules.

HÉLÈNE.

Hé, hé! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA.

Tant que nous ne jouerons que deux sous la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-temps.

VICTOR.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre sous.

ALBERT.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir. Il tire sa bourse et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire, Caraffa lorgne la bourse en dessous, et Jules la considère avec avidité.

HÉLÈNE.

Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA.

En ce cas, il faut d'abord payer nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas de brouillamini. Voyons. Il compte ses jetons et ses fiches. Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sous; les voilà.

RAOUL.

J'ai tous mes jetons; il ne me reste plus que deux fiches : c'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sous.

VICTOR.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois francs, les quatre fiches huit sous, en tout trois francs huit sous que voici.

ALBERT.

Et vous, monsieur Jules?

JULES.

Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sous. En voici six; je

changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sous qui restent.

HÉLÈNE.

Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois francs six sous, et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sous de surplus mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sous. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que perd M. Caraffa; prends ces trente-deux sous. Cela fait-il ton compte?

ALBERT.

Oui, tout juste.

HÉLÈNE.

Ainsi tu gagnes trois francs dix sous, et moi quatre francs seize sous, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL.

Oh! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sous?

ALBERT.

C'est entendu.

CARAFFA, prenant et mêlant les cartes.

Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, qui survient dans le cours de la scène.

A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés et rougissent.

M. DE FLORIS.

Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon père ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disais bien que j'attendais un de mes bons amis. Je n'aurais qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai?

HÉLÈNE.

Oh oui! nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feraient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais, avant tout, que chacun reprenne

sa place. Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage une profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer; M. de Floris les retient.

M. DE FLORIS.

Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. Ils s'asseoient enfin. A Caraffa. C'était à vous, monsieur, de donner les cartes lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie. Mais voyons d'abord si le jeu est complet. Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt. Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si ternes? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (en montrant Caraffa) en avait apporté dans sa poche, et le jeu était commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS, à Auguste qui s'avance.

Ah! vous voilà, monsieur Auguste; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas?

AUGUSTE.

Non, monsieur; permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. A Caraffa. Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. Caraffa les prend d'une main tremblante. A quoi jouez-vous?

ALBERT.

Au vingt et un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche?

HÉLÈNE.

Quatre sous. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS.

Un louis? Y pensez-vous? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. Monsieur Jules, vous êtes le plus près de moi; commençons par vous. (Jules pâlit.) Qu'avez-vous donc, mon ami? Est-ce que vous vous trouvez mal?

JULES, tremblant.

Ou-i, monsieur, per-mettez que je...

Raoul et Victor rougissent. Caraffa mord ses lèvres et baisse les yeux.

M. DE FLORIS.

Que vois-je? L'un pâlit et bégaie, les autres sont tout tremblants; et vous, monsieur (à Caraffa), vous semblez vous déconcerter.

ALBERT, surpris.

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnons.

CARAFFA, qui reprend un peu courage.

Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules?

JULES.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent.

M. DE FLORIS.

Je m'attendais bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fourbes. Vois, mon fils, à quels amis tu allais te livrer.

ALBERT.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai croire...

M. DE FLORIS.

Eh bien! parlez, monsieur Jules, vous me paraissez le moins endurci. N'y avait-il pas un complot entre vous pour tromper mes enfants?

JULES.

Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulais que ravoir ce que

j'ai perdu. Oh ! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné !

M. DE FLORIS.

Vous avez mérité de le perdre en le risquant. A Caraffa. Restez là, monsieur. A Jules et à Victor. Et vous, messieurs, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parents.

RAOUL ET VICTOR, tombant à genoux.

O monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, nous vous en conjurons. Nous ne remettrons jamais les pieds dans votre maison.

M. DE FLORIS.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfants soient à l'abri de votre société, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge ! Je veux bien encore, par pitié pour votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre conduite qu'à vos parents ; mais s'il me revient que vous persistez dans ces honteuses habitudes, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi, vous m'inspirez trop de mépris.

Raoul et Victor se retirent muets et confondus.

SCÈNE XVI.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, à Caraffa.

Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent?

AUGUSTE.

Rien que sa montre, ses boucles, et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS.

Est-il vrai?

CARAFFA, les yeux baissés, et en balbutiant.

Oui, monsieur.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout-à-l'heure.

JULES.

Hélas! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étais pas en état de payer.

ALBERT.

O mon père! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvait y suffire! Tenez, il y a plus de cinq louis d'or; prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS, attendri, prend la bourse.

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! monsieur Albert !

ALBERT.

Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me paierez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé. Caraffa rend à Jules ses effets.

M. DE FLORIS.

Tout vous est-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la colère de mon père. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, à Caraffa, en lui montrant la bourse.

En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption; il doit vous rejeter de son sein. Caraffa se détourne et sort en pleurant de rage.

JULES, se jetant aux genoux de M. de Floris.

O monsieur, de quel abîme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que serais-je devenu ? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur. Il se relève et saute au cou d'Albert. Et vous, généreux Albert, vous que j'allais...

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, à Jules.

Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderais comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE.

O mon père, comme vous êtes terrible envers les méchants!

M. DE FLORIS.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. Monsieur Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerais pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avais en même temps à satisfaire ma reconnaissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE, lui baisant la main.

O monsieur! je n'avais besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfants, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS.

Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Je n'oublierai pas cette leçon, et je sentirai surtout combien il est heureux d'avoir dans son père le meilleur de ses amis.

LA DISSIPATRICE

OU

LE LEGS

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES.

JULIE VALMONT.
VICTORINE, sa sœur cadette.
FANCHON, vieille servante.
MADAME FONTANGE, revendeuse à la toilette.

Une salle basse : une table, un canapé et un petit métier à tapisserie.

LA DISSIPATRICE,

OU

LE LEG,

DRAME.

—§—

SCÈNE I.

JULIE, seule.

Elle est assise et achève de monter un bonnet.

Il faut que je sois bien complaisante. Mademoiselle Victorine dort à son aise la grasse matinée, et je la passe, moi, à monter son bonnet... Ma tapisserie n'avance point pendant ce temps-là... Ma pauvre sœur! depuis qu'elle sait qu'un de nos oncles nous a légué cent mille écus, et que cette somme arrive sur un vaisseau, la tête lui tourne; elle ne songe qu'à se donner des airs, elle imagine mille manières de dépenser cet argent, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Reprenons notre ouvrage.

SCÈNE II.

JULIE, FANCHON.

FANCHON, pleurant.

Mademoiselle.

JULIE, travaillant sans la regarder.

Fanchon, ma sœur est-elle éveillée?

FANCHON.

Je viens de lui porter son chocolat.

JULIE, levant les épaules.

Qu'as-tu donc à pleurer?

FANCHON.

Dame, si je pleure, c'est que j'en ai sujet; depuis vingt ans que je suis dans la maison, me voir donner comme ça mon congé, ça n'est guère gracieux.

JULIE.

Ton congé! Et qui est-ce qui te congédie?

FANCHON.

Eh mais, c'est mademoiselle votre sœur: à c't'heure qu'elle dit qu'il lui est venu de l'autre monde de quoi faire la grande dame, elle ne veut plus de mon service; il lui faut une femme-de-chambre.

JULIE.

Ma sœur est une folle; elle prendra si elle le veut une femme de chambre, mais je te retiens, moi.

FANCHON, avec joie.

Bon. Je ne servirai plus que vous toute seule?

JULIE.

Non, Fanchon.

FANCHON.

Ah, que je suis contente! Tenez, ma bonne demoiselle, si je pleurais, c'était de vous quitter; car vous êtes si douce, si bonne...

JULIE.

C'est bien, Fanchette. Va, fais bien ton ouvrage, tu n'auras affaire qu'à moi.

FANCHON.

Votre sœur m'avait donné bien des commissions; mais je ne les ferai qu'avec votre permission dà...

JULIE.

Quelles sont ces commissions?

FANCHON.

Ah! ma foi, il y en a tant et tant que je ne m'en souviens plus. Elle les a toutes griffonnées sur ce morceau de papier-là. Elle donne un papier.

JULIE.

Donne. Voilà qui contient de jolies choses! Elle lit. Passer chez M. Doré, joaillier, le prier de m'apporter ma parure complète, etc. Oh ciel! que d'extravagances! Ma pauvre sœur a tout-à-fait perdu l'esprit.

SCÈNE III.

VICTORINE, JULIE, FANCHON.

VICTORINE entre en déshabillé élégant.

Bonjour, ma petite sœur. Que je te conte le rêve le plus charmant.

JULIE.

Oui, je crois que tu rêves de belles choses.

VICTORINE, avec transport.

Je t'en réponds. Imagine-toi que notre vaisseau était arrivé chargé de richesses immenses. J'étais là présente. Quel plaisir! Jamais on n'a vu tant d'or. Enfin j'étais sur le point de faire enlever ma fortune.

JULIE.

Lorsque tu t'es éveillée, n'est-ce pas?

VICTORINE.

Oui, cette misérable Fanchon a ouvert la porte de ma chambre, et je me suis éveillée en sursaut. Oh! je crois que je l'aurais bien battue!

JULIE.

Effectivement, il est désagréable de se réveiller en pareille circonstance; si j'étais à ta place, j'irais me coucher pour achever mon rêve.

VICTORINE.

Ne pense pas rire; j'étais si contente, que je voudrais dormir pendant toute ma vie.

JULIE.

Fanchon, laissez-nous.

FANCHON.

J'avais oublié de vous demander le bonnet de mademoiselle Victorine.

VICTORINE.

A propos de mon bonnet, tu ne l'as sûrement pas monté ; laisse-le jusqu'à tantôt, je t'en prie.

JULIE.

Et pourquoi cela ? tu me pressais tant.

VICTORINE.

Bon ! est-ce que tu ne vois pas que je ne puis plus mettre une pareille guenille ; la dentelle ne vaut que six francs ; on doit m'en apporter à quatre louis.

JULIE.

A quatre louis !

VICTORINE.

Oui, vraiment.

JULIE.

Bon Dieu ! Et où prendras-tu pour payer tout cela ?

VICTORINE.

Ne t'inquiète pas, va ; j'ai bon crédit.

JULIE.

Mais enfin, il faudra toujours en venir à s'acquitter.

VICTORINE.

Oui, et ces cent mille écus qui nous viennent du legs de notre oncle ; nous ne sommes que deux pour les partager, est-ce qu'ils ne me mettent pas dans le cas de fournir à ces dépenses ?

JULIE.

Mais cela ne va pas mal ! Des dentelles, une parure, que sais-je, moi ? De ce train-là, le legs sera bientôt dissipé.

VICTORINE.

Ne t'inquiète pas.

JULIE.

Notre tuteur ne consentira peut-être pas...

VICTORINE.

Il faudra bien qu'il entende raison ; si je suis riche, je veux me faire honneur de mon bien. A Fanchon. Qu'est-ce vous faites ici, ma mie ?

FANCHON.

J'attends la fin ne votre rêve, mademoiselle.

VICTORINE.

Mais voyez cette impertinente ; sortez, je n'ai plus besoin de vous.

FANCHON.

Aussi ne vous appartiens-je plus, non ; je suis à mademoiselle votre sœur toute fine seule, afin que vous le sachiez.

Elle sort.

SCÈNE IV.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Quoi ! tu la gardes ?

JULIE.

Sans doute ; pourquoi non ?

VICTORINE.

Tu as tort; pour moi, je n'en veux plus, fi donc!

JULIE.

Tu feras comme tu voudras; pour moi, j'en suis contente; elle est fidèle, intelligente, ce sont des qualités précieuses, et je la garde. D'ailleurs, il y aurait de la barbarie à la renvoyer.

VICTORINE.

Quoi! tu ne veux pas entendre que cette fille ne nous convient plus : il nous faut à chacune une femme de chambre.

JULIE, riant.

Et plus tard il t'en faudra bien d'autres, sans doute.

VICTORINE, d'un air piqué.

Je le pense bien ainsi.

JULIE.

En vérité, ma sœur, je craindrais qu'on t'entendît, tu passerais pour folle achevée au moins. Cette fortune qui nous met en état de faire la figure la plus brillante; où est-elle? Sur l'eau.

VICTORINE.

Mais, est-ce que cela peut nous manquer?

JULIE.

Mais si le vaisseau fait naufrage.

VICTORINE.

Oh! si.. si... si. Tu n'as que des malheurs à prévoir.

JULIE.

Ma chère sœur, parlons raison, cette fortune qui te met hors de toi-même, n'est pas encore arrivée, il peut se faire même qu'elle n'arrive point; car tu as beau dire, cela est très possible; quel inconvénient y aurait-il pour toi de te mettre en état de t'en passer? Aucun. C'est le parti que j'ai pris : la nouvelle de ma fortune ne m'a point tourné la tête; si nos espérances se trouvaient trompées, j'aurais encore des ressources, et mon économie me tirerait d'affaire.

VICTORINE, bâillant.

Ah! finis donc, je t'en conjure. Tu as le don de voir d'une manière sombre les objets les plus riants.

JULIE.

Mais enfin, que t'aurait-il coûté d'attendre l'arrivée de ce vaisseau, avant que de t'engager dans toute sorte de dépenses?

VICTORINE, avec vivacité.

On ne peut être heureux assez tôt.

SCÈNE V.

JULIE, VICTORINE, FANCHON.

FANCHON.

Il y a une femme là-bas qui porte une boîte sous son bras, faut-il la faire entrer, mademoiselle?

JULIE.

Oui, Fanchon.

SCÈNE VI.

JULIE, VICTORINE, MADAME FONTANGE, portant un carton sous son bras.

MADAME FONTANGE, faisant une profonde révérence.

Votre servante, mesdemoiselles. Laquelle de vous deux, s'il vous plaît, est mademoiselle Victorine Valmont.

VICTORINE, sans se lever, d'un air négligent.

Je sais ce que c'est; vous êtes la veuve Fontange sans doute. Apportez-vous mes dentelles?

MADAME FONTANGE.

Oui, mademoiselle. Elle ouvre le carton et en tire les dentelles. Vous pouvez vous vanter d'avoir là ce qu'il y a de plus distingué. J'en portai l'autre jour de pareilles à la veuve d'un caissier, parce qu'une femme de condition les avait trouvées trop chères.

JULIE, examinant les dentelles.

Voilà qui est vraiment magnifique.

VICTORINE.

Cela suffit, madame Fontange; vous pouvez les les laisser; le prix est arrêté à quatre louis.

MADAME FONTANGE.

Hélas! ma chère demoiselle, c'est marché donné; j'y perds en vérité; mais pour obliger une aimable personne comme vous, qui m'a promis sa pratique, il faut faire des efforts; et puis j'espère que vous me dédommagerez une autre fois.

VICTORINE.

Oui, oui, allez. Ma chère, vous aurez en moi une de vos meilleures pratiques... Vous pouvez laisser vos dentelles, vous dis-je, je les prends.

MADAME FONTANGE.

J'entends bien, mademoiselle; mais... de l'argent.

VICTORINE.

Ne soyez point inquiète; cela vous sera payé dans quelques jours.

MADAME FONTANGE.

Dans quelques jours ! Elle renferme ses dentelles. Oh ! mademoiselle, je ne peux pas attendre, je suis une pauvre femme qui vis au jour le jour, voyez-vous; et puis, qui est-ce qui me répondra de ma marchandise?

JULIE, à part.

Que voilà qui est bien fait !

VICTORINE, se levant.

Mais, ma chère madame Fontange, vous n'y pensez pas; je suis bonne, je crois, pour payer vos dentelles, et le temps que je vous demande n'est pas long.

MADAME FONTANGE.

Eh ! mais, bonne, si vous voulez; toujours est-il que je ne peux vous les laisser à crédit.

JULIE, à sa sœur.

Laisse cela, ma sœur; cette femme va d'impertinences en impertinences.

VICTORINE, à Julie, vivement.

Mademoiselle, mêlez-vous, s'il vous plaît, de vos

affaires. Madame Fontange, cela est bien mal à vous; nous allons toucher incessamment un legs de cent mille écus qui nous vient d'un oncle qui avait une fortune considérable dans les Indes.

MADAME FONTANGE, froidement.

J'en ai entendu parler; mais cela ne vient guère vite.

VICTORINE, avec vitesse, et s'approchant de madame Fontange.

Cet argent arrive; nous l'attendons de jour en jour; vous ne pouvez manquer d'être payée.

MADAME FONTANGE.

Oh, bien, je vous garderai les dentelles; faites-moi avertir dès qu'il sera arrivé.

VICTORINE, la caressant d'un air suppliant.

Ma chère madame Fontange, je suis morte si je ne porte pas dimanche ces dentelles; j'en ai parlé à quelques amies qui s'attendent à me les voir, et qui me désespéreront si je ne les ai pas...

MADAME FONTANGE.

Mes dentelles me reviennent à plus de quatre louis; comment les donner à crédit et à perte encore?

VICTORINE, vivement.

Hé, qui vous dit de les donner à perte?

JULIE.

Madame Fontange, ces dentelles-là sont belles, mais franchement vous les portez au-delà de leur valeur.

MADAME FONTANGE, d'un air dédaigneux.

Au-delà de leur valeur! des dentelles comme celles-là? vous êtes connaisseuse, à ce qu'il me pa-

raît. Au-delà de leur valeur! est-ce qu'on veut voler le monde? est-ce qu'on n'a pas un honneur à garder?

VICTORINE, l'arrêtant.

Eh! mon Dieu, laissez-la dire; c'est à moi seule que vous avez affaire.

MADAME FONTANGE.

Consentez à me les payer cinq louis, de cette façon-là je pourrai vous les donner à crédit pendant quelques jours.

SCÈNE VII.

JULIE, VICTORINE, MADAME FONTANGE, FANCHON.

FANCHON, donnant une lettre à Julie.

Voici une lettre pour vous, mademoiselle.

JULIE, prenant la lettre.

De Bordeaux : voilà sûrement des nouvelles; je reconnais l'écriture de notre correspondant.

SCÈNE VIII.

JULIE, VICTORINE, MADAME FONTANGE.

VICTORINE, prenant la lettre à Julie.

Donne que je la lise, ma sœur.

JULIE, tristement.

Tiens, va; je l'avais presque prévu.

VICTORINE, après avoir lu quelques lignes.

Ah! tout est perdu! Elle se jette sur un canapé, la tête penchée sur ses mains, dans l'attitude de la douleur la plus profonde.

MADAME FONTANGE, à part, en sortant.

Voilà les cent mille écus à vau-l'eau; allons-nous-en.

SCÈNE IX.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE, pleurant.

Ah! ma chère sœur, me voilà perdue, ruinée ; comment cela s'est-il pu faire?

JULIE.

Rien de plus simple. Le vaisseau a fait naufrage en vue du port, et la mer a englouti notre fortune.

VICTORINE.

Comme tu contes cela tranquillement. Ah ciel!... Après un coup pareil conserver son sang-froid!..... Mais tu as raison, tu te tireras toujours d'affaire..... C'est moi, malheureuse que je suis! c'est moi que ceci regarde... Ah! mon Dieu, je n'y survivrai pas.

JULIE.

Eh bien! eh bien! tu ne deviendras donc jamais sage ; allons, que ce malheur serve à te corriger ; console-toi, tu n'es pas plus à plaindre que moi : notre fortune, toute médiocre qu'elle est, suffira pour nous faire vivre honorablement ; je ne te demande que de déposer tes grands airs; nous sommes hors d'état de les soutenir. Je travaillerai ; tu feras comme moi, et tu verras que sans être riches nous pouvons encore être heureuses.

VICTORINE se jette au cou de sa sœur, et l'embrasse les larmes aux yeux.

JULIE.

Que ceci te serve de leçon. Deviens plus sage et je serai contente.

FIN.

TABLE.

Les Liaisons Dangereuses . . . . . Page 7
Le Siége de Colchester. 24
Le Retour de Croisière. 63
Les Joueurs 103
La Dissipatrice ou le Legs. 167

CHOIX

DE

PETITS DRAMES

Petites Pièces morales

DEUXIÈME PARTIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
Rue Jacob 30.

CHOIX

DE

PETITS DRAMES

EN PROSE ET EN VERS

RECUEILLIS ET ARRANGÉS

Pour les distributions des prix et les fêtes de famille

PAR

M. P. POITEVIN

Professeur de littérature et de grammaire générale

PETITES PIÈCES MORALES

DEUXIÈME PARTIE

PARIS

CHEZ L. HACHETTE

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12.

1842.

LES

DEUX PAGES

DRAME EN DEUX ACTES

PAR DEZÈDE

PERSONNAGES.

LE ROI.

AUGUSTE, } pages de la chambre.
THÉODORE, }

LA MÈRE D'AUGUSTE.

CAROLINE, sa fille et sœur d'Auguste.

LISBETH, gouvernante de Caroline.

M. PHLIPS, maître d'hôtellerie.

Mme PHLIPS, sa femme.

UN GARÇON ALLEMAND.

UN GARÇON FRANÇAIS.

UN GARÇON ANGLAIS.

UN GARÇON ITALIEN.

UN COCHER.

SUITE DU ROI.

La scène est en Allemagne.

LES DEUX PAGES,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Au fond, une grande porte; de chaque côté, une porte ordinaire et une croisée. A gauche, une pendule à l'antique; à droite, un grand bureau et un grand fauteuil; sur le bureau, deux livres de comptoir, une sonnette et une écritoire.

SCÈNE I.

L'HOTE, seul.

Il entre par la porte à gauche des acteurs, et il est en robe de chambre avec un bonnet de velours sur la tête.

Levé avant tout le monde, couché le dernier; soins, activité, vigilance, exactitude et probité, voilà les moyens dont se sont servis mes bons aïeux, et que j'emploie moi-même pour conduire ma maison. On doit toujours chercher à se distinguer dans son état, et puisqu'il faut jouer un rôle ici-bas, je préfère ce-

lui de bon homme à tous les autres. Je suis d'un caractère facile, je ne rançonne ni ne poursuis jamais personne. Je plains ceux qui sont dans l'impossibilité de me payer, et quand je trouve une bonne occasion de rendre service, je la saisis. Il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi. Aussi tout me réussit, tout me profite. Ce qui ruinerait un autre, m'enrichit, moi. En vérité, je ne sais pas comment cela se fait; mais je gagne plus d'argent à moi seul que tous mes voisins ensemble : il est vrai que mon hôtel et moi nous sommes connus, je crois, dans le monde entier. Tous les étrangers viennent loger ici de préférence. Princes, ducs, gens de qualité, tous les ordres de citoyens me font l'honneur de descendre chez M. Phlips, à l'hôtel des Quatre-Nations. Il s'assied près du bureau, sonne et appelle. L'Allemand! l'Anglais! Romain! Parisien! Les quatre garçons entrent et se placent sur une ligne.

SCÈNE II.

L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'HÔTE, au garçon allemand.

Ernest!

ERNEST.

Monsieur?

L'HÔTE.

Avez-vous fait partir les trois garçons que j'ai renvoyés hier?

ERNEST.

Ils vont partir à l'instant. Ils ont bien du regret de quitter votre maison.

L'HÔTE.

C'est leur faute.

ERNEST.

Ils espèrent qu'un si bon maître voudra bien leur donner des certificats.

L'HÔTE.

Des certificats! Dans ce pays-ci, on n'en donne point aux mauvais sujets. Deux florins à chacun, et que je n'en entende plus parler.

Le garçon allemand sort.

SCÈNE III.

L'HOTE, LES TROIS GARÇONS.

L'HÔTE, au garçon anglais.

Comment vous nommez-vous?

LE GARÇON ANGLAIS.

Jon's.

L'HÔTE, au garçon italien.

Et vous?

LE GARÇON ITALIEN.

Carlo.

L'HÔTE, au garçon français.

Et vous?

LE GARÇON FRANÇAIS.

La France.

L'HÔTE.

Jon's, Carlo et La France, écoutez. Savez-vous pourquoi les autres ont été mis à la porte?

LES TROIS GARÇONS, chacun dans son jargon.

Non, monsieur.

L'HÔTE.

Je vais vous l'apprendre. L'Anglais était insolent, méprisant tout ce qui n'est pas de sa nation, et toujours prêt à faire le coup de poing avec le premier qu'il rencontrait sur son chemin.

LE GARÇON ANGLAIS, dans son jargon.

Il avait tort.

L'HÔTE.

L'Italien était faux, hypocrite et vindicatif, d'ailleurs très suspect du côté de la fidélité.

LE GARÇON ITALIEN, dans son jargon.

Monsieur, je vous prouverai qu'il y a des gens dans mon pays qui n'ont pas ces défauts-là.

L'HÔTE.

Et vous ferez bien. Le Français, quel dommage! il était doux, prévenant, gai, vif, mais il avait une tête... détestable.

LE GARÇON FRANÇAIS, avec l'accent gascon.

La mienne est excellente.

SCÈNE IV.

L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS.

LE GARÇON ALLEMAND.

Monsieur, la maison se remplit de monde. Les étrangers arrivent de toutes parts pour la revue. Voulez-vous bien donner vos ordres?

L'HÔTE.

Attention. Je me sers de quatre garçons différents pour la commodité et le service des personnes qui viennent loger chez moi. Soyez polis, discrets, empressés, et fidèles surtout. Point de conduite, point d'estime; point de travail, point de salaire : vous serez bien payés, bien nourris, mais je veux être servi de même. Allez, courez, rendez-vous à votre devoir, montrez partout le même zèle, ayez pour tout le monde les mêmes attentions; il faut que chacun dise en partant : On est très bien ici, je reviendrai, je suis content, je reviendrai à l'hôtel des Quatre-Nations.

LE GARÇON ANGLAIS, dans son jargon.

Quand on a servi en Angleterre, on peut se présenter partout hardiment, je vous assure.

Il sert.

LE GARÇON ITALIEN, dans son jargon.

Nous autres, nous cherchons à deviner ce que

l'on peut désirer, et notre souplesse nous fait toujours réussir.

Il sort.

LE GARÇON FRANÇAIS, gascon.

Pour moi, monsieur, je ne me vante pas, mais je tâcherai par mon service d'être agréable à tout le monde.

Il sort.

L'HOTE.

Fidèle Allemand, je n'ai pas besoin de te recommander...

LE GARÇON ALLEMAND.

Vous me connaissez, monsieur; sans faire beaucoup de bruit, je fais tout doucement mon devoir.

Il sort.

SCÈNE V.

L'HOTE, L'HOTESSE.

L'hôtesse entre par la même porte que son mari. Elle est tout habillée.

L'HOTESSE, gaiement.

Bien! fort bien!... Voilà ce qu'on appelle un maître de maison.

L'HOTE, toujours d'un air grave.

Je m'en flatte. Bonjour, ma femme. Il lui tend la main.

L'HOTESSE.

Bonjour, bonjour, mon mari.

L'HOTE.

Te voilà, comme de coutume, toujours vive, toujours gaie.

L'HOTESSE, l'interrompant.

Et toujours bien éveillée.

L'HÔTE.

On m'en fait compliment. Venez m'embrasser.

L'HOTESSE.

De tout mon cœur.

L'HOTE, d'un air un peu goguenard.

Entre nous, je crois que vous êtes bien aise d'être ma femme.

L'HOTESSE.

Entre nous, je ne dis pas non.

L'HOTE.

Je m'en doutais.

L'HOTESSE.

Mais, c'est tout simple; notre fortune est honnête, et nos humeurs ne s'accommodent pas mal. Vous, mon ami, vous êtes un brave homme; moi, je suis une bonne femme; tu fais tout ce que je veux; cela fait que je n'ai jamais d'humeur; tu ne me laisses jamais manquer de rien, cela m'empêche d'avoir des fantaisies; aussi qu'est-ce que nos petites brouilleries? presque rien. On se boude un moment, on se querelle une minute; eh bien! tant mieux; on meurt d'envie de faire la paix. On se rapproche, on s'expli-

que, on se raccommode, et un raccommodement, c'est toujours une fort bonne chose.

L'HOTE.

Ah! ah! ah! ah! la voilà bien. Toujours le petit mot pour rire. Madame Phlips, en vérité, plus je vous connais, plus je trouve que j'ai bien fait de vous avoir épousée.

L'HOTESSE.

Mon ami, vous êtes fort galant.

SCÈNE VI.

L'HOTE, L'HOTESSE, LES QUATRE GARÇONS, l'un après l'autre; UN COCHER.

LE GARÇON ALLEMAND.

Monsieur, on demande le menu.

L'HOTE.

Je vais m'en occuper.

Le garçon allemand sort.

LE GARÇON ITALIEN.

Monsieur, on demande les papiers publics.

L'HOTE.

Ils ne sont pas encore arrivés.

Le garçon italien sort.

LE GARÇON ANGLAIS.

Monsieur, mylord veut payer.

L'HOTE.

J'y vais.

Le garçon anglais sort.

LE GARÇON FRANÇAIS.

Monsieur, monsieur le chevalier voudrait vous parler.

L'HOTE.

Va-t-il aussi me payer?

LE GARÇON FRANÇAIS, en sortant.

Je ne crois pas; mais il donne le bonjour à madame.

LE COCHER.

Monsieur, il faut un chariot, deux calèches, et six chevaux de selle.

Il sort.

L'HOTE.

Allons, allons, j'y cours; je suis à tout le monde, qu'on ne fasse rien sans moi.

SCÈNE VII.

L'HOTE, L'HOTESSE.

L'HOTE.

Adieu, ma chère femme, vous allez régler vos livres, et moi, je vais donner le coup d'œil du maître.

SCÈNE VIII.

L'HOTESSE, puis AUGUSTE.

AUGUSTE, l'air harassé et ses cheveux tout défaits.

Pardon, madame, n'est-ce pas vous qui êtes l'hôtesse de cette maison?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis la maîtresse; qu'y a-t-il pour votre service?

AUGUSTE.

Voudriez-vous bien me dire si deux dames de la province sont arrivées dans cet hôtel?

L'HOTESSE.

Une mère avec sa fille?

AUGUSTE.

Oui, madame, une mère avec sa fille.

L'HOTESSE.

D'hier au soir; deux dames anglaises?

AUGUSTE.

Non, madame; celles que j'attends viennent de Stettin. Le carrosse n'est donc pas encore arrivé?

L'HOTESSE.

Il ne sera ici au plus tôt que dans une heure.

AUGUSTE.

Ah! madame, je vous supplie, je vous en conjure, tenez-leur un petit appartement tout prêt;

ayez pour elles tous les soins, toutes les attentions; que rien ne leur manque, rien au monde; entendez-vous, madame? Vous pouvez compter sur mon exactitude et sur toute ma reconnaissance.

L'HOTESSE, à part.

L'aimable enfant! Haut. Soyez tranquille, monsieur le page; j'aurai soin de ces dames comme de moi-même.

AUGUSTE.

Vous êtes bien bonne : je n'ai reçu leur lettre qu'hier fort tard, et au même instant un ordre du roi m'a fait partir avec des dépêches; j'ai couru toute la nuit.

L'HOTESSE.

Toute la nuit par le temps affreux qu'il a fait!

AUGUSTE.

Ah! madame, j'y suis accoutumé. Bas. Mais ma pauvre mère! Haut. Et à mon retour, ayant appris que Sa Majesté était sortie de la ville, j'ai saisi le premier moment pour voler ici.

L'HOTESSE, s'attendrissant peu à peu, à part.

Ce cher enfant! Haut. Exposé, toute la nuit, au vent et à la pluie, à cet âge-là. Mon Dieu! comme ces pauvres cheveux sont mouillés! Reposez-vous donc, mon gentilhomme, reposez-vous un moment.

AUGUSTE.

Cela n'est pas possible; il faut que je m'en aille

bien vite, que je retourne au château : je n'ai pas une minute à perdre.

L'HOTESSE.

Mais, c'est comme si vous y étiez; ma maison n'en est qu'à deux pas, et puis on voit par cette fenêtre tout ce qui se passe sur la grande place.

AUGUSTE, s'avançant vers la fenêtre et faisant un cri.

O ciel! voilà le monde qui accourt : c'est le roi qui arrive. Adieu, madame. Dites à ma mère qu'Auguste... dites-lui que je reviendrai bientôt, le plus tôt que je pourrai. Il court et revient. Ah!... Dites-lui aussi que sa lettre... Il montre une lettre sous sa camisole. Voyez, elle ne quitte pas mon cœur; dites-lui bien, je vous en prie. Il lui presse les mains. Ah! madame, je vous recommande la plus tendre, la meilleure des mères.

Il sort.

L'hôtesse est attendrie jusqu'aux larmes, qu'elle essuie avec son mouchoir. L'hôte paraît dans ce moment : il est surpris de voir s'enfuir un page.

SCÈNE IX.

L'HOTESSE, L'HOTE, tout habillé.

L'HOTE, s'approchant.

Ma femme..... ma femme..... Il lui ôte le mouchoir. Comment donc? vous pleurez!

L'HOTESSE.

Sûrement, que je pleure, et vous en feriez bien autant vous, si vous saviez...

L'HOTE.

Cela se peut ; mais voyons, de quoi s'agit-il ?

L'HOTESSE.

Du plus intéressant jeune homme, d'un fils qui adore sa mère : elle va arriver ; il m'a demandé un petit appartement pour elle. Je lui ai promis celui-ci ; je lui donnerais le mien, je lui donnerais volontiers toute ma maison.

L'HOTE.

Toute la maison, toute la maison... comme vous prenez feu !

SCÈNE X.

L'HOTESSE, L'HOTE, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

Le carrosse de Stettin vient d'arriver.

Il sort.

L'HOTESSE.

Ah ! tant mieux ! viens, mon bon ami ; allons vite au-devant de ces dames : mais, les voilà déjà. Oh ! oui, ce sont sûrement elles.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, LA MÈRE D'AUGUSTE, CAROLINE, L'HOTE, LISBETH dans le fond.

L'HOTESSE.

Mesdames, donnez-vous la peine d'entrer, et soyez les bien-venues. On vous attendait avec impatience. Un jeune gentilhomme, un page de la chambre...

LA MÈRE.

Mon fils !

CAROLINE.

Mon frère !

L'HOTESSE.

Oui, madame.

LA MÈRE ET CAROLINE.

Cher Auguste ! où est-il ?

L'HOTE.

Une minute plus tôt, vous le trouviez, mesdames.

L'HOTESSE.

Il n'y a qu'un instant qu'il vient de s'en aller ; ce cher enfant ! il a couru toute la nuit pour le service du roi, et il a été obligé de retourner au château bien vite ; mais il m'a promis qu'il reviendrait dès qu'il le pourrait. Ah ! madame, quel fils vous avez ! quelle tendresse pour sa mère et sa sœur ! Si vous aviez vu son empressement, ses inquiétudes, et votre lettre,

madame, qu'il porte sur son cœur. Ah ! je ne puis y songer sans verser encore des larmes, mais elles sont bien douces.

CAROLINE, attendrie.

Ah ! ma mère !

LA MÈRE, attendrie.

Chère Caroline ! nous l'embrasserons bientôt. Monsieur l'hôte, dès que mon fils sera arrivé, vous voudrez bien...

L'HOTESSE.

C'est moi, madame, qui vous l'amènerai.

L'HOTE.

Non, ma femme ; c'est moi qui aurai cet honneur : vous conduirez ces dames à leur appartement ; elles auront besoin de vous ; et moi, je reste ici ; j'attendrai monsieur le page, et le présenterai moi-même. A la mère. Madame, quand il vous plaira.

LA MÈRE.

Monsieur l'hôte, je vous remercie de vos attentions et de votre bon accueil.

L'hôtesse conduit ces dames à leur appartement, et Lisbeth n'osant passer devant l'hôtesse, après un jeu muet de part et d'autre, finit par passer la première en faisant une révérence à l'hôtesse.

SCÈNE XII.

L'HOTE, les suivant des yeux.

L'air noble, de la décence, de la politesse ; ces

dames n'auront qu'à se louer de moi. Mais, pour ne pas perdre de temps, voyons si ma femme s'est occupée de ses livres. Il va au bureau, ouvre les livres et les examine. Elle ne les a pas seulement ouverts. Elle aura jasé avec l'aimable enfant. Pour la punir de sa négligence, je vais faire les comptes moi-même; cela vaudra mieux que de la gronder. Il s'assied. Voyons. Son excellence monsieur le comte. Il compte et calcule tout bas. Vin de Bordeaux, vin de Champagne, du Marasquin. Il compte et chiffre bas. Fort bien. Il tourne une feuille. Messieurs les conseillers auliques. A table d'hôte. Il écrit et tourne une feuille. Messieurs les chambellans. Ils dînent toujours en ville et reviennent se coucher sans souper. Il tourne une feuille. Article des Anglais. Oh! c'est un peu différent. Il calcule bas. Trente ducats dans un jour! Il écrit et tourne une feuille. Ah! voici monsieur le chevalier. Il tourne plusieurs feuillets. Il remplit presque seul tout mon livre. Il est vrai qu'il ne se laisse manquer de rien. Il mange, boit, ne va jamais à pied, crève tous mes chevaux, se sert de tout mon monde, me fait enrager, me promet tous les jours de l'argent, ne m'en donne jamais, et finit toujours par m'en emprunter. Mais comme ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, le crédit lui sera continué. J'attendrai un peu; n'importe. J'aime les Français, moi. Ce sont de bonnes gens. Ils vous font attendre souvent; mais on finit toujours par être payé assez bien.

SCÈNE XIII.

L'HOTE, L'HOTESSE.

L'HOTE.

Voilà ma femme. Il se lève. Qu'a-t-elle donc ? Il me semble qu'elle a l'air bien triste.

L'HOTESSE, d'un air affligé.

Je viens de montrer l'appartement à ces dames, mais elles n'ont besoin que d'une chambre.

L'HOTE.

Eh bien, ma chère amie ?

L'HOTESSE.

Elles ne sont pas heureuses. Sûrement elles ne sont pas aussi heureuses qu'elles méritent de l'être.

L'HOTE.

Cela n'arrive que trop souvent, et surtout aux honnêtes gens.

L'HOTESSE.

La mère m'a parlé. « Ma bonne hôtesse, m'a-t-elle » dit, je ne fais point de prix avec vous, mais cette » première pièce nous suffit. » Ensuite elle a baissé ses yeux. Elle voulait me cacher ses peines et ses larmes. Mon bon ami, il faut des attentions, des égards...

L'HOTE.

Elles garderont l'appartement et ne paieront que la chambre ; et si ce n'est pas assez...

L'HOTESSE.

Brave homme ! Viens m'embrasser à ton tour. Oui, je suis heureuse d'être ta femme. Je te préfère à tous les maris du monde. Quel cœur excellent !

L'HOTE, attendri.

Il faut offrir nos services à ces dames. Ce soin te regarde ; il faut ne les laisser manquer de rien ; ne crains pas que j'y trouve à redire ; plus tu feras de bien, plus tu me feras plaisir. Seulement, ménageons leur délicatesse. Ma bonne amie, prenons bien garde de les offenser.

L'HOTESSE, en fixant un moment son mari.

Avec cet air brusque, qui croirait qu'il a l'âme si sensible ?

L'HOTE.

Ma chère femme, il faut tâcher de mettre la bonne dans nos intérêts.

L'HOTESSE.

C'est à quoi j'ai songé ; car, en sortant, je lui ai fait signe que je serais bien aise... La voilà.

SCÈNE XIV.

L'HOTE, LISBETH, L'HOTESSE.

LISBETH, avec embarras.

Excusez-moi, madame. Je ne sais si je me suis trompée, mais vous aviez l'air de vouloir me parler.

L'HOTESSE.

Il est vrai, et je vous suis obligée d'être venue.

L'HOTE.

Quelles sont ces deux dames qui viennent d'arriver chez moi?

LISBETH.

Je n'ai pas l'honneur de les connaître.

L'HOTE.

Vous les avez cependant accompagnées.

LISBETH.

Pendant le voyage seulement.

L'HOTESSE.

Mais la jeune personne vous appelle sa bonne.

LISBETH.

Tantôt sa bonne, tantôt autrement.

L'HOTESSE.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LISBETH.

Elle a bien de la bonté. Je crois qu'on m'appelle. Pardon, il faut que je rentre; on peut avoir besoin de moi.

L'HOTE, l'arrêtant.

Encore un moment, s'il vous plaît.

LISBETH.

Mais pourquoi donc toutes ces questions? Je ne sais rien, rien du tout. Je vous l'ai déjà dit, je ne connais pas ces dames.

L'HOTE.

Vous êtes une brave femme. Votre embarras et

votre discrétion prouvent vos sentiments et votre attachement pour vos maîtres : et quand vous saurez...

L'HOTESSE.

Oui, ma chère amie, quand vous connaîtrez nos intentions, vous serez la première...

LISBETH, les regardant l'un après l'autre, et hésitant un peu.

Parlez-vous de bonne foi ? Ah ! ne cherchez pas à me surprendre.

L'HOTESSE.

Nous en sommes incapables.

LISBETH.

Prenez bien garde. Vous me feriez mourir de chagrin ; et qui servirait alors ma pauvre maîtresse ?

L'HOTE.

Mais pourquoi donc soupçonner d'honnêtes gens qui ne veulent que faire le bien ?

LISBETH.

J'aime à le croire. Mais si vous saviez...

L'HOTESSE.

Eh ! nous savons déjà la tristesse extrême de ces dames, et puis monsieur le page, ce bon fils, a laissé entrevoir...

LISBETH.

Il vous aurait fait confidence...

L'HOTESSE.

Il nous en croit dignes, au moins.

LISBETH.

Ce cher enfant ! mon petit Auguste ! je le reconnais bien là. C'est moi qui l'ai élevé ; c'est moi qui élève ses autres petits frères : je ne suis qu'une pauvre veuve, mais on m'aime, on m'honore dans la maison. Ah ! madame, ah ! monsieur, si vous connaissiez cette respectable famille. Il n'y a que leurs malheurs qui puissent égaler leurs vertus.

L'HOTESSE.

Eh ! ma chère amie, plus ils sont à plaindre, plus il faut s'empresser de venir à leur secours.

L'HOTE.

Instruisez-nous donc bien vite afin que nous puissions trouver des moyens...

LISBETH.

Eh bien ! je vous dirai tout : mais, pour Dieu ! que jamais on ne puisse se douter...

L'HOTESSE.

Le plaisir de faire une bonne action vous répond du secret.

LISBETH.

Vous êtes de bien bonnes gens. Écoutez-moi bien. Elle regarde si personne ne les écoute. Vous saurez donc que madame est la veuve d'un brave officier. C'était le plus honnête homme et le meilleur major de l'armée. Il estimait beaucoup mon mari, qui était sergent dans le même régiment. Tous les deux étaient d'un courage et d'une intrépidité... Et c'est cela même qui

les a conduits au tombeau ; car ils ont été tués tous les deux le même jour, à la même bataille. Vous pouvez juger quelle fut notre désolation en apprenant cette triste nouvelle. Jamais, non, jamais nous n'aurions pu survivre à ce malheur, sans le tableau déchirant des enfants qui ajoutait encore au désespoir de la mère.

Pendant cette scène, l'hôte et l'hôtesse s'attendrissent peu à peu.

L'HOTE.

Que je me sens attendri !

L'HOTESSE.

Comment retenir ses larmes ?

LISBETH.

Enfin la mère, ne s'occupant plus que des devoirs maternels, a mis ordre à ses affaires, a terminé celles de feu M. le major, a vendu sa maison, a placé son argent chez un négociant, et nous nous sommes retirées dans une petite campagne qui lui restait. Là, nous vivions depuis quelques années, et nous commencions à jouir d'un peu de tranquillité, lorsqu'un monstre abominable... Ah ! grand Dieu ! prends pitié de nous. Hélas ! un procès aussi cruel qu'injuste...

L'HOTE.

Un procès injuste ! vous le gagnerez.

LISBETH.

Mais il faut de l'argent, des amis, des protecteurs.

L'HOTE.

De l'argent, j'en ai ; des amis, nous en trouve-

rons ; des protecteurs, avec notre bon roi, une bonne cause n'en a pas besoin. Comment s'appelle votre maîtresse ?

LISBETH.

Riesberg.

L'HOTE, avec le plus grand étonnement.

Comment ! madame est la veuve du major Riesberg, mon bienfaiteur ?

LISBETH.

Vous le connaissiez, monsieur ?

L'HOTESSE.

S'il le connaissait !

L'HOTE.

La veuve du major Riesberg est malheureuse, et je ne l'ai pas su plus tôt !

L'HOTESSE.

Mon ami !

L'HOTE, à Lisbeth.

Qu'elle ne craigne rien ; qu'elle soit tranquille ; qu'elle compte sur la reconnaissance que je dois à feu M. le major, et dont je donnerai des preuves à sa famille. Mon bien, tout ce que je possède, je le lui offre de bon cœur : elle peut en disposer.

LISBETH, serrant les mains de l'hôte.

Le brave homme ! l'honnête homme ! La Providence nous a conduites chez vous. J'entends madame.

L'HOTE.

Retirons-nous vite. Vous achèverez de m'instruire :

toi, ma femme, reste; tu sais de quoi nous sommes convenus.

L'hôte et Lisbeth sortent ensemble par la porte du fond.

SCÈNE XV.

LA MÈRE D'AUGUSTE, L'HOTESSE.

LA MÈRE, à elle-même.

Mon fils ne vient point. Haut. Madame, il n'est pas encore arrivé?

L'HOTESSE.

Pas encore. Si madame voulait, en attendant, me donner ses ordres?

LA MÈRE.

Je ne pense qu'à mon fils.

L'HOTESSE.

Peut-être qu'il ne peut pas quitter : il faut qu'il soit de service auprès du roi.

LA MÈRE.

Il me tarde bien de le voir.

L'HOTESSE.

Ah! je le crois : mais il me vient une idée. Je vais envoyer quelqu'un au château, qui parlera à l'officier de garde, et par ce moyen nous aurons bientôt des nouvelles de M. Auguste. Un moment de patience, madame; je cours et reviens à l'instant.

LA MÈRE.

Ma bonne hôtesse, je suis sensible à toutes vos attentions. Voudriez-vous aussi dire un mot en sortant, pour qu'on ait bien soin de la personne qui nous a accompagnées?

L'HOTESSE.

Oh! rien ne lui manquera. Mais, vous-même, madame, vous ne daignez pas me commander...

LA MÈRE.

Je ne demande que mon fils.

L'HOTESSE, à part.

Elle me refuse. Comment faire? Je n'ose en dire davantage. Haut. Votre humble servante. Je vais envoyer au château.

Elle sort.

SCÈNE XVI.

LA MÈRE, seule.

Grand Dieu, que j'ai de grâces à te rendre de m'avoir accordé des enfants comme les miens, surtout ce fils, modèle de l'amour filial! Je vais le revoir: sa douce présence va ramener le calme dans ce cœur affligé. Viens, mon fils; en te pressant dans mes bras, j'oublierai les rigueurs de la fortune, mon âme pourra se livrer à toute ma tendresse. Ah! ma tendresse, tout extrême qu'elle est, ne pourra jamais payer ni ton amour ni tes bienfaits. Heureuse mère!

cet enfant, que ton sein a nourri, n'existe, ne respire que pour toi. Il renonce à toutes les douceurs qu'à son âge on désire toujours, et il se prive de tout pour que je sois moins à plaindre. Mon fils, mon fils!... Mais il ne vient point. Chaque instant redouble mon impatience. Cher Auguste! Ah! qu'il est doux pour un cœur sensible de joindre les sentiments de la reconnaissance à ceux de la plus tendre mère.

SCÈNE XVII.

LA MÈRE, CAROLINE.

CAROLINE.

Vous laissez seule votre fille, ma mère?

LA MÈRE.

Viens, mon enfant. Te voilà toute tremblante. Qu'as-tu donc, ma chère Caroline?

CAROLINE.

Ah! maman, si les cruels qui nous persécutent allaient nous poursuivre jusqu'ici. O ciel! je frémis pour ma mère.

LA MÈRE.

Tu frémis pour ta mère, fille infortunée! tu ne songes point à tes propres chagrins; tu ne t'affliges que de mes peines. Mais, mon enfant, les tiennes sont aussi là. Elle la serre contre son cœur. Ma fille, souffrons, mais ne nous décourageons jamais.

CAROLINE.

Votre Caroline sera toujours digne de vous.

LA MÈRE.

Ah ! je n'en doute pas. J'aurais voulu assurer ton bonheur aux dépens de ma vie; mais ruinée, sans bien, sans espoir peut-être...

SCÈNE XVIII.

LA MÈRE, CAROLINE, LISBETH, THÉODORE, arrivant après.

LISBETH.

Madame, madame, bonne nouvelle! voici un page de la chambre.

LA MÈRE, sans voir Théodore.

C'est mon cher Auguste!

CAROLINE, sans voir Théodore.

C'est mon frère!

THÉODORE, à la porte, aux gens de la maison.

Bonjour, Ernest; bonjour, vous autres. Avertissez tout le monde, j'ai besoin de toute la maison pour me servir.

CAROLINE, LA MÈRE.

Ce n'est pas lui.

SCÈNE XIX.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE.

Madame, monsieur votre fils, mon ami, ayant été subitement nommé de service auprès du roi, m'envoie ici vous offrir ses respects, son chagrin et tout le zèle et toutes les attentions du plus dévoué de ses camarades.

LA MÈRE.

Quoi! monsieur, nous ne le verrons pas?

THÉODORE.

Dans ce moment-ci c'est absolument impossible; mais si j'ai le bonheur de faire agréer mes services, je pourrai, par ma place... Oui, mesdames, comme le roi, après son dîner, s'accorde ordinairement quelques instants de sommeil, j'espère, je réponds de réussir à combler les vœux les plus chers de mon ami et ceux de la plus juste impatience.

LA MÈRE.

Ah! monsieur, si vous connaissez celle d'une mère, vous devinez déjà son premier désir. Que pense-t-on? que dit-on de mon fils?

THÉODORE.

Les bontés du roi répondent à cette question.

LA MÈRE.

Quelle douce satisfaction pour une mère!

CAROLINE.

Et pour une sœur!

LA MÈRE.

Auguste est donc estimé?

THÉODORE.

Et chéri de tous ceux qui le connaissent bien.

LA MÈRE.

Ah! croyez, monsieur, qu'il gagne à être connu. Mais pardon; je ne parle que de mon fils, et j'ignore encore à qui je dois tous mes remerciements.

THÉODORE.

Je suis le fils unique du général Kronschild, frère du baron immédiat du Saint-Empire, qui porte le même nom. J'ai eu quelquefois l'honneur de voir madame chez mon oncle le commandeur, et mademoiselle chez ma grand'tante: il est vrai que dans ce temps-là j'étais si jeune, que ces dames n'ont peut-être pas trop daigné prendre garde à moi.

CAROLINE.

Ah! oui, ma mère, je m'en souviens fort bien; et si je ne me trompe, on appelait monsieur, Théodore.

THÉODORE.

L'étourdi, car je l'étais alors et beaucoup; mais aujourd'hui ce n'est plus cela, tout est changé. Maintenantpermettez, mesdames, que je m'acquitte de

l'emploi que m'a confié mon ami. Cette maison est fort bonne, mais il faut crier une heure avant d'être entendu. Il se retourne vers la porte du fond. Holà! hé! garçons, arrivez. Aux dames. Je vous demande bien pardon. Il va vers la porte du fond. Ernest! Ernest! Il revient. Mille pardons, mesdames. Il retourne à la porte. L'hôte! l'hôtesse! garçons! tous les garçons! Il revient. Quand je vous l'ai dit. Vous voyez comme on est servi. Il prend la sonnette qui est sur le bureau, ouvre la porte du fond et sonne tant qu'il peut en criant. Holà, donc! l'Allemand! l'Anglais! tous les garçons! l'hôte! l'hôtesse!

L'HOTESSE, en dedans.

On y va.

SCÈNE XX.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'ALLEMAND.

Nous voilà : qu'ordonnez-vous, monsieur le page?

THÉODORE.

Il est temps, ma foi, car il y a deux heures que je crie.

L'ALLEMAND.

Pardon; mais la veille d'une revue, on ne sait à qui entendre.

THÉODORE.

Tenez, prenez. Il donne de l'argent à chacun. Et atten-

dez-moi ici. Je reviens dans la minute Aux dames. Je suis au désespoir ; mais ici c'est impossible autrement : si j'avais le bonheur de recevoir ces dames chez moi...

LA MÈRE.

Monsieur, nous allons vous laisser.

THÉODORE.

Daignez accepter ma main. Il les reconduit à leur appartement.

SCÈNE XXI.

LES QUATRE GARÇONS.

LE FRANÇAIS.

Cadédis ! le charmant jeune homme ! comme il est généreux ! il m'a donné cela.

L'ITALIEN.

A moi aussi.

L'ANGLAIS.

A moi de même.

L'ALLEMAND.

Et à moi donc.

LE FRANÇAIS.

C'est un seigneur.

L'ANGLAIS.

C'est un lord.

L'ITALIEN.

C'est un marquis.

L'ALLEMAND.

Point du tout : c'est un gentilhomme.

SCÈNE XXII.

LES QUATRE GARÇONS, THÉODORE.

THÉODORE.

Allons, mes amis, alerte! j'ai besoin de toute la maison. Faites-moi venir l'hôte et l'hôtesse. Il me faut tout le monde pour me servir.

L'Allemand sort.

SCÈNE XXIII.

THÉODORE, LES TROIS GARÇONS dans le fond.

THÉODORE.

La sœur de mon ami est charmante : courage, Théodore ! Voilà la femme qu'il me faut, je l'adore. Il s'agit de briller ici de toutes les manières. Il sort de l'argent de toutes ses poches, et le met dans son chapeau. Il ne faut rien négliger, et je vais commencer par lui donner un repas magnifique.

SCÈNE XXIV.

L'HOTESSE, THÉODORE, LES TROIS GARÇONS dans le fond.

L'HOTESSE.

Monsieur le baron, on dit que vous voulez vous emparer de toute ma maison.

THÉODORE.

Bah! je ne sais pas même si j'en aurai assez.

SCÈNE XXV.

L'HOTESSE, THÉODORE, L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS dans le fond.

L'HOTE.

Mais, qu'est-ce donc qui se passe ici? Quel bruit! quel train! On dirait que la revue se fait chez moi.

THÉODORE.

Eh! arrivez donc, arrivez donc : vous vous faites bien attendre.

L'HOTE.

Monsieur le baron, dites-moi ce qui me procure l'honneur de vous voir, ou trouvez bon...

THÉODORE.

Ce qui vous procure l'honneur de me voir? je vais vous le dire. Savez-vous faire un repas?

L'HOTE, choqué.

Si je sais faire un repas!

L'HOTESSE.

C'est son fort que les repas.

THÉODORE.

Eh bien! écoutez. Je veux être servi comme on l'est en France. La plus belle argenterie, le plus beau linge, quatre services, la plus grand'chère, et les mets les plus délicats, des vins exquis, et le dessert le plus recherché. Je me moque de la dépense. Il lui met son chapeau plein d'argent sous le nez. Prenez autant d'argent que vous voudrez, mais je veux un festin qui ne finisse pas.

L'HOTE.

Combien de couverts?

THÉODORE.

Trois.

L'HOTE.

Trois!

THÉODORE.

Dans l'appartement de ces dames.

L'HOTE, étonné.

Dans l'appartement de ces dames! ah! très volontiers. Aux garçons. Allons, que tout le monde s'empresse à servir monsieur. Monsieur le baron, vous serez traité à la française; et comme bon Allemand, vous aurez un dîner qui ne finira pas.

THÉODORE.

A bientôt donc.

L'HOTE.

A bientôt.

Théodore sort.

Le rideau tombe.

ACTE II.

Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement royal. Au fond, une grande porte; de chaque côté, une porte moins grande. Dans le fond, une table très ornée, surmontée d'une pendule; sur le devant, une autre table également ornée, et sur laquelle est une écritoire en or. Des chaises et des tabourets de velours bleu à franges d'or et à pieds dorés.

SCÈNE I.

THÉODORE entre par la porte du fond et vient en sautant.

Heureux Théodore! heureux Théodore!... Je suis dans une joie, dans une ivresse; la tête m'en tourne. Ah! la céleste créature! quelle douceur! quelle modestie! et quelle grâce! Je ne parle pas de sa figure, c'est un ange. Quels yeux! une taille, et puis ce souris enchanteur, et puis une mélancolie si douce, une mère si respectable, un frère mon meilleur ami, j'épouse tout cela : je rends hommage à l'amour, à l'amitié, à la vertu. Je comble de biens tout ce qui m'est cher, et mes parents ne pourront pas faire un plus noble usage de leur fortune.

SCÈNE II.

THÉODORE, AUGUSTE.

Auguste est gai comme Théodore, et il entre par la même porte.

AUGUSTE.

Ah! mon ami, te voilà! Eh bien! sont-elles arrivées? Les as-tu vues? Comment se porte ma mère, ma sœur? Ne leur est-il point arrivé d'accident dans leur voyage? Qu'ont-elles dit? Qu'ont-elles fait? Les verrai-je bientôt?

THÉODORE.

Point d'inquiétude, mon ami, tout va bien. Ces dames se portent à merveille, et elles vont venir. Elles sont enchantées de toi, de moi. Ta sœur est adorable. Bas. Il ne sait pas qu'il sera mon beau-frère bientôt. Haut. Je t'ai représenté, j'ose dire, avec succès; tu n'as qu'à demander. Dans deux heures tu les verras.

AUGUSTE, tristement.

Dans deux heures!

THÉODORE.

Écoute donc, mon ami. Il faut bien les laisser reposer un peu; et puis, ne faut-il pas une toilette, une grande toilette pour ta sœur? et puis ne faut-il pas dîner? Enfin j'ai fait des merveilles; on te dira tout cela.

AUGUSTE.

O ma mère ! dans deux heures, je mêlerai mes larmes aux vôtres !

THÉODORE.

Ce sera un moment bien doux pour tous les quatre. Car j'y serai aussi ; pas vrai, mon ami ?

AUGUSTE, lui serrant la main.

Ah ! de tout mon cœur.

THÉODORE, lui sautant au cou.

Cher Auguste ! que tu me fais de plaisir ! Bas. Je meurs d'envie de lui dire que je vais me marier avec sa sœur.

AUGUSTE.

Que dis-tu donc, mon ami ?

THÉODORE.

Je dis qu'il faut te reposer aussi ; tu as couru toute la nuit, tu n'en peux plus de lassitude. Tiens, mets-toi là. Mets-toi sur cette chaise, et tâche de dormir un peu.

AUGUSTE.

Moi ! dormir, quand j'attends ma mère !

THÉODORE.

Eh ! ne t'inquiète donc de rien. Laisse-moi le soin de tout ; je te réponds que je ferai les choses comme il faut. Vois-tu ce rouleau ? les galions sont arrivés. Cent ducats que m'envoie ma famille pour le jour de ma fête. Tiens, mon ami, partageons, ou plutôt prends tout ; tu me feras encore plus de plaisir.

AUGUSTE.

Mon cher Théodore, je te remercie.

THÉODORE.

Ne te gêne pas, je suis en fonds. Il baisse la voix. Depuis un mois, je gagne tous les jours au jeu ; prends mon rouleau.

AUGUSTE.

Bien obligé, mon ami.

THÉODORE.

Je ne veux pas que tu me remercies ; je veux que tu acceptes.

AUGUSTE.

Je suis sensible à tes offres ; mais je n'ai besoin de rien. Il étouffe un soupir.

THÉODORE.

Tu n'as besoin de rien ? Voilà donc comme tu me chagrines toujours ? et tu te dis mon ami !

AUGUSTE.

Théodore !

THÉODORE.

Non, tu ne l'es pas. Pas plus que de tes autres camarades, qui se plaignent de toi, et qui ont raison de se plaindre.

AUGUSTE.

Théodore !

THÉODORE.

Je ne l'ai jamais voulu croire ; j'avais toujours pris ton parti contre eux ; mais je vois bien à présent...

AUGUSTE.

Et que peut-on me reprocher?

THÉODORE.

Pourquoi refuser mon argent? Pourquoi se singulariser en tout? S'éloigner toujours de tout le monde, vivre presque seul, n'être d'aucune partie, tout cela ressemble à du mépris.

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Oui, monsieur, à du mépris : le sais-tu?

AUGUSTE.

Ah! mon ami!

THÉODORE.

Ils disent cependant qu'il y a pour moi des préférences. Ils le croient, et tu ne veux pas accepter mon argent; et dans quel moment encore! Ah! monsieur, est-ce là une marque d'amitié?

AUGUSTE.

Cher Théodore! il faut que je sois bien à plaindre, si je suis obligé de me justifier auprès de toi.

THÉODORE, honteux.

Est-ce que je te le demande? Eh! non, mon cher Auguste; avec moi, jamais de justification.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc que je fasse contre d'injustes soupçons et de fausses accusations?

THÉODORE.

N'y pas donner lieu ; ne plus cacher tes démarches, tes dépenses, tes plaisirs, cela te fait des ennemis ; et si enfin le roi...

AUGUSTE, alarmé.

Le roi ?

THÉODORE.

Eh ! mon cher camarade, manquons-nous de surveillants, et les surveillants manquent-ils de rapporteurs ? Crois-tu qu'ils te pardonneront jamais la pension que tu as obtenue à ton âge ?

AUGUSTE, à part.

Ah ! grand Dieu ! conservez-moi les bontés du roi ! Malheureux enfant ! que deviendrait ma pauvre mère ?

THÉODORE.

Tranquillise-toi, mon ami ; il ne t'abandonnera jamais. N'as-tu pas pour toi sa justice, ton innocence, et la mémoire de ton père ? Ce grand roi oublia-t-il jamais un brave officier tué sous ses drapeaux ? Auguste soupire. Calme-toi donc, mon cher Auguste, et ne t'afflige pas. Surtout, pardonne-moi ma petite vivacité, je te promets de la bien réparer, mais, en attendant, ne songeons qu'au plaisir de revoir ta mère, ta sœur. Je vais de ce pas retourner auprès de ces dames, et pendant que je vais les chercher, tu te reposeras un peu : mon ami, entends-tu ? tu en as grand besoin.

AUGUSTE.

Il est vrai, je n'en puis plus; mais, si le roi...

THÉODORE.

A l'heure qu'il est? Il n'y a qu'un moment qu'il s'est jeté, comme de coutume, tout botté sur son lit de repos. Toute la nuit, il l'a passée au milieu des dépêches, et toute la matinée au milieu des bataillons. Voilà un roi qui se donne bien du bon temps. Allons, allons, mets-toi là et dors un peu. Moi, je vais agir. Compte sur mes soins, mon intelligence, et surtout sur mon amitié; je ne te demande, pour tout cela, que de vouloir bien prendre mon argent.

AUGUSTE, attendri.

Mon cher Théodore, mon cher ami, je t'en demanderai quand j'en aurai besoin.

THÉODORE, l'embrassant.

C'est parler cela! Adieu, mon ami. A demi-bas. Adieu, mon petit-frère. Haut. J'ai bien des projets : je veux... Mais je te dirai tout cela. Adieu, adieu, mon cher Auguste. Il dit tout cela en sautant, et sort par la porte du fond : on voit des gardes en sentinelle.

SCÈNE III.

AUGUSTE, seul.

Quel ami j'ai là! Il s'est fâché, parce que j'ai refusé son argent. Il s'assied sur une chaise et tire la lettre de

dessous sa camisole. Hélas! s'il savait! Il regarde la lettre. Ah! qu'il m'en voudrait! Il ouvre la lettre et la baise. O ma malheureuse mère! ma malheureuse mère!..... Voilà donc où nous sommes réduits! Il parcourt la lettre et lève les yeux au ciel en soupirant. Mais tout n'est pas encore désespéré. Le roi sera instruit; il saura tout; rien n'échappe à sa vigilance; il admet et écoute tous ses sujets. Tous ont également part à sa bonté et à sa justice; c'est le dieu tutélaire de son peuple; il sera sensible à nos malheurs; il s'attendrira sur le sort d'une famille persécutée... Je vois déjà nos ennemis confondus, punis. A demi-bas. Oui, je me sens plus calme... Un doux espoir renaît dans mon âme... Plus bas. Ma mère! tout va changer... Bientôt nous ne pleurerons plus... Il s'endort et laisse tomber sa lettre sur ses genoux.

SCÈNE IV.

AUGUSTE endormi, LE ROI.

Le roi entre par la porte du côté droit des acteurs, il a plusieurs papiers à la main : il regarde la pendule.

LE ROI, son ton est brusque.

Je me suis reposé trop long-temps... Lisons vite ces lettres. Il en ouvre une. Le prince de... Il a le temps d'attendre. Il met la lettre dans la poche gauche : il en ouvre une autre. Le conseiller intime de... On ne me trompe pas deux fois. Il met cette lettre dans la poche gauche : il en

ouvre une autre. Fidèles sujets, les colons de... Il lit. Ils obtiendront ce qu'ils demandent... L'activité et l'industrie peuvent toujours compter sur ma protection... Il met cette lettre dans la poche droite, et il en ouvre une autre. Les pauvres habitants de... Voilà les plus pressés : les malheureux ont tout perdu par le ravage des eaux. Ils auront tous les secours nécessaires, et seront exempts d'impôts pendant deux ans. Il ouvre la dernière lettre. Le commandeur de... Ah ! qu'il vienne, j'ai des torts à réparer... Il la met dans sa poche droite. Apercevant Auguste endormi, il s'approche de lui et le regarde un moment. Il dort mieux que moi... Cet enfant m'intéresse... On l'accuse cependant... Mais je me souviens de son père... Quel est cet écrit? Voyons... j'y trouverai peut-être quelque éclaircissement. Le roi se met dans un fauteuil de l'autre côté et vis-à-vis d'Auguste, et il lit. « Cher » Auguste, seul appui de ta mère et de ta malheu- » reuse famille... » Le roi étonné regarde Auguste avec intérêt. « La pension que le roi a daigné t'accorder vient en- » core de m'être payée. » Voilà donc, enfant généreux, l'usage que tu en fais... Et on t'accuse !.. Je verrai toujours par moi-même. L'erreur des rois coûte cher... Il continue de lire. « Ce n'était pas assez » qu'une fraude impunie » d'une voix terrible, impunie ! « engloutît le bien acquis par le sang de ton père... » la haine d'un magistrat puissant et oppresseur... » des frais pour payer notre perte... O mon fils !... » L'existence, l'honneur de ta mère, le chaume qui

» couvre une noble famille va lui être arraché avec » ignominie. Il s'attendrit. Menacée du plus accablant » décret, poursuivie peut-être jusque dans la capi- » tale... j'y cours chercher des protecteurs à mes » enfants, et un ami, un seul ami qui se souvienne » de leur père. » Il essuie une larme de ses yeux. Qu'elle vienne à moi, je suis cet ami-là.

AUGUSTE, parlant en songe et tendant les bras, dit à demi-voix :

Cent ducats! plus haut cent ducats! O ma mère! le ciel nous les envoie.

LE ROI, écoutant avec intérêt et se levant avec précipitation.

Oui, il te les envoie, pauvre et noble enfant. Il tire un rouleau de sa poche et le met dans celle d'Auguste. Remettons-lui sa lettre; mon or ne la lui paierait pas...

L'enfant se réveille, et le roi se hâte de s'éloigner, en feignant de lire.

AUGUSTE.

Le roi!... Il se lève avec effroi. Ah! mon Dieu!... Il est tremblant et n'ose lever les yeux. Le roi, qui l'a entendu, se doutant de son embarras, se détourne encore davantage, Auguste se permet de regarder du coin de l'œil, et voyant le roi qui lit, il se rassure un peu. Il ne m'a pas vu. Il voit la lettre par terre, il la ramasse avec vivacité. Ah! ma lettre! Il la met sur son cœur.

LE ROI, sans quitter les yeux de dessus sa lettre.

Quelqu'un!... Auguste avance timidement. Qui a porté cette nuit mes dépêches?

AUGUSTE.

Sire, c'est moi.

LE ROI, adoucissant son ton naturel, qui cependant perce toujours.

Et pourquoi ne te laisse-t-on pas reposer ?

AUGUSTE.

Quelle bonté !

LE ROI.

Auguste, des soupçons s'élèvent ici contre toi. Auguste est attéré. Que fais-tu de ton argent ?

AUGUSTE, avec le plus grand embarras.

Sire...

LE ROI.

Te reproches-tu de l'avoir mal employé ?

AUGUSTE.

Non, sire. Dieu m'en est témoin.

LE ROI.

Pourquoi donc tant de mystère ?

AUGUSTE.

Sire... Votre majesté...

LE ROI, d'un air satisfait, à part.

Il n'avoue rien. Haut. Auguste, tu n'as plus de père. Il le regarde avec une extrême bonté.

AUGUSTE, transporté, avec une confiance respectueuse.

Pardonnez-moi, sire.

LE ROI, avec la même bonté.

Achève.

AUGUSTE, en se précipitant aux pieds du roi.

Ne suis-je pas un des sujets de votre majesté?

LE ROI, après avoir fait relever Auguste.

Que fait ta mère?

AUGUSTE

Sire, elle bénit son roi, et lui élève des serviteurs.

LE ROI, avec attendrissement, mais d'un ton assez ferme.

Auguste, je veux la voir, ta mère. Il fait deux pas et se retourne. Entends-tu? Je veux la voir. Le roi sort par la porte du fond, qu'il ouvre. Un grenadier est en sentinelle; il observe un instant et sort: la porte se ferme.

AUGUSTE, à genoux et les bras étendus vers le ciel, avec enthousiasme.

O Dieu, qui lisez dans mon âme, accordez-moi le bonheur de mon père..... Mourir pour un tel maître...

SCÈNE V.

THÉODORE, CAROLINE, AUGUSTE, SA MÈRE.

Théodore entre avec ces dames, par la porte à gauche, au moment où le roi est sorti.

THÉODORE.

Auguste!

LA MÈRE.

Mon fils!

CAROLINE.

Mon frère!

AUGUSTE.

Ma mère! Grand Dieu! Ma chère Caroline! Il se jette dans les bras de sa mère et de sa sœur.

THÉODORE.

Voilà mon ouvrage.

Moment de silence.

LA MÈRE.

Reste, reste dans mes bras, mon fils.

THÉODORE.

Quel spectacle!

LA MÈRE, à Théodore.

Monsieur, que peut dire une mère à son fils qui la fait subsister?

AUGUSTE, au désespoir de ce qu'il vient d'entendre.

Que viens-je d'entendre! O ma mère! vous faites souffrir, vous faites mourir votre enfant.

Théodore s'éloigne doucement et sort par la même porte.

SCÈNE VI.

CAROLINE, AUGUSTE, SA MÈRE.

LA MÈRE.

C'est en vain que tu m'imposes silence; ton cœur généreux craint les témoins, et le mien les désire et s'en honore.

AUGUSTE.

Vous vous abaissez, ma mère. Ah! parlez-moi de

ce que je vous dois. Grand Dieu ! qui peut jamais payer une mère?

LA MÈRE.

Un fils comme Auguste !

CAROLINE.

Un frère comme Auguste !

Ils se jettent encore une fois dans les bras l'un de l'autre, et il se fait un moment de silence.

AUGUSTE.

Ma mère ! ma sœur ! que nos cœurs s'ouvrent à l'espérance. Le roi... Ah ! si vous saviez. Il m'a parlé de vous, ma mère ; il m'a répété deux fois, avec une extrême bonté : « Je veux la voir, entends-tu ? je veux la voir. » Il faut lui faire le récit de tous nos malheurs.

LA MÈRE.

Oui, mon fils, il faut l'instruire de tout. Nous avons été persécutés, nous avons tout perdu ; mais nos cœurs, nos ennemis même, n'ont pas un seul reproche à nous faire.

AUGUSTE.

Nos ennemis !... Qu'ils tremblent... Mais, ma mère, comme le regard du roi arrêterait peut-être les expressions sur vos lèvres, mettez-vous à cette table, écrivez sans apprêt : votre sensibilité... Voilà le style qu'il faut : parlez beaucoup de mon père, de vos enfants... Rien de moi.

LA MÈRE, l'interrompant

Rien de toi, mon cher Auguste!

AUGUSTE.

Oh! non, rien, je vous en conjure : nommez ma sœur, mes pauvres frères; peignez-lui comme sous notre humble toit, nous entourions son image, comme de jeunes cœurs s'enflammaient à son grand nom... Tout cela, comme le vôtre vous l'inspirera. Le vôtre... entendez-vous, ma mère, et soyez sûre que chaque ligne, chaque mot, iront droit au cœur du monarque.

LA MÈRE.

Ah! mon fils, le sentiment qui comble l'âme peut-il s'exprimer?

AUGUSTE.

Tout est là, tout est prêt; prenez cette plume et écrivez, ma mère. Il lui donne la plume et lui baise la main. Le ciel guida toujours cette main maternelle. La mère s'assied et se met à écrire; Auguste conduit doucement sa sœur au coin de la scène, du côté opposé. Ma chère Caroline, suis-je toujours ton cher Auguste?

CAROLINE.

Ah! toujours!

AUGUSTE.

Que font mes frères? Pensiez-vous quelquefois à moi, comme je pensais à vous?

CAROLINE.

Quand nous recevions de tes nouvelles, si tu avais

pu nous voir, nous nous rassemblions tous. Maman les lisait, nous écoutions, nous faisions vingt fois recommencer maman, et ce n'était jamais assez pour nous ni pour elle.

AUGUSTE.

Je faisais de même en recevant vos lettres.

CAROLINE.

Quel heureux temps que celui où nous ne nous quittions jamais!

AUGUSTE.

Oui, ma chère Caroline. Te souvient-il de ces douces promenades du soir, autour de notre solitaire enclos?

LA MÈRE, les regardant de temps en temps.

Ces chers enfants!... ils s'aiment comme ils m'aiment... Heureuse mère!

SCÈNE VII.

AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE, accourant par la porte du fond.

Ah! mon ami! ah, madame! quelle nouvelle! Je suis hors de moi.

AUGUSTE.

Qu'est-il donc arrivé?

LA MÈRE ET LA FILLE.

Comme il est saisi !

THÉODORE.

Écoutez-moi, mais surtout promettez-moi d'être tranquilles; voici le fait. J'étais occupé dans cette pièce voisine à lire les papiers publics, lorsque tout-à-coup un grand bruit s'élève dans la rue. J'y vole : que vois-je? une foule immense devant l'auberge de madame, des gens de loi, tout leur sinistre cortége... Au même instant, ces mots, *sentence*, *fuite*, *saisie*, frappent mon oreille. Les cruels vous poursuivent jusqu'ici.

AUGUSTE.

Juste ciel !

LA MÈRE.

O mes enfants !

CAROLINE.

Voilà mes pressentiments.

THÉODORE, frappant du pied d'impatience, et pleurant.

Eh ! non, non. Si j'avais des malheurs à vous apprendre, serais-je si tranquille?

CAROLINE.

Vous tranquille, monsieur ! eh ! vous êtes en larmes.

THÉODORE.

Mais, c'est votre faute, mademoiselle ; pourquoi pleurez-vous tous? remettez-vous et écoutez-moi jusqu'au bout.

AUGUSTE.

Écoutons, écoutons, ma mère.

THÉODORE.

Au milieu de cette troupe maudite était notre brave hôtesse; qui criait à tout le monde : « Arrêtez, ar-» rêtez, que faut-il à la justice, à l'injustice? de l'ar-» gent, des sûretés, toute ma maison? Parlez, mon » mari est instruit de tout, il se charge de tout, il » répond de tout. » L'époux arrive, sa femme se jette dans ses bras et lui crie : « O mon cher, mon bon » mari, ne souffrez pas qu'on outrage chez vous la » veuve d'un brave officier, qui ne vécut que pour » nous défendre, qui mourut en nous défendant, et » et dont les enfants nous défendront encore. Payons, » mon ami, c'est une dette sacrée, payons au nom de » la patrie. »

AUGUSTE, LA MÈRE ET CAROLINE.

Cœurs vertueux! cœurs sensibles!

THÉODORE.

Tout le monde est dans la consternation, et on attend en tremblant ce que va faire l'époux. « Je dé-» pose mille ducats, dit-il, et j'engage toute ma for-» tune. Respectez la noblesse malheureuse, et venez » recevoir votre argent. » Tous les yeux versent des pleurs, mille cris répètent : « Vivent les bons ci-» toyens! » Et soudain un nouveau bruit se fait entendre; on écoute; on regarde; on fait place : arrive le père de l'État.

AUGUSTE.

Le roi.

THÉODORE.

Lui-même ; il était déjà instruit.

AUGUSTE, avec un cri de joie.

O ma mère !

THÉODORE.

Déjà l'iniquité est sans pouvoir, déjà deux bons cœurs goûtent leur récompense, et vos bienfaiteurs, au milieu des acclamations, suivent le monarque en ces lieux.

LA MÈRE, en prenant l'écrit qu'elle avait laissé sur la table.

Vérité ! tu vas approcher d'un roi.

THÉODORE, tirant Auguste à part.

Pour le coup, mon ami, je ne pouvais pas trouver une circonstence plus heureuse pour te forcer d'accepter mon argent. Il cherche son rouleau. Où est-il donc ?... Mais qu'est-ce que j'en ai fait ? Il cherche encore. Je ne l'ai pas laissé sur cette table...

AUGUSTE.

Que cherches-tu donc ?

THÉODORE.

Mon rouleau.

LA MÈRE.

Quel rouleau ?

On entend un grand mouvement derrière la scène.

AUGUSTE.

C'est le roi !

LA MÈRE ET LA FILLE, en courant çà et là.

Le roi ! le roi !

AUGUSTE, en poussant sa sœur dans la porte gauche qui reste entr'ouverte.

Retire-toi, ma sœur... Vous, ma mère, demeurez. Mais, pour Dieu ! un peu de fermeté.

SCÈNE VIII.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, SUITE DU ROI dans le fond.

LE ROI, en entrant.

Si le faible eût toujours dû trembler et se voir accabler par le puissant, on n'aurait pas songé à faire des lois. Il n'y a point de faible, point de puissant où je règne. Mon pouvoir est pour les opprimés, et ma présence pour tous mes sujets. Il aperçoit la mère d'Auguste qui s'incline profondément. Il ôte son chapeau, le garde à la main, et s'avance vers elle. La suite reste dans le fond. Que désirez-vous, madame ?

LA MÈRE, tremblante.

Sire... votre majesté... Les ordres de votre majesté.

AUGUSTE.

Sire, c'est ma mère.

LE ROI, en la considérant.

Vous aviez un brave homme pour époux, madame ;

que puis-je faire pour sa famille? La mère lui remet le placet, le roi le prend avec bonté et y jette les yeux, en fronçant le sourcil. Vous avez perdu votre bien par une faillite?

Théodore, toujours occupé à chercher son rouleau, raconte bas son aventure aux pages.

LA MÈRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Le tribunal a déclaré votre débiteur insolvable?

LA MÈRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Qu'est-il devenu?

LA MÈRE.

Il vit dans l'opulence.

LE ROI, s'avançant d'un air terrible.

Quel est le misérable qui a jugé?

LA MÈRE.

Sire, le même qui me condamne aujourd'hui à payer ce que je ne dois point.

LE ROI, marche avec agitation, et froissant le placet entre ses mains, il dit à un officier de sa suite :

Approchez... Changeant d'avis, il dit brusquement à Auguste : Non, toi, écris. Il s'arrête un moment. Sont-ils mariés, ces gens-là?

L'inquiétude se lit sur tous les visages.

LA MÈRE.

Sire, ils ne le sont ni l'un ni l'autre.

LE ROI, avec un mouvement de joie vivement marqué.

Écris... Auguste met un genou à terre auprès de la table, regarde le roi avec une contenance assurée, et attend ce qu'on va lui dicter. J'ordonne que tous les créanciers du faux négociant... (mets les noms) soient payés à l'instant avec les intérêts des intérêts, en commençant l'opération par le capital du juge. Tous les assistants donnent des marques de joie. Qu'on porte cet ordre au chef de la justice. Un officier le reçoit et part.

La mère et la fille, ainsi qu'Auguste, sortent leur mouchoir et essuient leurs larmes. Auguste, en tirant le sien, laisse tomber un rouleau.

AUGUSTE.

O ma mère ! voilà de bonnes larmes.

THÉODORE, étourdiment, voyant tomber le rouleau entre le roi et Auguste.

Mon rouleau !

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI, bas.

Son rouleau !

LE ROI.

Qu'est-ce ? Il se met devant Théodore qui veut ramasser le rouleau.

THÉODORE.

Sire... Bas Qu'est-ce ? Haut, en balbutiant. Votre majesté... Bas, à Auguste. Tu l'as donc trouvé, et tu ne me le dis pas !

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI, bas.

Il a pris son rouleau.

La mère pâlit.

AUGUSTE, chancelant et tombant sur un genou.

Je me meurs.

LA MÈRE, avec un cri, n'osant aller à son fils de peur de manquer au roi.

Auguste, ô mon malheureux fils!

LE ROI, à la mère.

Eh bien! eh bien! par respect pour moi, madame, vous laissez mourir votre enfant... Il court à Auguste, le soutient et le relève avec la plus grande bonté. Auguste, Auguste!

AUGUSTE, revenant à lui.

O mon maître!... O mon dieu tutélaire! Avec le cri de la vérité. Je suis innocent.

LE ROI, avec attendrissement et lui serrant la main.

Je le sais, mon ami.

THÉODORE, au désespoir.

Étourdi que je suis!

LE ROI, faisant relever Auguste sur qui il pose une main protectrice.

Qui est-ce qui ose accuser cet enfant?

THÉODORE, tremblant.

Sire...

LE ROI.

Que parliez-vous de rouleau ?

Auguste lève sur le roi un œil reconnaissant.

THÉODORE.

Sire...

LE ROI, brusquement.

Eh bien ?

THÉODORE, n'en pouvant plus.

Sire, j'en avais un, je l'avais offert à mon ami... Il l'a refusé... Je... je...

LE ROI, plus brusquement encore.

Eh bien ?

THÉODORE, précipitamment.

Je l'ai mis dans sa poche.

LE ROI.

Vous l'avez mis dans sa poche !

SCÈNE IX.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, SUITE DU ROI dans le fond.

CAROLINE ouvre la porte avec violence, traverse et s'élance vers son frère.

Mon frère, ma mère, pardon, sire... mais il s'agit de l'honneur de mon frère... Le voilà, votre rouleau. C'est moi qui l'ai trouvé sur un fauteuil dans ce sa-

lon : prenez, monsieur, prenez votre argent, et n'exposez pas, ne perdez pas mon frère.

THÉODORE, transporté, sans prendre le rouleau, s'adresse à toute la suite du roi, et surtout aux pages.

Messieurs, vous l'entendez... Auguste est innocent. Au roi. Grâce, sire, grâce! Mon ami était livré aux soupçons; je ne savais ce que je disais, ce que je faisais; je ne sentais que la peine de mon ami. Votre majesté peut me faire punir; mais mon cœur vaudra toujours mieux que ma tête.

LE ROI, en retenant un souris.

Ceci s'examinera, monsieur. Il se retourne vers Auguste. Auguste... tantôt, quand tu dormais sur cette chaise... Auguste baisse les yeux. quel papier tenais-tu à la main?

AUGUSTE.

La lettre de ma mère.

Théodore regarde souvent Caroline; il craint de lui avoir déplu.

LE ROI, avec bonté.

Si je l'avais lue, tu me le pardonnerais, je pense.... Quand on place si bien son argent, ce n'est pas trop d'un témoin.... et pendant ton songe.... ne croyais-tu pas que le ciel t'envoyait cent ducats?

AUGUSTE, jetant un regard sur sa mère.

Ah! sire!

LE ROI.

Eh bien! c'est moi qu'il a chargé de te les remettre. Voilà, messieurs, toute l'énigme. Les modestes vertus

de cet enfant devraient servir d'exemple à ceux qui l'accusaient. Théodore court à son ami et l'embrasse. Faites venir ce brave homme et sa femme. A la mère. Combien avez-vous d'enfants, madame?

LA MÈRE.

Sire, cinq fils et une fille.

LE ROI.

J'aurai soin de chacun d'eux.

SCÈNE X.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, PHLIPS ET SA FEMME; SUITE DU ROI, dans le fond.

LE ROI, à Phlips et sa femme.

Approchez.... Venez, madame, l'action que vous venez de faire ne me surprend pas; je sais que ce n'est pas la première.

PHLIPS ET SA FEMME.

Ah! sire....

LE ROI.

Je vous confie tous les biens de mes maisons de charité.... Il faut un honnête homme pour remplir cette place, et personne ne la mérite mieux que vous. Théodore, je vous donne une cornette dans mes gens-d'armes. Auguste, je double ta pension, et mon frère

t'accorde une lieutenance dans son régiment ; tu es bon fils, tu seras brave comme ton père, et tes vertus te rendent digne de servir sous un tel général. *A la mère.* Adieu, madame.... Je vous remercie d'être bonne mère.

Il sort.

TOUT LE MONDE *entoure le roi en s'écriant :*

Ah ! le bon roi ! le grand roi ! le bon roi !

La suite du roi sort avec lui.

DEUX MOTS

OU

Une Nuit dans la Forêt

DRAME EN UN ACTE

DE MARSOLLIER

PERSONNAGES.

VALBELLE, officier.

LAFRANCE, son valet de chambre.

L'HOTESSE.

ROSE, jeune fille, servante d'auberge.

LAFLEUR et le COCHER de Valbelle.

QUATRE BRIGANDS SICILIENS, anciens soldats, déserteurs.

GARDES DE LA FORÊT.

BUCHERONS, CHARBONNIERS.

La scène se passe dans un mauvais cabaret situé dans la forêt d'Enna, en Sicile.

Le théâtre représente une petite chambre proprement meublée. Il y a une cheminée placée un peu obliquement; vis-à-vis, on voit une alcôve où se trouve un lit; l'alcôve est fermée par des rideaux. Une fenêtre est placée du même côté que la cheminée; à côté de la fenêtre on aperçoit un buffet ouvert, plein d'assiettes, le bas sert d'armoire. Au fond de la chambre, une porte qui donne sur une galerie extérieure qui est censée sur la cour, et derrière laquelle on voit la forêt et un mauvais petit bâtiment. A côté de la porte, une grande fenêtre ouverte et grillée par des barreaux, qui laissent voir la galerie, le petit bâtiment et la forêt. Près de cette fenêtre, une espèce de huche qui sert d'armoire.

DEUX MOTS

OU

UNE NUIT DANS LA FORÊT,

DRAME.

SCÈNE I.

L'HOTESSE, VALBELLE, LAFRANCE.

L'HOTESSE, éclairant.

Entrez, messieurs, je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE II.

VALBELLE, LAFRANCE.

VALBELLE.

Enfin, nous voilà à l'abri!

LAFRANCE.

Et bien heureux d'avoir trouvé un gîte!.... Quels chemins! quelle nuit!

VALBELLE.

La maison n'a pas d'apparence.

LAFRANCE.

Non; mais c'est une maison, et c'est beaucoup, lorsqu'on était au moment de coucher dans la forêt... par un temps!

VALBELLE.

Épouvantable!... Comme nous avons été accueillis par cette bonne hôtesse! quelle aimable femme!

LAFRANCE.

Oui, une figure tout-à-fait avenante.

VALBELLE.

Et une joie de nous voir arriver sains et saufs; un empressement, une cordialité! Elle se trouvait si heureuse, disait-elle, de pouvoir offrir un asile à deux honnêtes voyageurs!

LAFRANCE.

Et en même temps elle paraissait désolée de ne pouvoir pas nous traiter aussi bien que nous le méritons.

VALBELLE.

C'est charmant!... Et le souper, as-tu jeté un coup d'œil?

LAFRANCE.

Oui. Du lait, du beurre, des œufs, du bon pain bis.... et tout cela offert avec une affection, un zèle!...

VALBELLE.

Qui sont faits pour toucher.

LAFRANCE.

Pour attendrir... J'ai dit qu'on nous fît une omelette de vingt-quatre œufs, parce que le cocher Lafleur... Il faut penser à tout le monde.

VALBELLE.

Nous serons très bien ici.

LAFRANCE.

A ravir ! et surtout quand on pense à tous ces dangers qui nous menaçaient, à ces ravins, ces torrents, ces précipices... Monsieur, comme nous allons passer une soirée agréable et une bonne nuit !

VALBELLE.

J'y compte.

LAFRANCE.

Quel somme je vais faire !

VALBELLE.

Félicitons-nous de notre heureuse fortune..... Trouver un pareil gîte au milieu d'un tel pays..... c'est une faveur toute divine.

LAFRANCE.

Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié la cassette.... Diable ! elle en vaut la peine.... Mais Lafleur et le cocher sont avec la voiture ; et puis, chez de si honnêtes gens, il n'y a rien à craindre : on pourrait tout laisser sans risque... A propos, monsieur, avez-vous aperçu la petite servante ?

VALBELLE.

Pas du tout.

LAFRANCE.

Vous n'êtes donc pas entré dans la cuisine ?

VALBELLE.

Non.... Elle est jolie ?

LAFRANCE.

Un vrai bijou ! mademoiselle Rose ; fraîche comme son nom.

VALBELLE.

C'est la peindre en un seul trait ; mais ce portrait est flatté sans doute...

LAFRANCE.

Je ne dis rien de trop.... et des talents ! une guitare suspendue dans la cuisine, et vous sentez bien que ce n'est pas notre bonne hôtesse qui s'amuse....

Il fait le signe de pincer de la guitare.

VALBELLE.

Comment ! les arts ont pénétré jusque dans ces lieux?

LAFRANCE.

Tout, monsieur, tout ! c'est ici le séjour des grâces, de la beauté et de l'innocence.

VALBELLE.

Tu t'y fixerais volontiers?

LAFRANCE.

Écoutez donc : cherchant depuis si long-temps la tranquillité, le bonheur, la vertu, vous avez toujours passé pour un homme à grands sentiments, vous, un peu romanesque même ; moi, qui ai l'honneur de

vous servir, il est tout naturel que j'aie pris le genre... D'ailleurs, la vie pastorale a tant de charmes!.... Quand ce ne serait que deux jours.... Je vais chercher notre porte-manteau et la cassette.

SCÈNE III.

VALBELLE.

Je partage la satisfaction de ce pauvre Lafrance, et plus j'ai craint, plus j'ai souffert dans la route, plus le bon accueil que l'on m'a fait ici me paraît doux et flatteur. Cette jolie Rose dont il me parle... Comment est-elle dans un pareil endroit ?... Ah! l'infortune l'aura sans doute réduite à la nécessité de servir; je la verrai; si elle est belle, sage, si elle mérite d'intéresser, eh bien! je veux la marier, si elle aime quelqu'un dans les environs. Tout en courant les grands chemins, faire une bonne action, c'est séduisant; et voilà pourtant comme un cocher maladroit, des chemins détestables, une voiture renversée, et une hôtesse obligeante, auront décidé du bonheur d'une jeune fille, et m'auront procuré, à moi, le plaisir bien doux d'y contribuer. Ah! voici notre chère hôtesse..... elle est seule.

SCÈNE IV.

VALBELLE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Eh bien ! monsieur, êtes-vous un peu remis de vos fatigues, et voulez-vous souper ?

VALBELLE.

Mais quand il vous plaira.

L'HOTESSE.

Vous serez servi dans l'instant ; bien peu de chose, c'est vrai, mais de bien bon cœur ! Il faut excuser, loin de tout ! et puis nous ne sommes pas accoutumés à recevoir des personnes....

VALBELLE.

Oh ! je crois qu'on ne passe guère par ce chemin.

L'HOTESSE.

Oh ! mon Dieu, non ; nous sommes tout au milieu des bois ; mais mon mari est bûcheron, et il fallait bien....

VALBELLE.

C'est tout simple !...

L'HOTESSE.

Nous ne recevons que les voyageurs égarés, et l'on est encore bien aise de rencontrer notre chaumière ; elle n'est pas séduisante, mais elle est sûre ; la chambre est commode et bien close, le lit passable, le linge

bien blanc, et une tranquillité !... deux femmes, cela ne fait pas de bruit. Mon mari est absent, je l'attends au premier jour. Il sera bien fâché de ne s'être pas trouvé ici, mais je tâcherai de le suppléer de mon mieux.

VALBELLE.

On ne peut pas mettre plus d'activité, de grâce! Vous avez une servante?

L'HOTESSE.

Oui, une fille qui nous est tombée là comme des nues; un vieux paysan que mon mari avait connu autrefois nous l'a amenée, elle n'en pouvait plus de lassitude, de besoin; elle pleurait beaucoup.

VALBELLE.

Elle pleurait! avez-vous su pourquoi?

L'HOTESSE.

Non; le vieux paysan nous a seulement dit que c'était une bien brave fille, que son père, par des malheurs, avait été forcé de l'abandonner; il nous a presque donné à entendre qu'elle n'était pas née pour servir. Enfin il nous a priés en grâce de la recevoir et de la prendre chez nous. Mon pauvre Fabrice n'a pas refusé; moi qui suis compatissante comme personne, je l'ai reçue à bras ouverts. Mais bientôt je m'en suis repentie: elle est si niaise! Ça ne sait rien, et ça prend des tons, ça veut des égards; je n'aime pas ça, moi. Je ne l'ai que depuis huit jours, et je ne la garderai pas, c'est bien résolu.

VALBELLE.

Elle est jolie du moins ?

L'HOTESSE.

Comme ça, une figure sans expression, et puis une lenteur, une maladresse!... C'est un triste sujet, et je la voudrais bien loin d'ici.

VALBELLE, à part.

Voilà qui est très différent de ce que Lafrance m'a dit.

L'HOTESSE.

Mais ne vous inquiétez pas, c'est moi qui vous servirai, et j'espère que vous ne manquerez de rien. Je vais voir si le souper... Ah ! j'aperçois, monsieur, votre valet de chambre qui porte des paquets, je vais l'aider... Elle court. Monsieur ! monsieur ! je suis à vous.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LAFRANCE, l'air triste, et portant une cassette et un porte-manteau.

LAFRANCE.

Bien obligé, madame, je n'ai besoin de personne.

VALBELLE, à part.

Lafrance a l'air de bien mauvaise humeur.

L'HOTESSE, voulant prendre la cassette.

Je ne souffrirai pas... Ah ! elle est bien pesante, cette cassette.

LAFRANCE, posant la cassette sur le buffet et le porte-manteau à terre.

Vous trouvez?

L'HOTESSE.

Au reste, ce ne sont pas mes affaires. Je vais mettre le couvert, je monterai le souper, on fera le lit, et je me flatte que monsieur sera content.

SCÈNE VI.

VALBELLE, LAFRANCE.

LAFRANCE, la regardant aller.

Ta, ta, ta, ta, madame l'entendue.

VALBELLE.

Qu'as-tu donc, Lafrance?

LAFRANCE.

Je n'ai rien, monsieur.

VALBELLE.

Je vois bien que tu es triste.

LAFRANCE.

Et pourquoi serais-je triste?

VALBELLE.

Je l'ignore; mais à coup sûr tu as quelque chose. Allons, parle.

LAFRANCE.

Bah! c'est que je vous connais; vous allez vous

moquer. Enfin c'est égal, et je dois vous dire tout ce que je sais.

VALBELLE.

Oh ! oh ! voilà un début qui promet. J'écoute.

LAFRANCE.

Vous voyez bien cette femme si douce, si affectueuse avec nous? eh bien ! monsieur, dans la cuisine c'est un démon, elle gronde, elle crie.

VALBELLE.

Cela t'étonne? c'est tout naturel; elle désire que nous soyons bien servis, et elle se tourmente dans la crainte que nous ne manquions de quelque chose.

LAFRANCE.

Elle m'a traité moi-même...

VALBELLE.

Tu es un peu susceptible, j'aurais été plus indulgent. Elle est vive, eh bien !... c'est la preuve d'un bon cœur. Et d'ailleurs je suis toujours disposé à passer quelque chose à une femme qui a de beaux yeux.

LAFRANCE.

De beaux yeux, soit ! mais en les examinant un peu attentivement, ces yeux-là ont quelque chose de hagard et de faux !

VALBELLE.

Où diable vas-tu chercher cela?

LAFRANCE.

Croyez-moi, nous ne sommes pas en sûreté ici.

VALBELLE.

Eh ! bon Dieu ! comme tu as changé d'avis en un quart d'heure !

LAFRANCE.

Monsieur, il en faut souvent moins pour voir des choses.

VALBELLE.

Oui... Oh ! oh ! et qu'as-tu donc vu ?

LAFRANCE.

J'ai vu derrière des fagots deux fusils, une carabine, des sabres...

VALBELLE.

Mais, dans un lieu si écarté, il faut bien pouvoir se défendre.

LAFRANCE.

Vous voilà toujours d'une confiance... parce qu'il ne vous est rien arrivé.

VALBELLE.

Et qu'il ne m'arrivera rien.

LAFRANCE.

Dieu le veuille ! Peste soit aussi du cocher qui nous oblige de coucher dans cette maudite taverne !

VALBELLE.

Mais, Lafrance, souviens-toi donc de ce que tu me disais ici même il n'y a qu'un moment : C'est ici le séjour des grâces, de la beauté et de l'innocence.

LAFRANCE.

Comme tout a changé dans un moment!

VALBELLE.

Et dis-moi, as-tu enveloppé dans tes noirs soupçons la petite servante? es-tu aussi revenu sur son compte?

LAFRANCE.

Ma foi, je crois qu'elle ne vaut pas mieux que sa maîtresse. Elle est sombre, maussade, revêche; on a beau lui faire des questions, elle ne vous répond pas.

VALBELLE.

Elle est sourde, peut-être?

LAFRANCE.

Non, car j'ai vu l'hôtesse lui parler bas, et elle a obéi tout de suite.

VALBELLE.

Alors c'est qu'elle est muette.

LAFRANCE.

Eh non, car j'ai entendu l'hôtesse lui défendre de répondre un seul mot à tout ce qu'on lui dirait.

VALBELLE.

Eh bien! c'est tout bonnement qu'elle est docile. Quant à moi tu peux être tranquille, je ne la questionnerai pas de peur de lui attirer quelque mauvais traitement... Et où a-t-on mis mes chevaux, mes gens?

LAFRANCE.

Ils sont déjà relégués, renfermés dans une grange

tout-à-fait séparée de cette bicoque... Et c'est là qu'on nous envoie coucher tous trois... C'est clair, ça.

VALBELLE.

Oui, il est clair qu'il n'y a pas de lits ici.

LAFRANCE.

La femme dit cela, mais..... Et si vous le permettez, monsieur, je passerai la nuit dans votre chambre; de cette manière je serai moins inquiet de vous.

VALBELLE.

C'est-à-dire que tu seras moins inquiet de toi. Tu me crois plus capable de te défendre que le cocher et que Lafleur, n'est-il pas vrai?

LAFRANCE.

Écoutez donc, quand cela serait; vous êtes brave, vous! vous avez été à l'armée... Soyez juste, monsieur, les guerres qui ont désolé la Sicile ont rempli les forêts d'une infinité de déserteurs, vrais bandits, qui attaquent les voyageurs et en veulent surtout aux Français, qui les ont souvent étrillés; ils les pillent et les tuent toutes les fois qu'ils peuvent les rencontrer.

VALBELLE.

On y a mis bon ordre, et depuis long-temps on n'a pas entendu dire... D'ailleurs des gardes parcourent les forêts.

LAFRANCE.

Oui, mais avec le temps qu'il fait...

VALBELLE.

Allons, finissons ce ridicule entretien ; je rougis d'écouter plus long-temps le récit de tes terreurs paniques. Va te coucher, et réveille-moi demain à la pointe du jour.

LAFRANCE.

Allons, allons, puisque vous êtes si tranquille, je dois aussi.... Ma foi, oui, votre assurance me rend le courage.... et, tout bien considéré, je vais.... je vais manger un morceau dans la cuisine, et puis si le sommeil vient... Il s'en va lentement. J'aurais pourtant fort bien passé la nuit sur cette chaise.

VALBELLE.

Et demain tu ne pourrais plus te soutenir.... Non, je ne le veux pas.... je dois arriver demain à Palerme, et....

LAFRANCE.

Allons, je m'en vais. Il revient. Monsieur, par hasard, n'aurait pas le projet de descendre ?

VALBELLE.

Et pourquoi faire ?

LAFRANCE.

Je dis.... pour voir la petite servante.

VALBELLE.

Elle montera.

LAFRANCE, n'osant dire qu'il a peur.

Oui. Il revient. C'est qu'il y a une galerie fort longue, et je ne connais pas les êtres.

VALBELLE.

Est-ce que je les connais mieux, moi?

LAFRANCE.

Non, non; c'est que, lorsqu'on est deux, on se... il fait sombre en diable dans l'escalier.

VALBELLE.

Insigne poltron! allons, allons, appelle la fille.... Il appelle. La fille, éclairez! Tu y vois à présent, soupe et va te coucher.

LAFRANCE.

Oui, monsieur. A part. Je vais tout observer, et si mes soupçons se confirment je préviendrai mes camarades, et nous tâcherons de...

VALBELLE, se retournant et le voyant encore.

Tu te fais attendre, cela n'est pas bien.

LAFRANCE, criant en bas :

Je descends.

VALBELLE.

Ah! dis que l'on monte un fagot; le froid me saisit, et je sens que cette chambre....

LAFRANCE.

Je vais le dire.... Adieu, mon cher maître, adieu. Baissant la voix. Fermez toujours bien votre porte, et n'oubliez pas de mettre le verrou.

VALBELLE.

Oui, oui, brave Lafrance.

SCÈNE VII.

VALBELLE.

C'est un excellent sujet; mais je n'ai pas connu de domestique plus prompt à s'effrayer. Je ne suis point téméraire; mais j'ai tant voyagé, je me suis déjà trouvé dans tant de lieux où l'on m'annonçait les plus grands dangers, qu'à présent je ne crois presque pas plus aux voleurs qu'aux revenants.

SCÈNE VIII.

VALBELLE, L'HOTESSE, ROSE portant du bois, un pot à l'eau, une poignée de paille, et une chandelle allumée; aussitôt elle se met à préparer le feu.

VALBELLE, à part, en regardant Rose.

Que de grâce! quelle figure noble et décente!

L'HOTESSE, à Rose.

Monsieur attend..... hâtez-vous donc..... quelle lenteur!

VALBELLE.

Pour Dieu, ne lui parlez pas ainsi.... La pauvre enfant est toute tremblante.

Rose par ses gestes et ses regards témoigne à Valbelle sa reconnaissance.

L'HOTESSE.

C'est que ces domestiques sont d'une nonchalance.... Allons, ma bonne petite, dépêche-toi.

VALBELLE, à part.

Elle pleure.... Quelle peut être la cause de ses larmes ?

Rose tressaille, et baisse les yeux en soupirant; elle s'approche de la cheminée. Valbelle prend une chaise comme pour s'asseoir. Rose le regarde de nouveau, et lui fait signe de se taire, en mettant le doigt sur la bouche. Elle se remet à arranger le feu. L'hôtesse ouvre le buffet. Valbelle regarde toujours Rose avec le plus grand intérêt; celle-ci se retourne, et, profitant du moment où l'hôtesse a ouvert l'armoire, elle met la main sur son cœur, et regarde le ciel, comme si elle le prenait à témoin; elle a l'air de faire une promesse à Valbelle, elle répète le signe qui lui prescrit le silence, et se remet à souffler le feu.

L'HOTESSE, à Rose.

Aurez-vous bientôt fini ? faut-il une heure pour allumer un fagot ?

VALBELLE.

C'est que le bois est vert et mouillé.

L'HOTESSE.

Vous avez raison. La vivacité m'emporte toujours. Mais c'est qu'on croirait qu'elle l'a choisi exprès pour perdre ici son temps, car nous en avons de plus sec.

Rose souffle le feu; on frappe avec force à la porte de la maison. A part. Ah! ah! ce sont eux, je les entends. Elle crie par la fenêtre, qu'elle ouvre et referme: Passez par la petite porte, je l'ai laissée ouverte.

Rose frissonne, le soufflet tombe de ses mains. Valbelle est inquiet.

VALBELLE.

Qu'est-ce ceci ?

L'HOTESSE.

Rien. C'est mon mari qui rentre.... Je ne l'attendais pas aujourd'hui.

VALBELLE.

Il revient seul ?

L'HOTESSE.

Oh ! je ne sais pas trop.... Ils pourraient bien être plusieurs.... Ce sont ses garçons.

VALBELLE, à part.

Plusieurs !

Rose s'appuie sur son soufflet, comme prête à se trouver mal. L'hôtesse lui donne un coup sur le bras.

L'HOTESSE, à Rose.

Eh bien ! dormez-vous ? Elle va à la porte faire signe aux voleurs de ne pas entrer.

Rose, que Valbelle regarde toujours avec inquiétude, veut désigner que les voleurs sont au nombre de quatre; pour cela elle prend une branche mince de fagot, et la casse en quatre parts, ce qui fait un léger bruit qui s'entend de Valbelle, et ne peut donner de soupçons à l'hôtesse.

VALBELLE, comptant bas et des lèvres seulement, dit haut et à part le dernier nombre.

Quatre ! A l'hôtesse. Comment, vous ne savez pas précisément le nombre des gens qui sont chez vous ?

L'HOTESSE.

C'est que.... c'est qu'il y a un homme de journée qu'on n'amène que lorsqu'il y a quelque travail ex-

traordinaire. A part. Pourquoi donc toutes ces questions?

Au mot de *travail extraordinaire*, Rose fait un signe d'horreur, et d'un geste elle montre le lit, fait le signe de dormir, et annonce l'action de tuer d'un coup de poignard.

VALBELLE.

Ah ! et peut-être aujourd'hui y a-t-il quelque travail....

L'HOTESSE.

C'est ce que nous apprendrons bientôt; mais cela ne doit pas vous inquiéter : ce sont tous de braves gens; et s'il arrivait quelque chose ici, nous sommes là pour vous défendre.

VALBELLE.

Oh ! rien ne m'effraie ! Je me suis trouvé quelquefois dans des circonstances assez embarrassantes. Mais alors je me disais ce que je me dis encore aujourd'hui : je puis braver tous les méchants, pourvu qu'un bon cœur prenne ma défense.

Il serre la main à l'hôtesse, qui remercie, croyant que cela est pour elle, et regarde tendrement Rose, qui est très émue.

L'HOTESSE.

Les méchants ! ah ! vous n'avez pas à craindre cela, vous.

VALBELLE.

Je le crois.

L'HOTESSE.

Pour les bons cœurs, ce n'est pas pour nous vanter, mais il y en a ici.

VALBELLE, regardant Rose.

Ah ! j'en suis sûr.

L'HOTESSE.

Pardonnez si je vous laisse un moment, mais il faut bien que j'aille voir le cher homme, et m'informer s'il n'a besoin de rien.

VALBELLE.

C'est bien juste, et cela fait honneur à votre sensibilité.

L'HOTESSE.

Rose, suivez-moi. L'hôtesse avance doucement, Rose derrière elle, après avoir posé lentement le soufflet, joint les mains avec expression, et réitère le signe du silence. Allons donc ! allons donc ! venez prendre la couverture et l'oreiller pour faire le lit de monsieur.

VALBELLE.

Puisque voilà votre mari, vous pouvez rester en bas, Rose suffira pour me servir.

L'HOTESSE.

Nenni ! nenni ! il est plus convenable que je revienne avec elle ici.

VALBELLE.

Vous avez des principes austères, madame.

L'HOTESSE.

Très austères, monsieur : on n'a que ça ; notre ri-

chesse à nous, pauvre gens, c'est l'honneur. A Rose. Que faites-vous donc là? Avancez, avancez donc. En sortant, et presque dehors, elle la pousse rudement. Ah! je te relèverai du péché de paresse. Va, marche donc, marche.

SCÈNE IX.

VALBELLE.

Quelle femme! comme elle m'a trompé avec son langage doux et mielleux! Lafrance avait raison, nous sommes dans un coupe-gorge... Avec quelle intelligence cette jeune fille m'a tout appris, tout, jusqu'à leur horrible projet!.. Dans le premier mouvement j'ai pensé me découvrir, mais la crainte de la compromettre, de la perdre... La perdre, moi, ah! plutôt mourir!... Quel air de candeur et de bonté! ah! elle doit être bien malheureuse d'habiter ici!... je l'en arracherai. Oui, mais il faudrait commencer par m'en arracher moi-même, et ce n'est pas aisé... Les quatre coquins qui sont là-bas ne me laisseraient pas sortir... Je les entends... je les aperçois même... Oui, ils sont au bas de l'escalier et se réjouissent d'avance du sort qu'ils me préparent... Les voilà assis; quelles horribles figures!

L'HOTESSE, du dehors, appelant d'une voix forte.

Rose! Rose!

VALBELLE.

Que vont-ils faire?... De la prudence! Mes gens ne sont plus ici; il m'est tout-à-fait impossible de les rejoindre. Que ferai-je seul contre quatre assassins bien armés?

SCÈNE X.

VALBELLE, LAFRANCE.

Lafrance a allumé une lampe exprès.

VALBELLE.

Mais quelle lumière vient frapper mes yeux!... Il ouvre le rideau. Me trompé-je?... Non, c'est Lafrance; et par quel hasard est-il là?

Il lui fait des signes.

LAFRANCE.

Parlez sans crainte, ils sont descendus dans la cave.

VALBELLE.

Tu devais être dans la grange?

LAFRANCE.

Oui; mais l'hôtesse, fatiguée de nos plaintes, ou peut-être de peur de nous donner quelques soupçons, nous a logés dans ce mauvais petit bâtiment; nous sommes plus près de vous, mais nous n'en sommes pas moins enfermés.

VALBELLE.

Et Lafleur, le cocher ?

LAFRANCE.

Ils sont en bas, ils travaillent.

VALBELLE.

A quoi donc ?

LAFRANCE.

A un vieux mur ; et pour peu qu'il y ait autour quelques honnêtes gens, nous pourrons... Mais on remonte, ne parlez plus.

Il éteint sa lumière.

VALBELLE.

Me voilà bien instruit ! Après tout, il en arrivera ce qu'il pourra, voilà toujours de quoi leur vendre chèrement ma vie. Il prend ses pistolets et les pose sur la table. On vient, ne faisons semblant de rien.

SCÈNE XI.

VALBELLE, L'HOTESSE, ROSE.

Rose porte une couverture et un oreiller.

L'HOTESSE.

Pardon si on vous a fait attendre, monsieur.

VALBELLE.

Ah ! je ne suis pas trop pressé. A part. A présent sa figure me paraît sinistre.

L'HOTESSE.

Oh! oh! des pistolets! Est-ce qu'ils sont chargés?

VALBELLE.

Oui, trois balles dans chacun.

L'HOTESSE.

Oh! ici c'est bien inutile... Cette maison... Jamais on n'a entendu parler...

VALBELLE.

Je n'en doute pas, mais quand on voyage on ne sait pas ce qui peut arriver, et avec de bonnes armes et du courage je ne crains pas... quatre voleurs.

L'HOTESSE.

Quatre! ah! ah! ah!

VALBELLE, voulant voir Rose.

Mais, madame, asseyez-vous donc, je ne souffrirai pas que vous restiez debout; j'aime à causer quand je suis à table. Asseyez-vous, je vous en prie, je vous demanderai ce qui me sera nécessaire.

L'HOTESSE.

C'est pour vous obéir.

Elle s'assied de manière à voir Rose.

VALBELLE, à part.

Ce n'est pas mon compte.

Il se sert du lait.

L'HOTESSE, à Rose.

Avez-vous bientôt fini?

VALBELLE, voulant éloigner l'hôtesse.

Oh ! je n'ai pas de pain.

L'HOTESSE.

Je vais vous en donner.

VALBELLE, espérant qu'elle va sortir.

Je n'en vois pas.

L'HOTESSE.

Oh ! j'en trouverai dans ce buffet, et vous allez en avoir dans l'instant. Elle va chercher dans la huche. En voilà.

Pendant ce temps, Rose a fait voir à Valbelle un rouleau de cordes qu'elle avait caché sous l'oreiller, et le lui montre d'une main; de l'autre lui indique, par un geste, la fenêtre par laquelle il faudra qu'il se sauve. Elle montre aussi la clef qui doit ouvrir la porte du jardin. Elle remet bien vite l'oreiller sur les cordes et la clef dans sa poche. Valbelle a l'air de s'occuper de son souper, mais il a tout vu.

VALBELLE.

Je vous suis obligé. L'hôtesse remet le reste du pain dans le bas du buffet, et pendant ce temps Valbelle dit à son aparté : Comment reconnaître le service que Rose veut me rendre et l'instruire de mes vues?... Essayons. Haut. Votre mari est-il jeune, madame?

L'HOTESSE.

Mais, entre deux âges.

VALBELLE.

Et l'avez-vous épousé par amour ?

L'HOTESSE, à part.

La singulière demande! Haut. L'amour? oh! ma foi, nous ne connaissons pas trop ça, nous autres.

VALBELLE, regardant Rose.

Je n'en dis pas autant.

L'HOTESSE.

Oh! les jeunes seigneurs comme vous ont toujours...

VALBELLE.

Non; et si vous connaissiez bien Valbelle, vous ne penseriez pas... Oui, madame, je suis libre et tout prêt à renoncer à ma liberté si je trouvais jamais une personne sensible, honnête, et dont la famille estimée... Rose lui montre une lettre ouverte qu'elle cache vite dans son sein. A part. Une lettre!

L'HOTESSE.

Oui, un roman. Ah! j'entends, cela ne se trouve guère.

VALBELLE, regardant Rose.

Et moi j'espère... que cela peut se rencontrer.

Rose lui montre encore la lettre.

VALBELLE, inquiet et curieux, à part.

Comment pouvoir ?... Il jette exprès son couteau sous la table. Haut. Ah! j'ai laissé tomber mon couteau.

L'HOTESSE.

Restez, je vais le ramasser.

VALBELLE.

Pardon, madame.

L'HOTESSE.

Où est-il donc?... Valbelle fait signe à Rose de lui donner la lettre; celle-ci veut s'approcher et lui tend la main, mais l'hôtesse relève vite sa tête; Rose s'enfuit, Valbelle mange. Eh! mais vous avez le pied dessus.

VALBELLE.

Oh! je ne m'en doutais pas.

Il se lève et pousse le couteau avec son pied pour que l'hôtesse soit plus de temps à le trouver. Rose lui fait voir que la lettre est sous l'oreiller; tous deux ont l'air de se promettre de ne point se quitter et d'implorer le ciel l'un pour l'autre.

L'HOTESSE.

Le voilà.

Valbelle s'est rassis et a l'air de manger avec action.

VALBELLE.

Je vous remercie.

Rose paraît très occupée de finir le lit, l'hôtesse n'a aucun soupçon; tout cela se fait très vite. Valbelle se lève de table.

L'HOTESSE.

Je vois que monsieur a soupé; Rose, tirez les rideaux du lit, emportez les assiettes et le linge; moi, je me charge du reste; en deux voyages nous aurons tout débarrassé. Nous allons revenir.

SCÈNE XII.

VALBELLE.

Quelle peut être cette lettre qu'elle avait sur elle et qu'elle veut que je lise? Il la prend où Rose l'a mise.

Ah ! bon ! Il lit. « Au voyageur honnête et sensible » qu'un hasard funeste conduira dans cet horrible » séjour :

» Noble étranger, je suis la fille d'un négociant » français établi à Palerme. Des malheurs non mé- » rités ont forcé mon respectable père de fuir et de » me confier à un ancien domestique qui a cru me » soustraire à mes persécuteurs en me cachant dans » cette retraite ignorée, et chez des gens qu'il croyait » honnêtes. Il a été cruellement trompé ; je suis chez » des scélérats ! Heureusement, depuis que j'habite » avec eux, personne encore n'a pu être leur victime ; » vous êtes le premier que j'ai vu ici. Je porte tou- » jours cette lettre, bien sûre que si je vous disais » un seul mot ma perte serait certaine : je ne pour- » rai donc pas vous parler, mais je tâcherai d'y sup- » pléer par mon intelligence. Comptez sur moi ; je » n'aurai pas trop présumé de votre générosité en » espérant que vous ne me laisserez point dans un » lieu qui me fait horreur, et que vous aurez pitié » des tourments qu'éprouve ici l'infortunée Rose » Derville ! » Non, sans doute, je ne la laisserai pas. Derville ! je connais ce nom-là, c'est un négociant estimé à qui je suis recommandé... On la persécute, et voilà pourquoi Rose... Mais n'oublions pas com- bien le péril est pressant. Allant au lit. Une corde pour descendre... Bon... Il faudrait à présent être bien sûr de l'heure à laquelle ces misérables doivent ten-

ter de s'introduire ici, du temps qu'il me reste pour préparer ma fuite, de l'instant où Rose se trouvera dans le jardin pour m'ouvrir la porte, car si j'avance ou je retarde mon départ d'une minute seulement... la clef, les cordes, sa bonne volonté, tout devient inutile. Eh! Dieu! on vient. Rose, je vais la voir peut-être pour la dernière fois.

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, ROSE, VALBELLE.

Rose arrive très vite, dans l'espérance de parler un moment à Valbelle; elle s'avance, mais la figure de l'hôtesse, qu'elle aperçoit derrière la grille, la force au silence; elle paraît désolée, et s'éloigne tristement. Valbelle est également contrarié.

L'HOTESSE, à Rose.

Quand vous aurez descendu cela, couchez-vous tout de suite, et qu'on ne vous revoie plus.

VALBELLE, à part.

On veut l'éloigner.

L'HOTESSE.

Prenez ce flambeau.

VALBELLE.

Ah! madame, laissez-les-moi tous les deux... Je compte encore veiller quelques heures... Il faut que j'écrive. Il fait signe à Rose.

L'HOTESSE.

Pourtant, vous devez partir de si grand matin?

Rose s'avance et a l'air d'écouter.

VALBELLE.

N'importe, il me faut très peu de sommeil. D'ailleurs il est absolument nécessaire que je réponde à une lettre que j'ai reçue aujourd'hui ; elle m'a fait un grand plaisir, et j'espère que la réponse n'en fera pas moins. Il appuie sur cette phrase que Rose écoute. Elle paraît contente.

L'HOTESSE, à Rose.

Et qu'est-ce que vous faites là ? Vous écoutez, je crois ?

VALBELLE.

Oh ! il n'y a aucun inconvénient qu'elle entende... Je ne me coucherai donc pas de quelque temps.

L'HOTESSE, à part.

C'est bon à savoir. Haut. Vous en êtes bien le maître.

VALBELLE.

Mais, comme ma montre est dérangée, je voudrais bien qu'on pût me dire l'heure. Rose est très émue, elle frémit. Tout annonce son agitation. L'heure au juste. Il fait le geste que Rose a fait, et qui annonce l'action de tuer.

ROSE.

Minuit !...

L'HOTESSE, lui jetant la nappe au visage.

De quoi vous mêlez-vous, bavarde ? C'est bien la peine de parler pour dire une sottise... Minuit ! l'imbécile !... Est-ce qu'il peut être minuit donc ?...

VALBELLE.

Non, sans doute, elle a cru bien faire.

L'HOTESSE, furieuse.

Tâchez une autre fois de retenir votre langue, je n'aime pas les caquets. Sortez à présent, l'on n'a plus besoin de vous. Sortez, vous dis-je. A Valbelle. Bonne nuit, monsieur ; au revoir.

SCÈNE XIV.

VALBELLE.

Minuit ! voilà donc l'heure où ces scélérats comptent accomplir leur projet... Mais celle où Rose doit m'attendre dans le jardin et m'ouvrir... je l'ignore ; elle n'a pas eu le moyen ni la possibilité de me l'indiquer. A présent, comment savoir... Préparons-nous toujours. Il va chercher sa caisse et la pose sur la table. Prenons cet or, mon portefeuille... Barricadons-nous, cela donnera du temps. Il ferme la porte à double tour et met les verrous. Il regarde dans le coffre, sous le lit, et au buffet. Car si l'hôtesse avait conçu le plus léger soupçon, si les brigands allaient avancer l'instant... Que faire ?.. Descendre ! je hâte la perte de Rose et la mienne... Rester ! une mort assurée... Dieu ! quelle cruelle alternative !... Je n'entends rien ! On la retient peut-être !... Et mes gens... Les malheureux ! je n'ose prévoir leur sort... Nous sommes tous perdus... At-

tendons l'instant fatal... Prenant ses pistolets et les armant. Mais le premier qui paraîtra... Ici on entend une guitare. Ah ! voilà mon sauveur ! c'est le signal du départ, je n'en puis douter. La guitare joue très fort et très vite. Il attache la corde et éteint la chandelle ; il ouvre la fenêtre, monte, s'abandonne à la corde et disparaît.

SCÈNE XV.

QUATRE BRIGANDS.

La huche s'ouvre, et l'on aperçoit la tête effrayante d'un des brigands ; presque en même temps le buffet tourne sur un pivot, et trois voleurs sortent de derrière. Ils ont une espèce d'uniforme, une longue barbe, une ceinture garnie de pistolets, des sabres, des demi-bottes, des pantalons, une figure épouvantable.

PREMIER BRIGAND.

Il n'est plus près de son feu.

DEUXIÈME BRIGAND.

Il dort sans doute.

TROISIÈME BRIGAND,

Approchons.

Ils approchent du lit, dont les rideaux sont fermés. Après avoir rampé deux d'un côté, deux de l'autre, ils se lèvent tous les quatre à la fois, et ouvrent précipitamment les rideaux.

QUATRIÈME BRIGAND.

Il est sauvé ! Trahison !! vengeance !!

PREMIER BRIGAND.

La servante lui aura tout découvert.

TOUS ENSEMBLE.

Qu'elle meure !... qu'elle meure !...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE pâle, échevelée.

Un des brigands l'amène ; elle tombe à genoux ; tous les poignards sont levés sur sa tête. — Tableau.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, VALBELLE, LAFRANCE, LES DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

VALBELLE court à un des brigands qu'il renverse.

Arrête, scélérat !!

On entend plusieurs coups de fusil au-dehors.

On vient à notre secours... Vous allez tous périr, misérables.

Les brigands fuient ; Valbelle soutient Rose évanouie.

VALBELLE.

Reviens à toi, Rose ; tu n'as plus rien à craindre... tu n'as près de toi que des amis prêts à mourir pour te sauver. Rose se ranime et rouvre les yeux. Pour moi, qui te dois la vie, je veux te la consacrer tout entière, et j'espère obtenir ta main de ton père, si tu crois pouvoir m'aimer.

ROSE, avec effort et d'une voix tendre.

Toujours !!

VALBELLE.

Minuit ! Toujours !! Ces deux mots resteront éternellement gravés dans mon cœur..... car l'un m'a sauvé la vie, et l'autre me la fait chérir et me la rend précieuse.

Le rideau tombe.

LE

TRIOMPHE DE SOPHOCLE

DIALOGUE DRAMATIQUE

PERSONNAGES.

DIONÉE, nièce de Sophocle.
ISMÉNIE.
CLISTHÈNES.
NICIAS.
UN DÉPUTÉ DE L'ARÉOPAGE.
UN SCULPTEUR.

La scène est à Athènes, dans la maison de Sophocle.

LE

TRIOMPHE DE SOPHOCLE,

DIALOGUE DRAMATIQUE.

SCÈNE I.

DIONÉE, ISMÉNIE, CLISTHÈNES.

DIONÉE, à Clisthènes.

Prenez pitié de mon inquiétude, mon cher Clisthènes; courez, et devancez, s'il est possible, Sophocle à l'aréopage. Hélas! il ne vous sera pas difficile de l'atteindre. Sa marche, retardée par les années et par la douleur, ne saurait être bien rapide. Courez, dis-je, et revenez au plus tôt me tirer de l'affreuse incertitude où je suis.

CLISTHÈNES.

Je vole sur ses pas, et j'ose vous répondre de mon zèle.

Il sort.

ISMÉNIE.

Quoi! c'est vous, c'est la nièce de Sophocle, dont le cœur paraît agité par des inquiétudes si cruelles?

DIONÉE.

Ah ! ma chère Isménie, je crains tout de l'injustice des hommes.

ISMÉNIE.

Daignez me confier vos alarmes, respectable Dionée, vous qui m'avez servi de mère, vous à qui je dois les bontés de Sophocle, et cette destinée heureuse que la fortune semblait interdire à mes espérances. Depuis quelques jours, je me suis en effet aperçue du trouble qui règne dans votre maison ; j'ai respecté vos secrets ; mais qu'il me soit enfin permis de vous consoler : je crains que votre tendresse pour Sophocle ne vous exagère ses dangers. Lui-même, par une sensibilité trop inquiète, a quelquefois le malheur de ne pas se fier assez à sa gloire.

DIONÉE.

Eh ! puis-je ne pas trembler, lorsque ses propre enfants semblent donner contre lui le signal de la persécution ?

ISMÉNIE.

Ses enfants !

DIONÉE.

Je vous le confie en rougissant pour eux ; non que je les croie assez dénaturés pour avoir conçu d'eux-mêmes un projet aussi criminel : ils osent, ma chère Isménie, ils osent lui disputer l'administration de ses biens.

ISMÉNIE.

Qu'entends-je! on oserait lui disputer des biens dont il a fait un si respectable usage? Ah! croyez que cette ingratitude révolterait tous les cœurs.

DIONÉE.

Oui, si elle n'était pas appuyée par le crédit d'une cabale jalouse, qui se fait une joie cruelle d'empoisonner les dernières années d'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans; d'une cabale dont les enfants de Sophocle ne sont eux-mêmes, sans le savoir, que les aveugles instruments: car je ne doute pas qu'on n'ait séduit leur jeunesse, et je soupçonne dans leur conduite plus de faiblesse encore que de noirceur.

ISMÉNIE.

Que je les trouve inexcusables! Mais plus ils m'inspirent d'indignation, moins ils me paraissent dangereux. La seule présence de Sophocle, de ce vieillard déclaré tant de fois l'honneur de la Grèce....

DIONÉE.

Votre heureuse inexpérience, ma chère Isménie, votre simplicité, votre candeur, ne vous permettent pas de croire encore à la malignité des hommes. Mais vous frémiriez comme moi, si vous aviez été témoin de toutes les persécutions que Sophocle a éprouvées dans sa longue carrière. Que dis-je? pouvez-vous ignorer et le nombre et le pouvoir de ses ennemis? en est-il de plus implacables que cette foule de rivaux jaloux, humiliés par sa gloire? en est-il de plus cruels,

de plus acharnés que ces prétendus vengeurs des dieux, ces fanatiques imposteurs, dont il a démasqué l'hypocrisie, et qui, devenus méprisables aux yeux mêmes du vulgaire, ne croient échapper à l'ignominie qu'en s'efforçant de paraître redoutables? (1)

ISMÉNIE.

Sans doute, ils le seraient encore, si les ouvrages de Sophocle n'avaient point éclairé le peuple. Mais cet esprit de paix, de tolérance, d'humanité, qui respire dans ses immortelles tragédies, commence à se répandre dans l'Asie même, et lui a concilié le respect de toutes les âmes qui ont conservé quelques principes de vertu. Vous vous défiez trop de la haine, et vous ne songez point assez à ce sentiment de vénération pour Sophocle, devenu chez tous les Athéniens un sentiment d'habitude.

DIONÉE.

Ah! la haine est ardente, active, effrénée, comme toutes les passions cruelles. L'amitié, au contraire, cette passion douce des âmes honnêtes, se contente trop souvent de gémir en silence sur le mérite opprimé. Croyez, belle Isménie, que mes inquiétudes ne sont malheureusement que trop fondées. Je sais qu'il n'est pas au pouvoir des ennemis de Sophocle de flétrir sa gloire, et qu'un jour peut-être la posté-

(1) On vit, quelques années après, un essai de leurs fureurs dans le jugement porté contre Socrate.

rité lui élèvera des autels comme au défenseur, au vengeur de l'humanité; mais, en attendant, il faut qu'il expie sa réputation : c'est le sort de tout grand homme.

ISMÉNIE.

Je conçois qu'on n'humilie jamais impunément ni l'envie, ni la médiocrité insolente, ni même l'orgueil de cette classe frivole d'importants qui, relégués dans les vains honneurs de leurs titres, et n'osant prétendre à la considération personnelle, sont secrètement irrités des distinctions que l'on accorde au génie; mais le public est heureusement incapable de cette bassesse.

DIONÉE.

Oh! le public est-il toujours aussi juste que vous le pensez? Ne l'a-t-on pas vu?... Mais j'aperçois Clisthènes; quelles nouvelles, hélas! vient-il nous apprendre?

SCÈNE II.

CLISTHÈNES, DIONÉE, ISMÉNIE.

CLISTHÈNES.

Les plus heureuses du monde, du moins si l'on peut se fier aux témoignages les plus imposants de la faveur du peuple. Sophocle est couvert de gloire. Non, vous pourriez à peine vous former une idée

du spectacle attendrissant qui vient de frapper mes yeux.

ISMÉNIE.

De grâce, contentez notre impatience.

CLISTHÈNES.

Il traversait le Prytanée pour se rendre à l'aréopage. Quelle douce sérénité, quelle noble et paisible confiance régnait sur son visage à travers sa douleur majestueuse! Sa contenance n'était point celle d'un homme qui allait comparaître devant ses juges, ou du moins il rappelait cette époque mémorable où l'on assure que les dieux mêmes vinrent se soumettre à la décision de cet auguste tribunal. Le peuple en foule, le peuple, avec des acclamations d'amour et de respect, s'est précipité sur son passage. Voilà l'homme, disait-on, qui, depuis soixante ans, fait la gloire et les délices d'Athènes, celui qui a doté la petite-nièce d'Eschyle, ce vieillard tant de fois couronné sur nos théâtres, et qui plus souvent encore a prêté l'appui de sa voix courageuse à l'innocence persécutée. Je ne vous peindrai point les transports de la joie publique, les hommages unis aux applaudissements, et plus flatteurs que ces applaudissements mêmes. Non, jamais Athènes n'a donné un plus grand exemple de justice. A peine distinguait-on dans la foule les fronts humiliés de quelques détracteurs de Sophocle qui tâchaient d'échapper aux regards et de se dérober à la confusion

dont ils se sentaient accablés. Quelques uns, plus adroits, mais non moins humiliés, affectaient de mêler leurs acclamations à celles du peuple. Les femmes, les vieillards, jusqu'aux enfants suivaient ce grand homme et se le désignaient les uns aux autres comme l'éternel ornement de la république. Le Prytanée, en un mot, ne retentissait que du nom de Sophocle. J'ai vu des citoyens ne pouvoir retenir leurs larmes, larmes délicieuses et dont l'envie ne connut jamais la douceur. Sophocle lui-même n'a pu se défendre d'y mêler les siennes. Ces pleurs d'un vieillard ont été remarqués et ont achevé de lui concilier tous les cœurs. Enfin il est parvenu jusqu'à l'aréopage, mais il ne m'a pas été possible d'y pénétrer avec lui. Les portes se sont fermées à la foule indiscrète qui s'efforçait de les franchir. J'ai cru du moins, j'ai cru devoir vous instruire de cet heureux présage. Ah! sans doute, après une pareille journée, le triomphe de Sophocle ne saurait être douteux.

ISMÉNIE, avec transport.

Aimables Athéniens, vous êtes le modèle des peuples!

DIONÉE.

Mon cher Clisthènes, ma chère Isménie, je sens, comme je le dois, tout ce que cette faveur des Athéniens a de flatteur, mais je ne puis me défendre encore d'un sentiment d'inquiétude. Qui sait si l'aréopage lui-même ne sera pas blessé de ces honneurs

rendus à Sophocle ! Les hommes puissants ont tant de peine à pardonner aux grands hommes ces témoignages éclatants de la bienveillance publique ! Hélas ! ils ne font rien pour la mériter, et cependant ils osent en être jaloux. Qui sait si ces acclamations n'auront pas révolté leur orgueil ?

CLISTHÈNES.

Ayez meilleure opinion d'un tribunal révéré de toute la Grèce, et qui a l'honneur de juger Sophocle.

DIONÉE.

Oui, je sens que la douleur peut me rendre injuste ; je me livre à vos consolations... Mais, que vois-je ? Nicias, l'ennemi caché de Sophocle et son adulateur. Il vient sans doute épier nos chagrins en feignant de les partager. Dissimulons.

SCÈNE III.

NICIAS, DIONÉE, ISMÉNIE, CLISTHÈNES.

NICIAS, d'un ton léger et dénigrant qu'il garde pendant toute la scène.

Eh quoi ! des pleurs, de l'affliction, de la faiblesse ! Il est vrai que la philosophie paraît avoir du dessous et que les Athéniens deviennent d'une perversité bien choquante. Sophocle semblait, à son âge, n'avoir plus rien à redouter de l'envie.

DIONÉE.

Est-ce à vous, Nicias, qui la connaissez, d'ignorer combien elle est implacable?

NICIAS.

Je ne la connais que par le mal qu'elle a voulu me faire; mais je suis si loin de la gloire de Sophocle, qu'enfin je me crois à l'abri de ses atteintes; et en cela, du moins, je suis plus heureux que ce grand poëte.

CLISTHÈNES, ironiquement.

J'aime ce généreux témoignage que vous rendez à la supériorité de Sophocle; tant de beaux-esprits la lui disputent! Vous voyez cependant à quoi l'expose cette supériorité.

NICIAS.

Il est vrai que la cabale est furieusement acharnée contre lui.

ISMÉNIE.

Vous devez en savoir des nouvelles?

NICIAS.

Oui, je ne sais que trop combien ses ennemis sont à craindre; mais il peut arriver cependant que leur haine soit trompée et qu'il échappe à ce violent orage. Alors il faut que tous ses amis se réunissent pour lui faire sentir enfin que sa conduite a pu nuire quelquefois à sa gloire. Que n'a-t-il suivi mes conseils! j'ose croire qu'il se serait épargné bien des peines; car, en lui rendant les hommages dus à ses talents, j'ai toujours eu le courage de lui dire la vé-

rité, et je me suis permis souvent de l'avertir de ses faiblesses.

DIONÉE.

Il doit en avoir, sans doute, puisqu'il est homme.

ISMÉNIE.

J'ose même penser que, s'il n'en avait pas, il aurait encore plus d'ennemis.

DIONÉE.

Mais éclairez-nous, Nicias; apprenez-nous donc ce que peut lui reprocher la haine.

NICIAS.

Ce désir insatiable de gloire, par exemple, qu'il n'a jamais eu l'art de dissimuler; et véritablement il faut convenir que, s'il eût paru la chercher avec plus de modération, il en aurait obtenu davantage.

DIONÉE.

Je sais qu'en effet l'envie a voulu lui faire un crime de cette noble ambition. Mais s'il n'avait eu pour la gloire que cette passion modérée des âmes froides, eût-il donc enrichi la scène de tant de chefs-d'œuvre? lui seriez-vous redevable de cette foule de plaisirs, qu'apparemment il ne nous a donnés que malgré vous, puisque vous lui reprochez le principe de son émulation? Ah! Nicias, on voit bien que le secret des âmes fortes vous échappe : il ne consiste que dans les grandes passions dont elles sont susceptibles.

NICIAS.

Oui, mais ces grandes passions les égarent, et peuvent même quelquefois leur donner des ridicules. Vous sentez que je ne m'explique là-dessus qu'avec réserve. Je sais tous les ménagements qu'on doit à Sophocle ; j'avoue qu'à bien des égards il est l'honneur de la Grèce ; j'aime à le publier partout ; et c'est ce que, ce matin encore, je disais à un de nos principaux archontes. Mais vous savez qu'on lui reproche la manière un peu trop leste dont il a parlé de quelques grands hommes qu'Athènes était en possession d'admirer avant lui. Entre nous, c'est de sa part une maladresse d'autant plus inexcusable....

CLISTHÈNES.

Entendons-nous, Nicias. Il se peut que Sophocle ne doive à personne cette admiration de préjugé, cette admiration aveugle que tant de gens n'affectent pour les morts que pour mieux déchirer les vivants qui leur font ombrage. Allez-vous être l'écho de toutes ces bouches qui ont répété que Sophocle était jaloux d'Eschyle ? lui qui a honoré la mémoire de ce grand homme en prodiguant à sa postérité les secours les plus généreux ! lui que vous avez vu se passionner tant de fois pour les chefs-d'œuvre d'Euripide, le seul rival que véritablement il pût redouter ! Eh ! qui a mieux loué ce grand poëte, qui a mieux développé toutes ses beautés que Sophocle lui-même ? Croyez-moi, Nicias, la jalousie n'appartient qu'à la

médiocrité; et je me flatte, du moins, que vous ne regardez pas Sophocle comme un homme médiocre.

NICIAS.

Certainement on ne m'accusera jamais de cette injustice envers le poëte le plus distingué d'Athènes. Il est même assez public que je suis du parti qui le préconise.

CLISTHÈNES.

De quel parti parlez-vous? Un grand homme ne doit en avoir d'autre que ses ouvrages.

NICIAS.

Eh! voilà précisément ce que je ne cesse de lui dire. Il ne sait pas que dans son parti même il est des traîtres....

DIONÉE, à part.

Et Nicias en est la preuve.

NICIAS.

Qui le font servir secrètement à leurs passions, et qui l'abandonnent ensuite à la haine qu'ils ont soulevée contre lui. J'ose le répéter encore: que n'a-t-il suivi mes conseils? Il se serait abaissé moins souvent à des vengeances peu dignes de son nom; il eût, extérieurement du moins, témoigné plus de respect....

DIONÉE.

Fort bien, Nicias; tandis que Sophocle est persécuté, qu'il est sous le glaive, vous lui faites un crime du petit nombre d'imperfections qui le rapprochent de la condition humaine, et que les dieux, peut-être,

ne lui ont laissées que pour désarmer et pour adoucir l'envie.

ISMÉNIE.

J'ignore, Nicias, les motifs secrets que vous pouvez avoir pour vous étendre avec tant de complaisance sur les prétendues faiblesses de Sophocle. Il est aisé, sans doute, de découvrir et d'exagérer les fautes d'un homme supérieur ; mais il est des gens qui ne sont redevables du silence qu'on garde sur leurs défauts qu'à la profonde obscurité qui les couvre, et dont la honte se révélerait à tous les yeux s'ils avaient, je ne dis pas la réputation de Sophocle, mais un moment de célébrité.

CLISTHÈNES.

A merveille! belle Isménie.

NICIAS.

Mais vous avez tout l'air de me répondre avec humeur ; cependant j'ose attester les dieux que c'est l'intérêt le plus vif qui m'inspire en faveur de notre ami. Croyez que je suis plus alarmé que vous-même de l'événement malheureux....

DIONÉE.

Nous allons en apprendre des nouvelles; je crois apercevoir un député de l'aréopage.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DÉPUTÉ DE L'ARÉOPAGE, UN SCULPTEUR, qui paraît vers la fin de la scène.

LE DÉPUTÉ.

Respectable Dionée, vertueuse Isménie, sage Clisthènes, rassurez-vous : Sophocle vient de remporter tous les suffrages ; ses enfants, l'aréopage, toute la Grèce est à ses pieds.

ISMÉNIE.

Dieux justes !

DIONÉE.

Quelle étonnante révolution !

NICIAS.

A part. Haut.

Je frémis. Hâtez-vous de nous apprendre...

LE DÉPUTÉ.

Il avait un moyen de défense qu'aucun de ses ennemis ne pouvait prévoir. Ce grand homme, dont on voulait déshonorer la mémoire, s'est contenté de lire à l'aréopage quelques scènes d'une tragédie nouvelle, où l'on reconnaît encore toute la vigueur de son génie, et qu'il destinait aux solennités prochaines des fêtes de Bacchus. Il n'a plus été question de juges, cette pièce ne lui a laissé que des admirateurs. On s'est rappelé cette belle tragédie d'*OEdipe* qui a fait

verser tant de larmes à la Grèce, et par laquelle, il y a plus de soixante années, Sophocle ouvrit sa brillante carrière. Un trait surtout a produit la sensation la plus inattendue, par l'application générale et subite qu'on en a faite à sa situation. Il parlait des lois sacrées de la nature, devant qui tous les intérêts, toutes les passions doivent se taire ; il justifiait le respect qu'on doit à ces lois par ce vers sublime :

La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

A l'instant, pénétrés du reproche imprévu qui semblait s'adresser à leurs cœurs, les enfants de Sophocle se sont précipités à ses genoux ; et ce tendre père a imploré pour eux l'indulgence de l'aréopage. La gloire que ce jour à jamais célèbre ajoute à sa vie surpasse encore celle de sa jeunesse, et ce prodige n'était réservé qu'à Sophocle.

DIONÉE.

Ah ! qu'il reparaisse donc ; qu'il vienne jouir dans nos bras de notre admiration et des larmes qu'il nous fait répandre.

LE DÉPUTÉ.

Je ne puis vous dissimuler que les applaudissements qu'il a reçus de l'aréopage, et l'émotion que lui ont causée le repentir de ses enfants et les acclamations de sa patrie, l'ont fait tomber dans une défaillance qui a fait craindre un moment que son triomphe ne lui devînt funeste. On s'est empressé de lui prodiguer

les plus tendres secours, et j'en ai vu les heureux effets. Mais l'aréopage, soupçonnant vos alarmes, m'a chargé de vous instruire de la nouvelle victoire que Sophocle vient de remporter sur l'envie. Par l'ordre de cet auguste tribunal, le sculpteur Parménon va consacrer, dans ce péristyle, le buste de ce grand homme, pour servir de monument à cette glorieuse journée. L'aréopage a décerné, par le même décret, à la mémoire de Sophocle, une statue en pied, qui doit être placée dans le Prytanée, à côté de celle d'Eschyle.

ISMÉNIE.

O jour heureux! ô Sophocle, ô mon bienfaiteur!

DIONÉE.

Courons au-devant de lui, ma chère Isménie.

Parménon paraît, et place sur un piédestal le buste de Sophocle couronné de lauriers.

CLISTHÈNES, à Nicias.

Remettez-vous, Nicias, et feignez du moins de mêler vos applaudissements aux nôtres.

NICIAS, en lui-même.

Je meurs de dépit et de confusion.

LE BON PÈRE

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES.

M. MONDOR, riche négociant.
M. MONDOR DE FERVAL père, sous le nom d'ANTOINE.
M. DE FERVAL fils.
JULIEN, domestique.

Le théâtre représente un appartement de Mondor.

LE BON PÈRE,

DRAME.

SCÈNE I.

M. DE FERVAL père, sous le nom D'ANTOINE.

Il est seul, assis devant une petite table, occupé à plier une lettre.

Quel rôle je joue !... combien il me coûte !... sans compter la fatigue continuelle de me contraindre, de m'observer à chaque instant devant une troupe de gens qui, parce que je suis nouveau venu, ont les yeux ouverts sur toutes mes démarches, épient toutes mes actions... Mon extérieur équivoque, les égards et la politesse de mon frère, qui n'a jamais su en avoir pour personne, à plus forte raison pour ses domestiques... tout cela les dépayse, et fixe d'autant plus leur attention. — Mais que ces peines me paraîtront légères, que je me croirai heureux, si elles peuvent me conduire sûrement à mon but !... — Enfants, enfants ! si vous saviez combien vos désordres, vos imprudences même déchirent cruellement

l'âme d'un père sensible, pourriez-vous vous y livrer aussi légèrement, sans être des monstres dont l'existence déshonorât l'humanité?.. — C'est aujourd'hui que nous allons frapper le grand coup... Je veux que ce soit le sentiment qui ramène mon fils... Ah! si j'avais pu présider moi-même à son éducation!... Ce sont les manières rudes de son oncle qui ont occasionné sa perte; des leçons aussi grossièrement données l'ont étourdi, plutôt que de le faire réfléchir... Mais le fond de son caractère est excellent; c'est là-dessus que je fonde mes espérances... Il appelle. Julien... Julien...

JULIEN, du dedans.

Plaît-il? Est-ce vous, monsieur Antoine?

ANTOINE.

Oui, c'est moi; allons, dépêchez-vous.

JULIEN, sans paraître.

Tout-à-l'heure, je suis à vous; un peu de patience.

ANTOINE.

Il faut effectivement que j'en aie une bonne provision; mais taisons-nous : mon extérieur ne lui fait voir en moi qu'un égal; le moindre mot pourrait me déceler. Voici pourtant mon homme.

SCÈNE II.

ANTOINE, JULIEN.

JULIEN.

Quel diable vous tourmente donc si matin, monsieur Antoine?

ANTOINE.

Comment, si matin? Il est à l'instant neuf heures; n'êtes-vous pas honteux d'être encore au lit?

JULIEN.

Ça vous est bien aisé à dire; si vous vous étiez couché, comme moi, au jour pour attendre mon fou de maître, qui n'est pas seulement encore rentré... Il bâille. Peste de maison, on ne peut pas dormir ici son saoûl. Eh bien, voyons : qu'est-ce que vous me voulez?

ANTOINE.

M. Mondor est-il levé?

JULIEN, se frottant les yeux.

Je crois bien qu'oui; mais il est sûrement enfermé dans son cabinet, comme à son ordinaire.

ANTOINE.

Portez-lui cette lettre : dites-lui de jeter les yeux dessus, et lorsqu'il sera visible, je l'entretiendrai sur ce qu'elle contient.

JULIEN.

Êtes-vous fou, maître Antoine ? Mais, tenez, me faire lever pour cela !... vous ne pouviez pas faire votre commission vous-même ?

ANTOINE.

Il ne faut pas vous fâcher : laissez là cette lettre, j'instruirai M. Mondor de vos refus.

JULIEN, prenant la lettre avec humeur.

C'est que c'est vrai ça : vous vous faites mieux servir que les maîtres, voyez-vous, et cela me déplaît à moi.

SCÈNE III.

M. MONDOR, ANTOINE, JULIEN.

M. MONDOR.

Bonjour, papa Antoine, comment vous en va ? Mais qu'est-ce ? Vous parliez un peu haut à ce coquin-là : est-ce qu'il vous aurait manqué en quelque chose ?

ANTOINE.

Non pas, monsieur ; mais comme j'attends ici l'arrivée de M. de Ferval, je le priais de vous porter cette lettre, et il y était peu disposé, parce que je n'ai point d'ordres à lui donner : cependant, lorsque j'ai dit que c'était de convention avec vous...

M. MONDOR.

De convention, ou non, morbleu, j'entends que l'on vous obéisse comme à moi-même, qu'on vous respecte.

ANTOINE.

Oh! voilà qui est trop fort, par exemple, monsieur : vos bontés vous font oublier en quelle qualité je suis ici...

M. MONDOR.

Si fait, si fait, je m'en souviens à merveille; mais j'entends qu'on vous distingue encore une fois, qu'on vous obéisse; je le prétends : je suis le maître chez moi, morbleu; je fais ce qu'il me plaît, et personne n'en doit tirer des conséquences.

ANTOINE, bas, à M. Mondor.

Taisez-vous donc, et renvoyez ce domestique.

M. MONDOR, à demi bas à Antoine.

Laissez, il est bon de lui faire la leçon. Haut à Julien. Va-t'en, et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit : si tu manques à M. Antoine, vingt coups de bâton et ton congé ne te manqueront pas. Entends-tu bien?

JULIEN.

Oui, monsieur. A part. Quel homme que ce monsieur Antoine! il y a quelque chose là qui n'est pas naturel.

SCÈNE IV.

M. MONDOR, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous êtes, en vérité, bien inconsidéré; il ne tient pas à vous que ce domestique ne soit absolument dans notre secret : il est heureusement un peu borné, car j'en connais mille que vos brusques imprudences auraient mis depuis long-temps au fait.

M. MONDOR.

Comment, je souffrirais qu'un coquin de domestique vous manquât impunément à vous, mon frère! non, morbleu!

ANTOINE.

Eh, mon Dieu, que vous êtes vif! J'aimerais mieux qu'ils me manquassent mille fois, que de se douter de ma véritable qualité. Mais venons à quelque chose de plus important; la lettre est prête, je l'ai écrite moi-même, pour tromper d'autant mieux Ferval; il ne pourra méconnaître l'écriture, il a si souvent reçu mes lettres de l'Amérique. Voici comme elle est conçue.

Il lit.

« Mon très cher frère, c'est de mon lit de mort que » je vous écris; quand vous recevrez la présente, je » ne serai plus : tous les malheurs de l'humanité sont

» venus fondre ensemble sur ma tête. Une fortune
» considérable, que j'apportais avec moi dans ma pa-
» trie, vient d'être ensevelie sous les eaux : on m'a
» sauvé, lorsque je périssais avec elle ; mais ce n'est
» que pour mourir plus cruellement. La quantité
» d'eau que j'ai bue, une plaie considérable que l'on
» m'a faite en me tirant du fond de la mer, le défaut
» de soin, la mauvaise nourriture, suite nécessaire
» de mon indigence, et plus encore mes inquiétudes
» sur le sort de ma famille et le violent chagrin que
» me causent le dérangement et les débauches d'un
» fils; tout cela, mon cher frère, ne me permet pas
» d'espérer encore plus de deux heures de vie : je les
» emploie, ces derniers instants, à vous manifester
» des volontés que votre amitié pour moi vous feront
» regarder comme sacrées. Je donne ma malédiction
» à un fils indigne, qui s'est fait une risée de mes
» remontrances, un jeu de mes peines, et qui n'a
» payé vos bienfaits que de la plus noire ingratitude ;
» abandonnez-le à son mauvais sort : qu'il y trouve
» la peine de ses déréglements et de la dépravation de
» son cœur. C'est pour ma fille seule que j'implore
» vos bontés, ou, pour mieux dire, votre amour
» fraternel : vous la retirerez du couvent, vous la
» recevrez chez vous, vous lui donnerez dans votre
» cœur la place dont mon malheureux fils s'est rendu
» indigne. C'est la dernière faveur qu'attend de vous
» un frère qui fait beaucoup de fond sur votre ten-

» dresse; c'est l'espérance de l'obtenir, cette faveur, » qui peut seule mêler quelque adoucissement à » l'horreur de ma situation.

» Je suis, etc.

» Votre frère, DE FERVAL.

» De l'hôpital de Nantes, etc. »

M. MONDOR.

C'est bien, morbleu, c'est bien : mais à votre place j'aurais, ma foi, pris un parti plus court et moins gênant; car, entre nous, vous jouez un fatigant personnage.

ANTOINE.

Je vous en réponds... Mais laissons cela.

M. MONDOR.

Désagréable, assommant... Où donc avez-vous été chercher cette idée-là?

ANTOINE.

C'est un parti pris et exécuté; nous sommes convenus que vous ne m'en parleriez plus.

M. MONDOR.

C'est vrai, pardon : mais je ne sais si, à votre place, je n'aurais pas fait enfermer mon drôle dans quelque bonne prison.

ANTOINE.

Vous voilà avec vos partis violents. Malheur aux hommes qu'on ne peut ramener que par de pareils moyens! On ne leur apprend qu'à masquer leurs

vices. Vous voulez des honnêtes gens, et vous ne faites que des hypocrites.

M. MONDOR.

Enfin, vous êtes le maître. Mais au vrai, quel est votre but; quelle fin attendez-vous de cette lettre?

ANTOINE.

Je vous l'ai dit cent fois, ramener mon fils par le sentiment, le faire rentrer en lui-même; examiner comment il supportera sa mauvaise fortune, de quel œil il verra le désastre de son père, sa fin malheureuse, comment il soutiendra l'idée d'avoir été lui-même la cause de ses maux, de lui avoir porté le coup de la mort, comment il sera affecté de l'expression d'une indignation aussi justement méritée; je veux enfin sonder là-dessus le plus intime de son cœur. Si des secousses aussi terribles ne l'émeuvent pas, c'est le dernier des hommes, un malheureux que je renonce pour mon fils; je me sauve au fond de l'Amérique avec ma fille et mes richesses, vous priant très fort de ne le point détromper, et de ne me jamais parler de lui... Ses yeux se remplissent de larmes. que pour me faire savoir sa mort... qui sera pour lors la seule bonne nouvelle que vous puissiez m'apprendre. Il pleure.

M. MONDOR, attendri.

Eh, finissez! vous m'attendrissez aussi moi. Fi donc : à notre âge, pleurer comme des enfants, on

se moquerait de nous. Allez, allez; ayez bonne espérance, vous ne serez pas réduit à cette extrémité-là.

ANTOINE.

Je l'espère bien aussi. Mais mon fils va rentrer, modérez-vous avec lui, je vous en prie : vous lui parlez d'un ton qui, bien loin de le ramener, ne fait que l'aigrir : vous l'avez toujours traité très durement; il n'a vu en vous, depuis son enfance, qu'un maître inflexible, un tyran impérieux, chez qui les plus petites fautes étaient punies avec une rigueur qui ne pouvait augmenter pour les plus grandes; il s'est accoutumé à vous craindre et à vous détester : devenu plus grand, il a secoué cette timidité, et, de jour en jour, il vous hait plus et vous redoute moins... franchement, je crois que cela n'a pas peu contribué à le plonger dans le désordre.

M. MONDOR.

Ah! parbleu, vous m'entreprenez actuellement, moi; ceci n'est pas mauvais..... Mais j'entends du bruit; je gage que c'est votre coquin de fils, il rentre à une jolie heure!

ANTOINE.

Au nom de Dieu, contraignez-vous : vous me l'avez promis.

M. MONDOR.

Soyez tranquille.

SCÈNE V.

M. MONDOR, ANTOINE; M. DE FERVAL fils, JULIEN.

M. de Ferval entre brusquement, il est en désordre, comme un homme qui a passé la nuit au bal; Julien le suit, portant domino.

M. DE FERVAL recule de surprise en apercevant son oncle.

Oh! mon oncle! Bas à Julien. Bourreau! pourquoi ne m'as-tu pas dit que mon oncle était ici?

JULIEN, hésitant.

Monsieur... c'est que...

M. MONDOR.

D'où venez-vous, monsieur? où avez-vous passé la nuit?

M. DE FERVAL, légèrement.

Ma foi, mon cher oncle, c'est un de mes amis qui m'a donné le souper le plus élégant : nous avions grand'chère, de bon vin; ne suis-je pas excusable de m'être un peu oublié?

M. MONDOR, avec colère.

Comment, monsieur le libertin, Antoine le tire par son habit. je vous ai déjà averti que ce train de vie ne me plaisait point; je mène une vie réglée, et j'entends que tout le soit chez moi.

Pendant tout le temps que M. Mondor gronde, M. de Ferval est distrait et parle par intervalles à Julien à l'oreille.

M. DE FERVAL.

Oui, mon oncle.

M. MONDOR, s'échauffant par degrés.

Oui, monsieur mon neveu, oui, j'entends que cela soit; vous ne ferez, parbleu, pas la loi dans ma maison.

M. DE FERVAL.

Ce n'est pas non plus mon intention, mon oncle.

M. MONDOR.

Qui ne le croirait, pourtant, à la manière dont vous vous comportez? dans une auberge, corbleu, dans une auberge, on aurait plus d'égards..... Avec emportement. Mais m'écouterez-vous? Antoine le tire encore. Il reprend un ton modéré. Il faudra nous séparer, monsieur mon neveu, il faudra nous séparer; j'attends pour cela des nouvelles de votre père.

M. DE FERVAL.

Quand il vous plaira mon oncle.

M. MONDOR, à demi voix.

Trop tôt peut-être pour toi.

M. DE FERVAL.

Dès aujourd'hui, si vous le voulez.

M. MONDOR.

Nous... nous verrons... A part. Je suffoque, sortons.

Il sort.

SCÈNE VI.

M. DE FERVAL, ANTOINE, JULIEN.

M. DE FERVAL, avec humeur à Julien.

Comment, tu n'as pas encore serré ce domino! voilà la troisième fois que je te le dis.

JULIEN.

Eh, monsieur, est-ce que je pouvais entendre? Monsieur votre oncle faisait un tel vacarme!...

M. DE FERVAL.

Eh bien! vas-y donc.

Julien sort.

SCÈNE VII.

M. DE FERVAL, ANTOINE.

M. DE FERVAL, se jetant et s'étendant sur un canapé.

Avoue donc, mon pauvre Antoine, que je suis à plaindre d'avoir affaire à un homme aussi brusque que mon oncle.

ANTOINE.

Mais, monsieur, à mon avis, il ne vous dit rien que de juste, vous devez sentir vous-même...

M. DE FERVAL.

Non, en vérité, je ne sens rien; quand il me parle, il m'étourdit, et puis c'est tout.

ANTOINE.

Il est vrai qu'il a le ton un peu haut.

M. DE FERVAL.

Que dis-tu? haut! Il l'a brutal, insoutenable.

ANTOINE.

C'est un oncle qui vous aime, il est au désespoir de voir que vous vous perdez.

M. DE FERVAL, riant.

Je me perds! Tu parles comme lui, voudrais-tu faire sa parodie?

ANTOINE, vivement.

Oui, vous vous perdez; car enfin la vie que vous menez n'est-elle pas condamnable?

M. DE FERVAL.

Mais c'est la vie de tous les jeunes gens d'aujourd'hui.

ANTOINE, plus vivement.

Dites de tous les libertins, de cette espèce d'hommes la plus méprisable de toutes. Si vous vouliez jeter un coup d'œil sur vous-même, vous en sentiriez la honte...

M. DE FERVAL.

Sais-tu bien que tu es le seul qui puisse me dire de ces choses-là? Il s'assied sur le canapé. Tiens, je veux bien t'ouvrir mon cœur : la vie que je mène ne laisse pas de m'être à charge; ce n'est pas d'aujourd'hui que je sens combien une vie douce et tranquille lui est préférable; mais que veux-tu, mon cher, il faut

suivre le torrent : irais-je, à mon âge, afficher la sagesse et le ridicule ? car ils vont de pair. D'ailleurs, riche comme je le suis et avec les plus grandes espérances, ne me trouvé-je pas dans la nécessité de me faire honneur de mon bien ?

ANTOINE.

Ah, monsieur, qu'il vous est possible de vous faire honneur de vos richesses d'une autre manière ! et au fond pensez-vous être bien honoré en vous ruinant pour un tas de jeunes débauchés qui se moquent de vous et vous grugent impitoyablement sans vous en avoir la moindre obligation ?

M. DE FERVAL.

Je m'embarrasse peu de leur reconnaissance. Crois-tu que ce soit pour eux que je m'épuise en dépenses ? Non, mon cher, c'est pour moi seul que j'agis ainsi ; j'en tire seul le véritable profit. Ils sont très contents de soutenir à mes frais une noblesse indigente ; et moi, fils d'un simple négociant, je suis très satisfait à ce prix de marcher leur égal. J'ai le bonheur de jouir en leur compagnie d'une considération qu'on n'accorde qu'au sang le plus illustre... Mon cher Antoine, un pareil honneur peut-il se payer ? non, toute ma fortune...

ANTOINE, l'interrompant avec grande vivacité.

Bon Dieu ! quelle folie ! quelles chimères ! comment pouvez-vous pousser l'extravagance...

M. DE FERVAL, avec fierté.

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, doucement, s'il vous plaît; vous abusez un peu de mes égards pour vous.

ANTOINE.

Non, monsieur, c'est par affection que je vous sers, je ne souffrirai jamais que vous couriez ainsi à votre perte.

M. DE FERVAL.

Mais, monsieur Antoine...

ANTOINE, très vivement.

Vous pouvez me renvoyer, monsieur; payer par ce trait de reconnaissance si digne de vous, le zèle qui m'anime; mais vous ne pourrez jamais me faire trahir mon devoir, approuver lâchement vos extravagances, ni encenser vos défauts.

M. DE FERVAL.

Antoine, je respecte votre âge, je pardonne à votre zèle, mais...

ANTOINE, d'un ton pénétré et s'approchant affectueusement de M. de Ferval.

Mon cher maître, rentrez en vous-même, vous avez une âme honnête et faite pour le bien : est-il possible que l'orgueil vous aveugle assez pour vous empêcher de voir toute l'indignité et la bassesse... oui, la bassesse du personnage que vous jouez? avec de l'esprit et du bon sens, il vous rend la dupe d'une troupe de jeunes insensés. Pensez à un père qui vous

aime, qui vous idolâtre; songez quel serait son chagrin s'il apprenait que vous menez une vie aussi méprisable. Ah! je le connais, il en mourrait.

M. DE FERVAL, vivement.

Mon cher Antoine! tu connais mon père, où l'as-tu vu? Y a-t-il long-temps? Pense-t-il à... sa famille?

ANTOINE, froidement.

Je l'ai vu à la Guadeloupe, où j'ai demeuré plus de quinze ans : il n'est occupé que de vous.

SCÈNE VIII.

M. DE FERVAL, ANTOINE, JULIEN.

JULIEN.

Monsieur Mondor vous demande, monsieur; il a quelque chose de pressé à vous dire.

ANTOINE.

Est-ce à moi?

JULIEN.

A vous? parbleu non; on a dit monsieur!

M. DE FERVAL.

Sais-tu ce qu'il me veut?

JULIEN.

Non, monsieur.

M. DE FERVAL.

Quel homme! il va encore m'assommer de nou-

veaux reproches ; j'ai envie de n'y point aller. A Julien. Dis lui que je suis sorti.

ANTOINE.

Ne vous avisez pas de cela, ce sont peut-être des nouvelles importantes... de votre père ; que sais-je moi ?

M. DE FERVAL.

Vous avez raison, allons.

Il sort avec Julien.

SCÈNE IX.

ANTOINE, seul.

Il se promène à grands pas et d'un air pensif. Il dit ceci par intervalles et très lentement.

Voilà le coup de partie. — Je vais voir un homme bien consterné. — N'y a-t-il pas de la barbarie à le déchirer aussi impitoyablement... car enfin je suis sûr de l'excellence de son cœur... de sa tendresse pour moi. — Non... il ne faut rien moins que des coups aussi violents pour le tirer de son déréglement... — L'état cruel où il saura que sa mauvaise conduite a réduit un père qui l'aime si tendrement, peut seul lui ouvrir les yeux..... J'entends du bruit ; le voici sûrement.

Il va s'asseoir d'un air rêveur.

SCÈNE X.

M. DE FERVAL, ANTOINE, JULIEN.

M. DE FERVAL entre d'un air sombre ; il paraît plongé dans le chagrin le plus profond.

Prépare mes chevaux, Julien ; dans un quart d'heure je pars.

ANTOINE.

Peut-on vous demander où vous allez, monsieur?

Julien sort.

SCÈNE XI.

M. DE FERVAL, ANTOINE.

M. DE FERVAL jette un coup d'œil pour voir si Julien est parti ; il embrasse ensuite tendrement Antoine.

Ah, mon cher Antoine ! mon vrai, mon unique ami, je perds le meilleur de tous les pères !.... Que dis-je, malheureux ! c'est moi qui lui ai porté le poignard dans le sein. Il se renverse sur un fauteuil dans l'attitude d'un homme désolé.

ANTOINE.

Remettez-vous, monsieur ; pour vous consoler, allons, racontez-moi la cause de vos chagrins.

M. DE FERVAL, lui serrant la main.

Que je te les raconte ! j'expirerais avant d'avoir

fini ce triste récit. Ah, mon pauvre père ! monstre que je suis !.... Adieu, mon cher Antoine, adieu, homme digne et vraiment respectable ; souvenez-vous quelquefois d'un ami qui fut plus imprudent que criminel.

ANTOINE.

Mais je ne vous quitte pas; où voulez-vous aller, quel est votre dessein ?

M. DE FERVAL.

Non, Antoine, vous ne me suivrez point. Abandonnez à son mauvais sort un malheureux qui est abandonné du ciel et de la terre, qui a mérité la malédiction de son père, qui lui a porté le coup de la mort... Ah! quel pays, quel désert pourra cacher mes remords et mon ignominie ! A Antoine qui veut parler. Cessez de me presser ; tous les malheurs sont à ma suite; ma fortune s'est évanouie, à peine me reste-t-il le plus strict nécessaire.

ANTOINE.

Eh bien, monsieur, j'ai un petit bien fort honnête, suffisant pour nous faire vivre à l'aise l'un et l'autre, nous le partagerons.

M. DE FERVAL.

Que ce trait-là est admirable ! mais il ne me surprend point. Affectueusement. Oui, mon digne ami, j'accepte vos offres; que deviendrais-je sans vous ? J'ai perdu le meilleur des pères, vous m'en tiendrez

lieu ; vous le remplacerez auprès de moi ; qu'il me sera doux de vous donner ce titre !

ANTOINE.

Monsieur, vous oubliez ce que je suis.

M. DE FERVAL.

Je me souviens de votre vertu. Non, si mon malheureux père vivait, il ne penserait, il n'agirait pas autrement ; je ne sentirais pas pour lui plus d'attachement, plus de vénération.

ANTOINE, se jetant au cou de M. de Ferval.

Mon fils, mon cher fils, embrassez-moi. Vos sentiments répondent à mes espérances ; je m'aperçois que la séduction des mauvaises compagnies, l'étourderie de votre âge, et peut-être la dureté de votre oncle, ont été les seules causes d'un dérangement que vous avez sûrement actuellement en horreur. Ne pleurez plus un père qui vit encore, et qui ne vit que pour vous aimer.

M. DE FERVAL se jetant aux pieds de son père.

Ah ! vous êtes mon père !.... Comment ai-je pu vous méconnaître !.... Mais dans quel état !.... Ah ! mon père !....

M. DE FERVAL père.

Pardonnez-moi cette supercherie, mon fils, il m'importait de sonder votre cœur ; si le déréglement de votre conduite l'eût gâté, ah ! mon fils ! quel chagrin pour moi ! je n'y aurais pas survécu. Vous pardonnerez aussi à votre oncle d'avoir donné les mains

à mon projet. La lettre, le naufrage, tout cela était concerté entre nous. Tout a réussi heureusement au gré de nos désirs. Entrons auprès de votre oncle, vous y trouverez une sœur digne de vous : je coulerai, dans les embrassements d'enfants aussi bien nés, des jours que pourraient envier les plus heureux pères. Votre oncle sentira combien la manière dure et impérieuse avec laquelle il vous a toujours traité est dangereuse; elle est capable de vicier les plus heureux caractères. Il reconnaîtra la vérité du proverbe :

Plus fait douceur que violence.

LE

SERVICE INTÉRESSÉ

Scène Morale

PAR BERQUIN

PERSONNAGES.

MATHIEU.
SIMON.
FRANÇOIS.

La scène se passe dans un village, devant la maison de Simon.

LE

SERVICE INTÉRESSÉ,

SCÈNE MORALE.

MATHIEU, SIMON; ensuite FRANÇOIS.

MATHIEU.

Bonjour, voisin Simon. J'aurais aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument?

SIMON.

Je ne demanderais pas mieux, voisin Mathieu; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de blé au moulin tout-à-l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

MATHIEU.

Le moulin ne va pas aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étaient trop basses.

SIMON.

Est-il vrai? voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville; ma femme serait d'une belle humeur si j'y manquais!

MATHIEU.

Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout

prêt de bonne mouture ; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

SIMON.

Oh ! votre farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque !

MATHIEU.

Quand elle le serait cent fois plus ! C'est du blé que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

SIMON.

Eh ! vraiment l'était-il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent blé, tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi ; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille, je crains qu'elle ne puisse pas aller.

MATHIEU.

N'en soyez pas inquiet ; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

SIMON.

L'avoine est bien chère, voisin !

MATHIEU.

Il est vrai ; mais qu'importe ! Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

SIMON.

Nous allons avoir du brouillard, les chemins seront glissants. Si vous alliez vous casser le cou ?

MATHIEU.

Il n'y a pas de danger ; votre jument est sûre. Ne

parliez-vous pas tout-à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue?

SIMON.

C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

MATHIEU.

Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

SIMON.

Votre selle n'ira jamais à ma jument.

MATHIEU.

Eh bien! j'emprunterai celle de René.

SIMON.

Bon! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

MATHIEU.

Je passerai chez M. le comte. Le valet d'écurie est de mes amis; il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'a son maître.

SIMON.

Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyait une fois dans cet état, je ne pourrais plus en trouver dix écus quand je voudrais la vendre.

MATHIEU.

Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart d'heure.

SIMON.

Cela peut être ; mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

MATHIEU.

Eh bien ! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

SIMON.

Oui-dà ! un maréchal de village pour ma jument ! Je ne lui confierais pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du roi au monde pour la bien chausser.

MATHIEU.

Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, et je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas.

SIMON, apercevant au loin son valet, il l'appelle.

François ! François !

FRANÇOIS, en s'avançant.

Que voulez-vous, maître ?

SIMON.

Tiens, voilà le voisin Mathieu qui voudrait emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos, de la largeur de la main..... Il lui fait signe de l'œil. Va tout de suite voir si elle est guérie. François sort en lui faisant signe qu'il a compris. Je pense qu'elle doit l'être. Oh ! oui. Touchez là, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avais refusé tout crûment ;

eh bien ! vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion, c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. François rentre. Eh bien ! François, la plaie, comment va-t-elle ?

FRANÇOIS.

Comment elle va, maître ? vous disiez de la largeur de votre main, c'est de la largeur de mes épaules qu'il fallait dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis, je l'ai promise à votre compère Blaise, pour voiturer sa femme au marché.

SIMON.

Ah ! mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurais donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise ; je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Mathieu.

MATHIEU.

J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de monseigneur pour l'aller trouver sur-le-champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à peu près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y aurait eu à gagner pour vous : car je pensais à vous employer pour l'exploitation. Mais....

SIMON.

Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

MATHIEU.

Oui, peut-être davantage. Cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

SIMON.

Vous m'offensez; ma jument est tout à votre service. Eh, François! François! va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument, que le voisin Mathieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

MATHIEU.

Mais comment ferez-vous pour la farine?

SIMON.

Oh! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

MATHIEU.

Et votre selle qui est en lambeaux?

SIMON.

C'est de la vieille que je parlais. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je serai ravi que vous en ayez l'étrenne.

MATHIEU.

Je ferai donc ferrer la jument à la ville?

SIMON.

Vraiment, j'avais oublié que le voisin l'avait ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

MATHIEU.

Mais la pauvre bête a une plaie si large sur le dos comme dit François.

SIMON.

Oh ! je connais le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

MATHIEU.

Il faudrait donc qu'il la pansât un peu ; car, depuis quinze jours....

SIMON.

La panser ? je voudrais bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine !

MATHIEU.

Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. N'avez-vous pas dit qu'elle avait refusé la paille ?

SIMON.

C'est qu'elle s'était rassassiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec, nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage et de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE
des Petites Pièces Morales.

TABLE.

Les deux Pages. . . . . Page 7
Deux Mots ou Une Nuit dans la Forêt 71
Le Triomphe de Sophocle. 107
Le Bon Père 125
Le Service intéressé. 149